

Le Chainon

Printemps 2008

Volume 26, numéro 2

Au service du roi —
Jean-Baptiste Leclerc,
maître-charpentier

L'identité
franco-ontarienne
se reflète-t-elle
dans le nom de
nos écoles?

Retrouver la liberté,
l'aventure de
Christian Pilon



C'EST LA NUIT QUE ÇA SE PASSE



400 ans de présence francophone... de Champlain jusqu'à aujourd'hui.

Une expérience unique, une immersion au cœur de la francophonie en terre d'Amérique, le tout couronné par le méga spectacle de *L'écho d'un peuple*, présenté au crépuscule, acclamé par la critique et mettant en scène plus de 250 comédiens, 2 700 costumes, des décors, des éclairages et une mise en scène superbes.

Présenté pour une cinquième année sur le magnifique site centenaire de la ferme Drouin.

Arrivez tôt et profitez d'une foule d'activités festives qui célèbrent toute la richesse de notre terroir. Dès le samedi 5 juillet et ensuite tous les jeudis, vendredis et samedis, jusqu'au 16 août, à la tombée de la nuit.

Sortie 66 de l'autoroute 417 • Réservez tôt : 1 888 313-3246 • Echodunpeuple.ca

THÉÂTRE  Desjardins

 Radio-Canada
Télévision

RDÉE
Ontario

Prescott
Russell

 FERME
Drouin
FARM



Le Chaînon est fier de compter sur de précieux collaborateurs réguliers issus d'organismes voués à la préservation et à la diffusion du patrimoine franco-ontarien.



www.ropfo.ca



www.crccf.uottawa.ca



Direction
ONTARIO

www.directionontario.ca



Centre
franco-ontarien
de folklore

Page couverture :

Avec sa pagaie où il a gravé le héron au caractère fort, Christian Pilon a vu bien des paysages, tantôt sauvages, tantôt urbanisés. C'est notamment la pagaie qui a mené ce véritable voyageur de Montréal à Thunder Bay, lors du tournage de l'émission qui a été pour lui un rite de passage, Destination Nor'Ouest. Depuis ce temps, il trimballe avec fierté son identité franco-ontarienne et métisse d'un cours d'eau à l'autre, d'une école à l'autre. (Photo : Andréanne Joly)

Le Chaînon

Volume 26, Numéro 2, Printemps 2008

Sommaire

- 2 La Tribune**
- 3 Message de la rédactrice en chef**
- 5 Visage**
Retrouver la liberté, l'aventure de Christian Pilon
- 9 Paroisses et clochers**
La cathédrale St-Antoine-de-Padoue, Timmins
- 11 Mémoires**
L'identité franco-ontarienne se reflète-t-elle dans le nom de nos écoles ?
160^e anniversaire de l'Université d'Ottawa
Au service du roi — Jean-Baptiste Leclerc
Catherine Pillard, Algonquienne d'ascendance sibérienne? *la suite*
- 24 Des questions, des réponses**
- 25 Trouvailles**
Quelles sortes de noms?
- 27 Saviez-vous que**
Champlain et l'histoire
- 29 Les Trésors du CRCCF**
Gustave Lacasse « Le lion de la Péninsule »
- 31 À ne pas manquer ...**
- 32 La SFOHG en bref**
- 41 Sur les traces de Champlain**
Le Circuit Champlain en Ontario, quand l'histoire devient touristique
- 45 Fleur de trille**
La revue « Le Chaînon » remporte le Prix Roger-Bernard 2008
Le patrimoine mis en valeur dans Prescott et Russell
La première phase de la guitare franco-ontarienne, projet
« La guitare au cœur du voyageur »
Venez explorer notre riche patrimoine bâti et historique à Ottawa
Historique de l'Alliance Chorale Ontario (ACO)
Le Village d'antan franco-ontarien
- 56 Bloc notes**
- 58 Patronymes, etc ...**
Abraham Lavoie, 1829-1894
À la recherche d'Anne-Marie, histoire oubliée de nos ancêtres acadiens
Généalogie en bandes dessinées!
Origines d'Adélaïde Thibodeau, épouse de Séraphin Gaudet
- 69 Le Billochet**
Le « passeur de mémoire » de l'Ontario français s'éteint :
Germain Lemieux
Lucie Roy, lauréate du « Billochet du jongleur » 2008
La Poule noire — La présence de grimoires au Canada
Le CFOF en action !
Belle rose du printemps

L'engagement timide de nos gouvernements à l'endroit du Chaînon

J'aimerais offrir toutes mes félicitations à l'équipe pour le super Chaînon Hiver 2008. Vous vous dépassez à chaque numéro. Vous faites un excellent travail, merci beaucoup!

Qu'il est bon de voir de plus en plus de gens y participer activement en publiant le fruit de leur recherche ou une parcelle de leur mémoire. On peut voir que la revue répond à un besoin au sein de notre communauté.

Les Franco-Ontariens et les Franco-Ontariennes méritent une revue du calibre du Chaînon afin de raconter leur petite histoire et la partager avec le plus grand nombre de personnes possible.

Espérons que nos gouvernements commenceront à croire en son existence comme ils ont cru en l'existence de plusieurs revues patrimoniales anglophones beaucoup moins complètes que Le Chaînon. Il est temps qu'ils appuient concrètement notre revue pour qu'elle continue de desservir notre communauté pour plusieurs générations à venir.

Claudette Millette
Ottawa

L'Association des Charron et Ducharme, Inc. lance un appel à la descendance féminine de Catherine Pillard

L'Association des Charron et des Ducharme a pris connaissance, avec un immense intérêt, des articles remettant en question l'origine européenne de Catherine Pillard, publiés dans deux récents numéros du *Chaînon*. C'est pourquoi l'association se propose de retrouver des descendant.es de Catherine Pillard en ligne matrilineaire et de les inviter à se prêter à une analyse qui permettra de déterminer les haplogroupes présents dans leur ADNmt.

En plus de ses 4 fils, Catherine a eu huit filles, à savoir :

- **Catherine**, mariée en 1679 à François Chagnon et remariée en 1695 à Daniel Tétreau;
- **Marie-Charlotte**, mariée en 1686 à Claude-Louis Lemaire et remariée en 1695 à Raymond Végéard dit Labonté;
- **Antoinette** dite Anne, mariée en 1686 à Pierre Goguet;
- **Thérèse**, mariée en 1689 à Jacques Hubert dit Parisien et remariée en 1701 à Antoine Piette;
- **Catherine**, mariée en 1701 à Guillaume Adam dit Laramée (ne pas la confondre avec l'aînée de la famille);
- **Hélène**, mariée en 1701 avec Charles Édeline;
- **Marie-Louise**, mariée en 1703 à Michel Colin;
- **Marie-Jeanne**, mariée en 1706 à François Bouteille dit Bonneville.

Notre intérêt se porte en priorité, mais non exclusivement, sur les descendants des cinq autres, dont le nom est inscrit en **caractères gras** dans la liste.

L'analyse de l'ADNmt coûte environ 200 \$ et notre association entend y contribuer financièrement, si requis par le ou la candidate. Cependant, l'association ne peut s'engager à défrayer les coûts de l'analyse de toutes les personnes intéressées.

Nous invitons tout.e descendant.e des filles de Catherine Pillard à communiquer avec nous.

Pierre Ducharme, président Association des Charron et Ducharme, Inc.
www.genealogie.org/famille/charronducharme/
pierre.ducharme@gmail.com

La Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie tient à remercier la Fondation Trillium, le Ministère de la Culture de l'Ontario et Patrimoine canadien pour leur appui.



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

THE ONTARIO
TRILLIUM
FOUNDATION



LA FONDATION
TRILLIUM
DE L'ONTARIO



Ontario

Ministère de la
Culture



Secrétariat provincial

Téléphone : **613.729.5769**
Sans frais : **866.307.9995**
Télécopieur : **613.729.2209**
Courriel : **sfohg@francogenealogie.com**
Site Internet : **www.francogenealogie.com**
Adresse : **2445, boulevard Saint-Laurent**
Pièce B151-E
Ottawa (Ontario) K1G 6C3

Équipe de rédaction

Éditeur : **Société franco-ontarienne
d'histoire et de généalogie
(SFOHG)**
Rédactrice en chef : **Linda Lauzon**
Comité éditorial : **Michel Duquet**
Andréanne Joly
Révision : **Suzanne Labelle Martin**
Illustrations : **Martin Deschatelets**
Conception graphique : **Chantal Lalonde**
Impression : **Promex Solutions**

Soumission des articles pour publication :

Le comité éditorial accepte des articles pour publication dans Le Chaînon tout au long de l'année.

Le comité éditorial se réserve le droit d'adapter les textes soumis et de choisir la période de publication.

Afin d'obtenir les lignes directrices pour la soumission d'un article, veuillez communiquer avec le secrétariat provincial de la SFOHG ou consulter son site Internet.

Responsabilité :

Les textes publiés et l'intégralité de leur contenu demeurent l'entière responsabilité de l'auteur.

Reproduction :

Toute reproduction intégrale ou partielle du contenu de la présente revue est interdite sans le consentement exprès et écrit d'un officier autorisé de la SFOHG.

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa
ISSN 0823-6186



*« On ne peut pas mesurer
la culture d'une personne
par ses lectures, mais
plutôt par sa créativité. »*

(Père Germain Lemieux)

Au moment où j'écris ces lignes, un monument de la communauté franco-ontarienne vient de s'éteindre. Le Père Germain Lemieux, ethnologue et père spirituel du folklore franco-ontarien et canadien-français, s'est éteint le 26 mars 2008, à l'âge vénérable de 94 ans.

Je ressens une grande tristesse. Pourtant, je n'ai jamais côtoyé le Père Lemieux. Il n'était pas de ma génération, ni de ma région. Pourtant, des hommes et des femmes du calibre du Père Lemieux, il y en a partout dans nos communautés. Des gens qui ne vivent que pour faire vibrer notre culture et nos traditions et qui sont convaincus que l'avenir de la francophonie ontarienne passe par son passé.

C'est donc avec grande fierté que l'équipe du Chaînon accueille le Centre franco-ontarien de folklore, fondé par le Père Lemieux, au sein de ses collaborateurs réguliers. La chronique « Le Billochet », publiée 2 fois l'an, vous fera découvrir le riche patrimoine oral franco-ontarien, par les contes, les légendes, les récits et les chansons traditionnelles.

Dans cette édition printanière du Chaînon, nous vous invitons plus particulièrement à faire connaissance avec un jeune voyageur des temps modernes, Christian Pilon, qui fait revivre le passé de ses ancêtres à travers chacun de ses périples.

La grande aventure du Chaînon se poursuit. Votre revue a écrit une autre page de son histoire. Le Chaînon a reçu le très convoité prix du patrimoine franco-ontarien, le Prix Roger-Bernard décerné par le Regroupement du patrimoine franco-ontarien (ROPFO). Les candidatures en lice pour ce prix étaient toutes aussi impressionnantes les unes que les autres. Alors, c'est avec grande humilité que l'équipe du Chaînon a accepté ce prix et l'a surtout partagé avec vous tous collaborateurs et lecteurs. Vous êtes les artisans du Chaînon et sa raison d'être. MERCI ...

Linda Lauzon

**Prenez le temps de bien vous
informer sur ce
qui se passe
chez vous**

Le  Voyageur
www.levoyageur.ca *Le journal d'ici*

705-673-3377
www.levoyageur.ca

Retrouver la liberté, l'aventure de Christian Pilon



par **Andréanne Joly**
Régionale La Boréale
(Kapuskasing)

(andreannejoly@yahoo.ca)



À Mattawa, après avoir franchi quelques centaines de kilomètres, le voyageur a pris l'habitude aux portages. (Photo : Philippe Larivière, Destination Nor'Ouest)

Pour Christian Pilon, travailler 16 heures par jour, manger en vitesse des aliments gras, parfois rances, c'est la liberté. Portrait d'un voyageur authentique.

Christian Pilon a grandi à Azilda, entouré de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs. Petit, il explorait les lacs et les forêts. Ensuite, comme nombre de jeunes du Nord, il s'est installé dans des centres urbains du Sud, pour finalement arriver, en 2000, à Ottawa, où il est devenu agent de service pour une compagnie médicale.

Puis, la trentaine a approché. Christian Pilon en était à peser ses accomplissements et à se fixer des objectifs. Il essayait de se retrouver. « Je savais que quelque chose me manquait, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Je crois que c'était la nature », estime-t-il, aujourd'hui.

Un matin, son destin a changé du tout au tout. « Une dame avec qui je travaillais et qui me connaissait bien avait déposé un article sur mon bureau. On parlait des voyageurs qu'on cherchait des participants pour produire une émission où l'on recréerait la traite des fourrures. Pour moi, ça a eu l'effet d'une collision frontale. »

La quête

C'est ainsi que, dans un bureau froid et impersonnel d'Ottawa, la quête de Christian Pilon s'est amorcée. « J'ai eu la chance de vivre l'expérience à fond. »

L'équipe de Destination Nor'Ouest s'est embarquée en 2005. Ils étaient neuf aventuriers, du Québec, de l'Ontario et du Manitoba. En

100 jours, ils devaient plonger dans la vie, version 1806, et atteindre Winnipeg de Montréal.

Ceux qui ont suivi la série, diffusée sur les chaînes TFO et TVA, ou entendu les conférences de Christian Pilon savent déjà que cette expédition rime avec trois mois sans savon, sans brosse à dents, sans désodorisant, sans chasse-moustiques, avec comme seuls aliments du lard, du pain bannique et de la soupe aux pois, parfois surie.

Pendant 100 jours, donc, ces enfants du XX^e siècle ont vécu la réalité de leurs arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grands-pères. Ou presque.

« Quand tu es là si longtemps, tu appartiens à l'expédition, tu ne peux pas te sauver », explique le voyageur. « Tu vas passer les premières semaines à jaser avec tout le monde, à conter des histoires, des jokes, mais ça passe. Après, c'est le vide. Là, tu parcours ta mémoire, tu penses au bon, au mauvais. Rien d'autre ne peut te distraire. Tu médites. »

« On pagayait, on chantait, on se parlait, des fois on ne disait pas un

mot et tout à coup, l'un d'entre nous éclatait en sanglots. »

À chaque coup de pagaie, sa peine : « chaque fois, tu vas plus creux en toi. C'est difficile à expliquer, mais c'est extrême. »

La part de l'Histoire

Ce voyage dans le temps a su déstabiliser les troupes. Pour les pagayeurs, le seul objectif est de continuer à avancer, avancer dans la quête, avancer vers les pelleteries. Dans le canot, dans le bois, les préoccupations se transforment.

Dans ce contexte hors du commun, le voyageur a fini par retrouver la simplicité et le silence pour vivre une expérience hautement historique.

« Lors de nos arrêts, les gens, les historiens venaient nous conter l'histoire de leur région. À Lefebvre, sur la rivière des Outaouais, on conte l'histoire des mangeurs de mélasse. À Mattawa, chaque lieu de portage est nommé et une plaque historique explique l'origine du nom. Près de Chalk River, un endroit s'appelle Pointe-au-Baptême. Traditionnellement, les mangeurs de lard salé s'y arrêtaient pour baptiser tous les premiers voyageurs. On a aussi eu la chance de trouver le cimetière de voyageurs. »

L'acclimatation a lentement laissé place à l'authenticité. « Au début, on franchissait 20, 25 kilomètres par jour. Puis, on a atteint les 65, 70 kilomètres. On pagayait jusqu'à 22 h avec des pauses de 30 minutes, au maximum », explique celui qui a retrouvé, au fil des nappes d'eau,



La palissade de L'écho d'un peuple abrite conteurs, bourreaux, artisans et un voyageur, qui y a établi un de ses campements. Christian Pilon interrompt ses aventures les week-ends pour faire des présentations avant le mégaspectacle. (Photo : Étienne Ranger, L'Express d'Ottawa)

l'enfant en lui, celui qui rêvait d'aventures.

« On faisait de longues journées de 12 à 15 heures, parfois plus, rappelle Christian Pilon. C'est dur : on ne dort pas bien, on a mal partout. La vie est difficile, mais en même temps, c'est relaxant. Il n'y a pas toutes sortes de pressions qui viennent de partout. Il n'y a pas le grincement de la vie moderne. »

Allier les XVII^e et XXI^e siècles

Il rappelle l'omniprésence du bruit, dans le quotidien : « Au bureau, on entend les autres parler, le téléphone sonner. Dans l'auto, il y a la radio. À la maison, c'est la télévision. Il y a toujours du son. En pleine nature, on entend des sons *normaux*. »

Il faut dire qu'une journée dans la vie d'un voyageur a bien peu à voir avec une journée dans un bureau. « Pas besoin de payer les comptes. Pas besoin de s'inquiéter à propos de quoi et d'où manger. Si tu ne manges pas aujourd'hui, tu vas peut-être manger demain. Ce n'est pas la fin du monde. »

L'équipe de production avait avisé les payeurs que la façon la plus facile de demeurer en 1806, c'est d'oublier qu'on était en 2005. « Oublier la famille, le chien, le petit chat, les comptes, le travail – tout oublier. C'est ce qu'on a dû faire », se remémore Christian Pilon.

Évidemment, l'exercice n'a pas toujours été facile. Au départ, on rêve de lasagnes. On sent l'huile des casse-croûtes. En dormant sur des propriétés privées, les voisins arrivent avec leurs bonnes intentions, soit avec bière, pizza et questions jusqu'à

minuit, alors que le groupe se levait avant l'aube.

Il y a aussi les caméramans. « Ils étaient souvent là, mais ils nous cherchaient souvent, parce qu'il n'y avait pas de balise dans

l'embarcation pour qu'ils nous repèrent. Au début, on se cachait d'eux parce qu'on avait peur que ce soit une télé-réalité. Finalement, ils sont devenus comme des maringouins : on finit par ne plus les remarquer. »

C'est sans compter les avions, les trains et les traces d'explorateurs d'aujourd'hui, comme les bouteilles de plastique qu'on trouve partout, partout. Et le certain confort auquel ils ont eu droit. « Avec Destination Nor'Ouest, jusqu'à Thunder Bay, on avait des matelas, de la crème solaire, de l'eau potable et un sac imperméable. À Thunder Bay, pour devenir un homme du Nord, il fallait qu'on s'en passe. »

Le temps a ainsi fait son œuvre : l'équipe a appris à apprivoiser l'expédition et à souhaiter l'arrivée d'une expérience plus authentique.

Puis, pour Christian Pilon, le choc du retour a été presque aussi fort que celui de l'apprivoisement du style de vie de ses ancêtres.

« Je soupirais. Je voulais juste rester couché ou pagayer. J'étais fâché que l'on m'ait enlevé de cet état. J'étais content d'avoir fini parce que je pouvais finalement retrouver ma femme,



À bord de leur canot d'écorce, Christian Pilon et Diane Moreau, aussi de l'aventure Destination Nor'Ouest, affrontent un rapide du superbe et sauvage parc provincial Quetico. (Photo : Philippe Larivière, Destination Nor'Ouest)

du confort et une douche, mais si j'avais eu la chance de continuer jusqu'au Pacifique, je l'aurais fait. »

La suite des choses

Mais depuis, Christian Pilon et Bob Abrames (un autre participant à l'aventure Destination Nor'Ouest) visent toujours plus l'authenticité. « Toutes les fois qu'on part, on y va toujours de façon plus authentique. On commence l'expédition avec le minimum. Quand on finit, on a la moitié du minimum. Pas besoin de cuillères, de pots... C'est le minimum du minimum. C'est incroyable comment les voyageurs survivaient avec si peu. »

En 2006, après l'aventure télévisée, ils ont décidé de vivre une nouvelle expérience. « Le but, c'était de descendre du Témiscamingue à Montréal en 10 jours. La crème de la crème des voyageurs le faisait. Certains d'entre eux pagayaient 40 heures sans dormir. Il y avait des canots express pour aller plus vite. Ils en donnaient, eux, des coups de pagaie! »

« On est parvenu à pagayer au moins 10 heures par jour, ce qui est

bon : Bob a été malade les premiers jours. On a pris presque une journée et demie de repos pour se remettre. On s'est rendu aussi loin que le fort William de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur la rive québécoise, en face de Petawawa. C'était en septembre, il faisait très froid, il y avait beaucoup de pluie, il y a même eu de la neige. Au neuvième jour, on savait qu'on n'allait pas se rendre à Ottawa, alors on a arrêté. »

Puis, en 2007, ils ont repris leurs canots d'écorce pour suivre à rebours les traces d'Étienne Brûlé, alors qu'il explorait les Pays-d'en-Haut pour Champlain, en 1610. « Sur le canal Rideau, le lac Ontario, la voie Trent-Servern, il y a plusieurs lieux historiques, mais tout est urbanisé. Il y a toujours de gros bateaux. À la baie Georgienne, c'est différent, ça ouvre complètement, c'est sauvage. Puis il y a la rivière des Français, le lac Nipissing et Mattawa. C'est sauvage, c'est beau. »

Et les projets se multiplient. D'abord, il y a cette collaboration avec la production à grand déploiement *L'écho d'un peuple*, où il fait des présentations pendant l'été et qu'il suit en tournée dans les écoles, l'hiver. Mais il y a encore bien des aventures qui attendent le jeune homme.

« Je suis parti à l'aventure. J'ai appris avec l'expédition qu'il faut prendre des chances. Derrière chaque peur, il y a un défi. Des fois, il faut foncer les yeux fermés. Si tu veux te dépasser, il faut te pousser émotionnellement, psychologiquement et physiquement. »

Le retour aux sources

« J'ai toujours été fasciné par l'histoire des voyageurs. Ce sont des hommes libres. Ce sont des hommes qui sont toujours à l'aventure. Enfants, on faisait nos aventures aussi. On partait avec nos canots en aluminium. On passait par-dessus les barrages parce que les voyageurs le faisaient », se souvient-il.

Mais l'expérience va plus loin que l'enfance : elle plonge dans l'identité même. « Avec Destination Nor'Ouest, j'ai découvert la fierté d'être francophone. Avant, j'écoutais toujours la télé en anglais, je répondais en anglais à tout le monde sauf à ma grand-mère. Pendant l'expédition, je devais parler français. Les voyageurs étaient souvent des Métis qui parlaient michif ou le français. La fierté s'est développée en chemin. »

Christian Pilon savait qu'il était métis, avec des arrière-grands-parents montagnais et iroquois. Mais cette quête a été doublée d'une surprise identitaire : un de ses ancêtres a été voyageur. « Il s'appelait Antoine Pilon, le premier voyageur pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il travaillait au sud-est du lac Supérieur. Il est décédé après avoir passé 10 jours sans manger. J'en avais la chair de poule. Lui qui travaillait pour la Compagnie de la Baie d'Hudson et moi qui travaillais pour la Compagnie du Nord-Ouest. »

Cet aspect historique, voire généalogique, ne fait que stimuler son envie de poursuivre sa quête. « C'est une aventure, c'est l'histoire de nos familles. Ça nous touche. »

www.voyageurextraordinaire.ca

christianpilon@voyageurextraordinaire.ca



Lors du souper-spectacle Envoyons d'avant, au pays de L'écho d'un peuple, Christian Pilon présente les aléas de la vie de voyageur. Il explique notamment la technique de portage des voyageurs, ici mise à l'épreuve par Samantha Losier de Kapuskasing. (Photo : Andréanne Joly)

Destination Nor'Ouest poursuit l'aventure. Cet été, de nouveaux aventuriers finiront la traversée du Canada, telle qu'entreprise par le groupe de Christian Pilon, et se rendront au Pacifique à partir de Winnipeg.



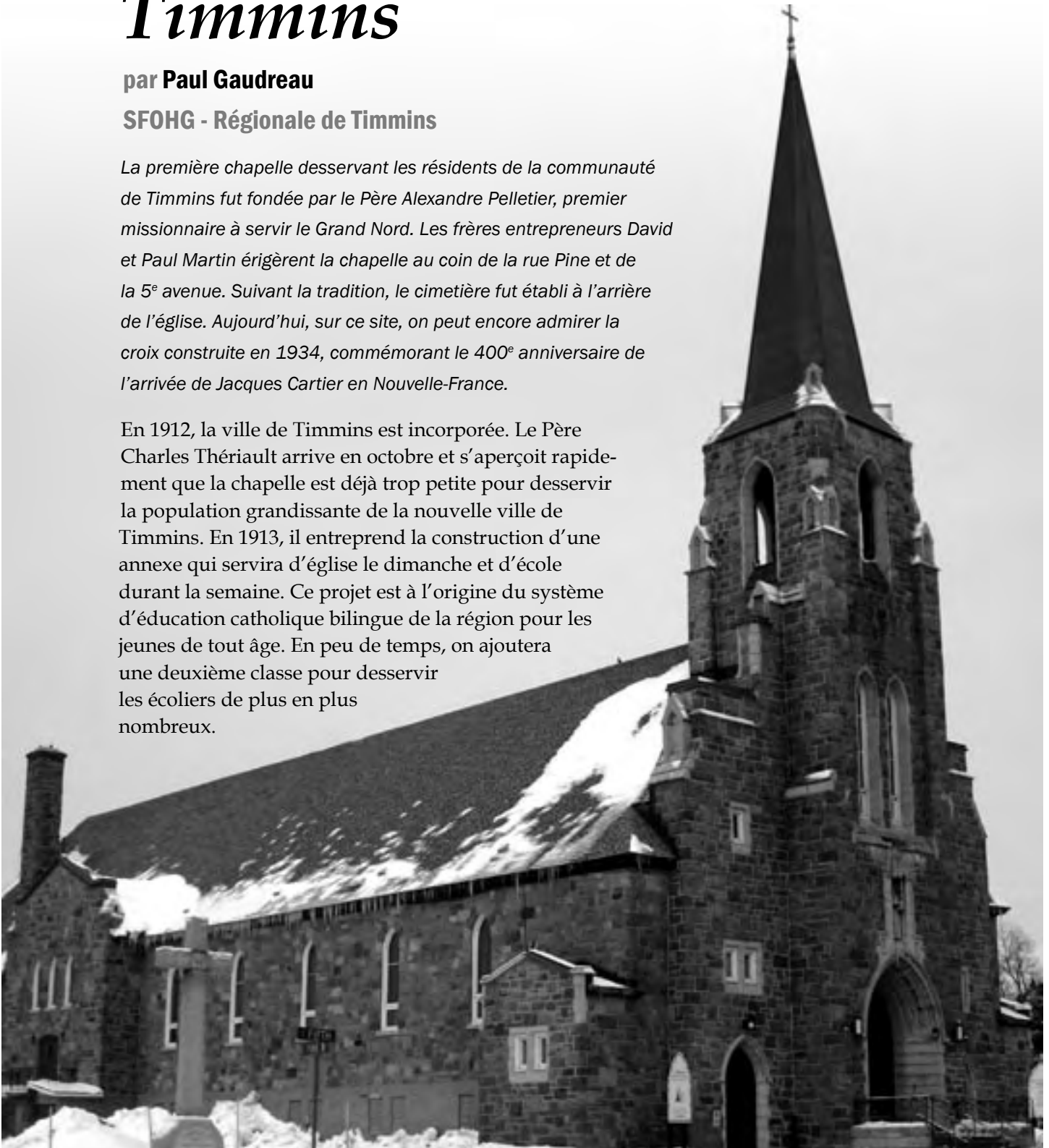
La cathédrale St-Antoine-de-Padoue, Timmins

par Paul Gaudreau

SFOHG - Régionale de Timmins

La première chapelle desservant les résidents de la communauté de Timmins fut fondée par le Père Alexandre Pelletier, premier missionnaire à servir le Grand Nord. Les frères entrepreneurs David et Paul Martin érigèrent la chapelle au coin de la rue Pine et de la 5^e avenue. Suivant la tradition, le cimetière fut établi à l'arrière de l'église. Aujourd'hui, sur ce site, on peut encore admirer la croix construite en 1934, commémorant le 400^e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier en Nouvelle-France.

En 1912, la ville de Timmins est incorporée. Le Père Charles Thériault arrive en octobre et s'aperçoit rapidement que la chapelle est déjà trop petite pour desservir la population grandissante de la nouvelle ville de Timmins. En 1913, il entreprend la construction d'une annexe qui servira d'église le dimanche et d'école durant la semaine. Ce projet est à l'origine du système d'éducation catholique bilingue de la région pour les jeunes de tout âge. En peu de temps, on ajoutera une deuxième classe pour desservir les écoliers de plus en plus nombreux.



En 1913, la paroisse reçoit la première visite du Révérend Élie-Anicet Latulippe, premier vicaire apostolique du Témiscamingue et bientôt évêque à Haileybury. Le 6 juillet, durant une cérémonie en soirée, il bénit la cloche de la chapelle et annonce qu'il autorise le Père Thériault à entreprendre la construction d'une église permanente et d'un presbytère. Un plus grand cimetière sera localisé au bout de la rue Pine Sud, où seront transférés les corps des vingt sépultures du premier cimetière.

L'année suivante, entre le site de la première chapelle au coin de la rue Pine et le nouveau presbytère sur la rue Spruce, on procède aux fondations du bâtiment et on monte les murs de la cave de la future église St-Antoine-de-Padoue. Malheureusement, les travaux prennent du recul avec la déclaration de la Première Guerre mondiale. On recommence en 1922 et le 27 juillet Mgr Latulippe bénit la pierre angulaire. La construction est complétée en 1923. Trois paroissiens gèrent ce projet, Messieurs Alfred Caron, Paul et David Martin. Monsieur Noah Timmins fait un don généreux de 10 000 \$ pour l'achat de la brique rouge. Une fois prête, la salle paroissiale sert de classe d'école pour deux groupes de première année ainsi que de résidence pour le concierge et sa famille. La vieille chapelle qui servait d'école est déménagée en bas de la côte au coin de la rue Pine et de la 6e avenue où elle accueillera encore les élèves jusqu'en 1940.

Depuis sa fondation en 1912, la paroisse Saint-Antoine-de-Padoue reste bilingue afin de desservir toute la population catholique de la ville



Église St-Antoine-de-Padoue en 1914.

de Timmins. Mais si vous vous souvenez bien, la messe se célébrait en latin. Comme la communauté grandit rapidement, Monseigneur Louis Rhéaume érige, en 1926, la paroisse anglophone Nativity of our Lord sous la direction du Père John R. O'Gorman.

Or, durant la nuit du 29 janvier 1936, l'église St-Antoine-de-Padoue brûle. Suite à ce triste événement, on assiste aux offices religieux dans le théâtre Empire, situé sur la 3^e avenue. À partir des mêmes fondations et avec une partie des briques rouges récupérées, on érige les murs intérieurs de l'église. La pierre extérieure provient de la carrière de la mine Hollinger. C'est la même pierre qui avait été utilisée pour l'érection de la croix en 1934. Dès l'automne 1937, on reprend les services religieux dans l'église, même si l'intérieur n'est pas complété. Monseigneur Rhéaume bénit la nouvelle cloche provenant de la paroisse Saint-Jacques-le-Majeur, première cathédrale de Montréal. En 1938, seulement un an après son ouverture, l'église St-Antoine-de-Padoue devient la cathédrale

du diocèse de Timmins. La finition intérieure de la cathédrale est entreprise en 1958 et on s'engage dans une rénovation majeure en 1980 sous la direction de Monseigneur Jacques Landriault. La consécration aura lieu le 14 juin 1981.

Historiquement, la cathédrale a servi de paroisse pour la population francophone de Timmins et de cathédrale bilingue pour tous les catholiques du diocèse. En 2004, par un décret de Monseigneur Paul Marchand, la paroisse devient anglophone mais la cathédrale retient son statut bilingue desservant tous les catholiques du diocèse. Les paroissiens francophones de la cathédrale et les paroissiens de St-Sauveur se fusionnent dans une nouvelle paroisse nommée St-Joseph.

Au cours des années et des nombreux changements, la cathédrale demeure la paroisse mère de tous les catholiques de Timmins, toujours à leur service pour la plus grande gloire de Dieu.

*Recherche : Maurice Magnan
vicaire général, diocèse de Timmins.*



L'identité franco-ontarienne se reflète-t-elle dans le nom de nos écoles ?



par
Paul-François Sylvestre

**SFOHG -
Régionale De Toronto**

De toutes les institutions gérées par les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes, les écoles primaires et secondaires constituent le plus important et le plus vaste réseau de lieux identitaires. En 2007, les douze conseils scolaires de langue française en Ontario étaient responsables de 321 écoles élémentaires et 94 écoles secondaires, soit un total de 415 institutions susceptibles de rendre visible le fait français dans la plus peuplée province canadienne.

Les institutions de ce vaste réseau fonctionnent dix mois par année et rejoignent plus de 100 000 jeunes, cinq jours par semaine. Vu le poids considérable de ces institutions dans le façonnement de l'identité franco-ontarienne et leur rôle dans le reflet de la société d'expression française en Ontario, j'ai cru bon de mener une petite enquête sur un point bien précis de ce vaste réseau institutionnel : quel genre de noms ou de vocables donne-t-on à nos écoles ?

J'affiche au départ mes couleurs. Je suis de ceux qui croient que le choix du nom donné à une école est une occasion idéale pour affirmer notre identité et notre fierté, tout en rendant hommage à nos pionniers et pionnières. École élémentaire catholique Mère-Élisabeth-Bruyère (Waterloo) est beaucoup mieux qu'École élémentaire catholique Ange-Gabriel (Mississauga); École secondaire publique [Omer-] Deslauriers (Ottawa) est beaucoup mieux qu'École secondaire publique Le Sommet (Hawkesbury).

Bien qu'il existe 415 écoles de langue française en Ontario, ma recherche a porté sur un nombre légèrement réduit. Je m'explique. Pour les besoins de la présente étude, une école n'a été comptée qu'une seule fois, même si elle figurait et dans la liste des écoles élémentaires et dans la liste des écoles secondaires (c'est souvent le cas pour



École secondaire catholique Franco-Cité à Ottawa.



École élémentaire catholique Monseigneur-Jamot à Peterborough.

les écoles secondaires qui offrent les cours de la 7^e et de la 8^e années). De plus, n'ont pas été comptées les écoles pour adultes et centres de formation spécialisés. Il en résulte que le total des écoles soumises à mon étude a été réduit de 10 %, pour se chiffrer à 374.

Un premier examen du nom porté par chacune de ces 374 écoles permet d'effectuer certains regroupements évidents. Il y a d'abord les vocables liés au nom d'un endroit : École secondaire catholique de Casselman ou École publique Hanmer, par exemples. C'est le cas pour des institutions à Hawkesbury, Plantagenet, Embrun, Hearst, Pain Court, Kanata, Barrhaven, Rivière-des-Français, Manitouswadge, Kapuskasing et Cochrane. Cette douzaine de vocables manque invariablement d'originalité.

Le deuxième regroupement qui s'impose tout de go concerne les noms de saints ou de saintes. Ils sont les plus nombreux, soit 149 ou 40 % des 374 écoles. Cela va d'École Sacré-Cœur à École Sainte-Marie, en passant par École Saint-Ambroise, École Saint-Dominique-Savio, École Sainte-Jeanne-d'Arc, École Saint-Jules, École Immaculée-Conception, École Saint-Raymond, École Notre-Dame-des-Écoles, etc. Toutes ces écoles sont

évidemment catholiques. Certaines portent le même nom que la paroisse, ce qui n'est absolument pas nécessaire.

Dans le troisième regroupement on retrouve les vocables axés sur la clientèle, c'est-à-dire des noms qui clament haut et fort les mots *jeunes*, *jeunesse*, *français* ou *franco* : École secondaire Jeunes sans frontières (Brampton) ou École élémentaire Franco-Nord (Azilda), par exemples. C'est le cas de plusieurs écoles publiques avec des noms tels que : Écho-Jeunesse, Vison-Jeunesse, Cité des Jeunes, Cité-Jeunesse, Franco-Jeunesse, Pavillon des jeunes, Terredes-Jeunes, Jeunesse-Nord, Foyer-Jeunesse, Château-Jeunesse, Villa française des jeunes, Collège français, Franco-Ouest, Franco-Terrace, Franco-Manitou et Franco-Cité.

Un quatrième regroupement inclut ce que j'appelle des vocables neutres, c'est-à-dire des noms qui n'identifient pas une personne, mais qui ont une connotation symbolique. En voici quelques exemples : École secondaire catholique La Citadelle (Cornwall), École secondaire catholique Algonquin (North Bay), École secondaire Confédération (Welland), École élémentaire publique Le

Trillium (Ottawa), École élémentaire catholique des Pionniers (Ottawa), École élémentaire catholique des Voyageurs (Ottawa), École élémentaire publique des Navigateurs (Haileybury), École élémentaire catholique Le Petit Prince (Ottawa).

Mon cinquième regroupement n'a pas un titre très gentil. Il s'agit des vocables banals ou des noms choisis sans trop réfléchir, parfois suite à un concours. Je n'ai rien contre le choix d'un nom par les élèves et/ou les parents. Dans ce cas, il faut leur proposer trois ou quatre noms, avec argumentaire, puis passer au vote. On éviterait alors des vocables aussi ridicules que L'Envol, L'Envolée, La Source, La Croisée, L'Essor, L'Horizon, L'Équinoxe, L'Alternative, L'Odyssée, Le Prélude, Le Sommet, L'Escalade, La Découverte, Les Rapides, Renaissance, Nouveau regard, Carrefour, Val-des-Bois, Reine-des-Bois, Rose-des-Vents, Arc-en-ciel, des Pins, Étoile de l'Est et Étoile du Nord.

Pas moins de 256 écoles (68 %) figurent dans un des cinq regroupements susmentionnés! Seulement 118 écoles de langue française en Ontario sont nommées en l'honneur d'une personnalité, d'un pionnier,



École élémentaire catholique Sacré-Cœur à New Liskeard.



École élémentaire catholique Jeanne-Mance à Kapuskasing.

d'une pionnière, d'un explorateur ou d'une figure de proue. Il y a de quoi être étonné puisque cela ne représente même pas le tiers des institutions scolaires franco-ontariennes (31 % pour être plus précis).

Vocables d'identité et de fierté

Mon sixième regroupement inclut ces 118 écoles nommées en l'honneur d'une personne. On peut distinguer une bonne demi-douzaine de catégories dans ce regroupement :

1. **Explorateurs** : Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Étienne Brûlé, Pierre Gaultier de La Vérendrye, Jeanne Mance, Madeleine de Roybon;
2. **Éducateurs et éducatrices** : Béatrice Desloges, Jeanne Lajoie, René Lamoureux, Roger Saint-Denis, Laurier Carrière, Omer Deslauriers, Gisèle Lalonde, Charlotte Lemieux, Marie Tanguay;
3. **Religieux et religieuses** : (Jean-Baptiste) De La Salle, Mgr François de Montmorency Laval, René de Galinée, Joseph Le Caron, saints martyrs canadiens (Noël Chabanel, Charles Garnier, René Goupil, Jean de Lalande), Marguerite Bourgeoys, Marguerite d'Youville, Marie Rivier, Mgr Rémi Gaulin, Élisabeth Bruyère, Mgr Armand-François-Marie de Charbonnel, Mgr Jean-François Jamot, Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain, Mgr Louis Rhéaume, o.m.i., Mgr Paul-Émile Léger, Frère André, abbé Charles-Eugène Thériault, abbé Anicet Morin, Mgr Jean-Marie Bruyère, Mgr Jean Noël, Mgr Augustin Caron, André Cary, o.m.i., curé Gérald Labrosse, Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II, Mère Teresa;
4. **Politiciens** : John A. Macdonald, George-Étienne Cartier, Louis Riel, Gabriel Dumont, Georges Vanier, Pierre Elliott Trudeau, Jeanne Sauvé, Jean-Robert Gauthier, Bernard Grandmaître, Judy LaMarsh;
5. **Artistes, écrivains, historiens** : Jean de La Fontaine, Marius Barbeau, Séraphin Marion, Félix Leclerc, Roger Saint-Denis*, Ernest J. Lajeunesse, Gabrielle Roy, Jean Éthier-Blais, Laure Rièse, Antonine Maillet, Camille Perron, Hélène Gravel;
6. **Scientifiques** : Marie Curie, Marc Garneau;
7. **Militants et militantes** : Samuel Genest, Jeanne Lajoie*, Patricia Picknell, Elda Rouleau, Jean-Robert Gauthier*, Lionel Gauthier, Gisèle Lalonde*;
8. **Autres** : Félix Ricard, J.-L. Courroux, Jean Vanier.

* Nom qui revient dans plus d'une catégorie.

Ces 118 écoles portent 74 vocables différents, certains noms d'écoles revenant plusieurs fois. C'est le cas d'École Marguerite-d'Youville, d'École Marguerite-Bourgeoys, d'École Jeanne-Lajoie et d'École Georges-Vanier qui reviennent plus de deux fois. École Gabrielle-Roy et École George-Étienne-Cartier reviennent plus d'une fois.

Des 74 noms qui figurent dans le regroupement des vocables d'identité et de fierté, une trentaine n'ont pas de lien direct avec l'histoire ou l'identité franco-ontarienne. Certains ont plutôt une

portée internationale ; c'est le cas de Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II, Mère Teresa, Marie Curie, Jean Vanier et Jean de La Fontaine. D'autres ont surtout une portée nationale, notamment Jacques Cartier, Mgr François de Montmorency Laval, John A. Macdonald, George-Étienne Cartier, Louis Riel, Gabriel Dumont, Frère André, Georges Vanier, Paul-Émile Léger, Pierre Elliott Trudeau, Jeanne Sauvé, Gabrielle Roy, Marius Barbeau, Marc Garneau, Antonine Maillet et Félix Leclerc.

Certaines personnes n'ont jamais vécu en Ontario, voire au Canada, mais leur œuvre a rayonné en Ontario. C'est le cas de Jean-Baptiste de La Salle (fondateur des Frères des écoles chrétiennes), de Marguerite Bourgeoys (fondatrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame), de Marguerite d'Youville (fondatrice des Sœurs Grises de la Croix) et de Marie Rivier (fondatrice des Sœurs de la Présentation de Marie).

On retrouve onze noms qui remontent à la période de la Nouvelle-France et qui signalent la présence en terre « ontarienne » d'explorateurs et missionnaires français, voire d'une femme d'affaires : Samuel de Champlain, Étienne Brûlé, Noël



École élémentaire publique Pierre-Elliott-Trudeau à Toronto.

Chabanel, Charles Garnier, René Goupil, Jean de Lalande, René de Galinée, Joseph Le Caron, Pierre Gaultier de La Vérendrye, Jeanne Mance et Madeleine de Roybon. Pour la période qui va du Régime anglais à la Confédération (1760-1867), il y a le nom de deux évêques – Mgr Rémi Gaulin (Kingston, 1833-1845) et Mgr Armand-François-Marie de Charbonnel (Toronto, 1850-1860) – ainsi que celui de la fondatrice des Sœurs de la Charité d'Ottawa, Élisabeth Bruyère. La fin du XIX^e siècle est représentée dans les vocables d'écoles par deux autres évêques : Mgr Jean-François Jamot (Peterborough, 1874-1886) et Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain (Pembroke, 1882-1915).

Trois écoles de Timmins rendent hommage à trois membres du clergé : l'abbé Charles-Eugène Thériault (fondateur de la première école à Timmins), Mgr Louis Rhéaume, o.m.i. (évêque de 1923 à 1955) et l'abbé Anicet Morin (chef de file du mouvement coopératif dans le Nord). Trois écoles du Sud-Ouest ontarien rendent hommage à des prélats domestiques qui ont défendu la cause des Canadiens français durant la seconde moitié du XX^e siècle : Mgr Jean-Marie Bruyère (London), Mgr Jean Noël (Windsor) et Mgr Augustin Caron (La Salle). Ce sont là d'excellents exemples de personnalités locales qui ont été commémorées. On peut aussi mentionner Elda Rouleau (fondatrice d'une section de la Fédération des femmes canadiennes-françaises à Alexandria et animatrice culturelle), Félix Ricard (homme d'affaires à Sudbury), Lionel Gauthier (conseiller scolaire à Timmins) et J.-L. Courroux (bénévole dans l'ouest d'Ottawa).

Assez curieusement, seulement neuf écoles portent le nom d'un éducateur ou d'une éducatrice : Béatrice Desloges, Jeanne Lajoie, René Lamoureux, Roger Saint-Denis, Laurier Carrière, Omer Deslauriers, Gisèle Lalonde, Marie Tanguay et Charlotte Lemieux. Presque toutes ces écoles sont dans l'Est ontarien. Il est regrettable qu'aucune école ne rappelle la fondation de la première école en Ontario; les demoiselles Adhémar et Papineau ont ouvert une école francophone dans la paroisse de l'Assomption (Windsor) en 1786. Il est aussi malheureux qu'aucune école ne rappelle l'œuvre de Robert Gauthier, directeur de l'enseignement français au ministère de l'Éducation (1937-1964), initiateur des jardins d'enfants et fondateur du Concours provincial de français.

Le domaine des arts, de la culture et du patrimoine est assez bien représenté dans les vocables scolaires. On y retrouve les écrivains Jean de La Fontaine, Séraphin Marion, Gabrielle Roy, Jean Éthier-Blais, Laure Rièse et Antonine Maillet. L'histoire et le folklore sont présents avec Marius Barbeau, Ernest J. Lajeunesse et Camille Perron. Enfin, Félix Leclerc, Roger Saint-Denis et Hélène Gravel représentent respectivement la chanson, les arts visuels et le théâtre.

Certaines écoles portent le nom de personnes encore vivantes. Cette pratique n'est pas recommandée, mais mieux vaut « plus tôt » que jamais. À titre d'exemples, des écoles rendent hommage aux militants franco-ontariens Jean-Robert Gauthier, Lionel Gauthier et Gisèle Lalonde, ainsi qu'à l'écrivaine Antonine Maillet.

Dans les villes d'Ottawa, de Toronto et de Sudbury, on retrouve un très grand nombre d'écoles. Il y en a plusieurs aussi dans des villes comme Windsor, London, Kingston, Timmins, Kapuskasing et Hearst. Un bref examen des noms donnés aux écoles de ces endroits permet de déterminer quelle localité accorde une plus grande importance à la commémoration des personnalités de notre petite et grande histoire. C'est London qui remporte la palme avec 4 écoles sur 5 ou 80 % des ses vocables consacrés à une personnalité. Kingston suit avec un taux de 75 %, puis Toronto avec 69 % et Sudbury avec 55 %. Viennent ensuite Windsor et Kapuskasing, dont 50 % des écoles portent un vocable identitaire; Ottawa et Timmins suivent de près avec des taux respectifs de 46 et 42 %. Hearst n'est pas du tout dans la course, car aucune de ses trois écoles ne rend hommage à une personnalité de notre histoire.

En examinant de plus près le nom que porte chacune des 74 écoles de mon sixième regroupement, on découvre que seulement 52 d'entre elles affichent un vocable qui rend hommage à une personnalité qui a été active en Ontario français. Cela va de l'explorateur Étienne Brûlé à l'éducatrice Marie Tanguay, en passant par les martyrs de la Huronie, la femme d'affaires Madeleine de Roybon, les militants Samuel Genest et Jeanne Lajoie, le politicien Jean-Robert Gauthier, l'historien Ernest J. Lajeunesse, l'animatrice Elda Rouleau et l'écrivain Jean Éthier-Blais, pour n'en nommer que quelques-uns. Ces 52 écoles ne représentent, hélas, que 14 % des 374 écoles de langue française en Ontario. C'est beaucoup trop peu. C'est même honteux!

160^e anniversaire de l'Université d'Ottawa

(1^{ère} partie de 3) **du Collège de Bytown à l'Université d'Ottawa
(1848-1889)**



par **Michel Prévost**,
archiviste en chef de
l'Université d'Ottawa

(michel.prevost@uottawa.ca)

L'Université d'Ottawa célèbre cette année avec grande fierté son 160^e anniversaire de fondation. Depuis 1848, l'institution a connu une histoire fascinante et un développement phénoménal. En 16 décennies le modeste Collège de Bytown est devenu une des plus grandes universités canadiennes. En fait, l'établissement est unique au Canada et il entretient des liens privilégiés avec la communauté franco-ontarienne depuis le début. Nous vous présentons ici le premier des trois volets qui feront un survol historique de l'Université d'Ottawa, site historique national.



Le premier Collège de Bytown, dans la basse-ville, en 1848. AUO-PHO-38AH-1-6

Le père Joseph-Henri Tabaret, le bâtisseur de
l'Université d'Ottawa. AUO-PHO-NB-38-2757

Des débuts modestes

En 1848, l'industrie du bois occupe une place importante dans le Canada-Uni dont la population totalise alors moins de deux millions de personnes. Avec ses sept mille habitants, Bytown, qui deviendra Ottawa en 1855, n'est qu'une petite ville de l'arrière-pays, à vocation essentiellement forestière, qui emploie beaucoup de Canadiens français et d'Irlandais. C'est pour répondre aux besoins de cette population que le premier évêque du diocèse catholique de Bytown, Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues, fonde un premier établissement d'enseignement pour garçons, le Collège de Bytown, appelé aussi Collège Saint-Joseph, en l'honneur du saint patron des Oblats de Marie-Immaculée qui dirigent l'établissement.

À ses débuts, le Collège de Bytown compte moins de 10 professeurs et 85 élèves des niveaux primaire et secondaire. Le programme d'études ressemble beaucoup à celui des autres collèges classiques, avec entre autres ses cours de grec, de latin et de religion. Cependant, le Collège se distingue par son bilinguisme : l'enseignement se fait en français le matin et en anglais l'après-midi, conformément au vœu de Mgr Guigues, qui rêve de réconcilier les anglophones et les francophones en leur imposant, durant leur formation, non seulement de cohabiter mais aussi de travailler ensemble dans la même salle de classe, tantôt dans une langue, tantôt dans l'autre.

Le Collège s'installe d'abord dans une petite construction en bois, à l'ombre de la cathédrale Notre-Dame, dans la Basse-Ville. Mais

l'édifice est rapidement trop exigü et on emménage, en 1852, dans un bâtiment en pierre, situé à l'angle des rues Guigues et Sussex. Cet immeuble, longtemps connu sous le nom d'Académie De-La-Salle, existe toujours.

Bien que la deuxième construction se révèle plus imposante que la première, le Collège se trouve de nouveau à l'étroit dès 1855. L'institution compte maintenant une dizaine de professeurs et 136 élèves, dont la majorité n'a pas encore 15 ans. Mgr Guigues décide alors d'utiliser les six lots de la rue Wilbrod (aujourd'hui rue Séraphin-Marion) donnés aux Oblats par le notaire Louis-Théodore Besserer, un important propriétaire terrien de la ville, pour y installer le collège. Le nouveau bâtiment de la Côte-de-Sable accueille ses premiers élèves en 1856, année où les Oblats deviennent officiellement propriétaire du Collège.

En 1861, le Collège de Bytown devient le Collège d'Ottawa, reflet du changement de nom que la ville a vécu six ans plus tôt. Le programme d'études demeure le même, mais les premières manifestations de vie culturelle s'organisent. En 1858, une chorale est mise sur pied et, en 1865, le père Prosper Chaborel fonde une fanfare. En somme, les débuts sont modestes et il ne s'agit certes pas encore d'un établissement universitaire, mais les choses vont bientôt changer.

Une charte universitaire

En 1866, le Collège d'Ottawa reçoit de Londres une charte universitaire royale, la dernière octroyée avant la Confédération de 1867. En 1872, Thomas Foran, devient le premier titulaire d'un baccalauréat ès arts

puis, trois ans plus tard, d'une maîtrise ès arts. À l'époque, les démarches pour obtenir ce grade sont simples : deux ans après l'obtention d'un baccalauréat, le candidat qui désire recevoir une maîtrise doit en faire la demande par écrit au supérieur du Collège. Si ce dernier estime qu'il s'agit d'un candidat sérieux, c'est-à-dire que le demandeur exerce une bonne profession, jouit d'une bonne réputation et est reconnu comme un bon pratiquant, il accorde le diplôme.

En 1874, le père supérieur Joseph-Henri Tabaret, considéré comme le véritable bâtisseur de l'établissement qu'il dirige pendant près de 30 ans, introduit un nouveau programme d'études qui réserve une large place aux sciences et aux mathématiques, tout en favorisant les activités sportives comme moyen de formation. Il vise, en outre, à ce que chacune des matières soit enseignée par un spécialiste, c'est-à-dire par un professeur affecté à l'enseignement d'une seule discipline. Il s'engage aussi à fournir les appareils nécessaires pour effectuer des expériences en laboratoire. Le père Tabaret croit en effet que l'alliance de l'enseignement théorique et de la pratique facilite l'acquisition du savoir. Cette réforme a pour effet d'attirer un plus grand nombre d'étudiants et de constituer en contrepartie un corps professoral spécialisé.

Bien que le père Tabaret, dont le pavillon principal du campus rappelle le nom, demeure convaincu de l'importance du bilinguisme, le nouveau programme d'études de 1874 réduit considérablement la place faite au français comme langue d'enseignement. En réalité, la belle stratégie du bilinguisme

intégral élaborée par le fondateur de l'institution comme élément de réconciliation des francophones et des anglophones a du plomb dans l'aile, en raison de l'ouverture d'un collège protestant concurrent, l'*Ottawa Collegiate Institute*. Craignant qu'un grand nombre d'étudiants anglophones n'optent pour le nouvel établissement, les Oblats décident d'offrir tous les cours en anglais, dispensant ainsi les anglophones, plus nombreux, de l'obligation de suivre certains cours en français. Puisque l'établissement ne dispose pas du personnel nécessaire pour assurer l'enseignement complet aux francophones et aux anglophones dans leurs langues respectives, les étudiants de langue française suivront dorénavant leurs cours en anglais, sauf en littérature française et en religion.

Les objectifs visés par la prédominance de l'anglais ne seront cependant pas vraiment atteints. Les catholiques anglophones continueront en effet de s'inscrire à l'*Ottawa Collegiate Institute*, et ce, malgré la menace de censures ecclésiastiques. En revanche, le nombre de francophones va s'accroître, de sorte que l'institution reviendra en 1901 aux idéaux de ses fondateurs.

En plus de réformer le programme d'études, le père Tabaret voit à l'agrandissement physique de l'établissement. En 1886, le Collège loge plus de 300 étudiants. Le bâtiment comprend une salle de spectacle, des cabinets de physique et de chimie, un musée, une salle de récréation, des dortoirs, des chambres, un réfectoire, une bibliothèque, ainsi que des salles d'étude et de classe. Peu avant sa mort en 1886, le père Tabaret approuve les plans d'une magnifique

chapelle de style mauresque, unique au Canada, œuvre du prêtre-architecte Georges Bouillon, à qui l'on doit l'ornementation intérieure de la cathédrale Notre-Dame et de la chapelle du Couvent de la rue Rideau à Ottawa que l'on peut maintenant admirer au Musée des beaux-arts du Canada.

La vie étudiante

Cette période voit la naissance d'une véritable vie culturelle et sportive au Collège. Ainsi est fondée, en 1880, la première association étudiante anglophone, l'*English Debating Society*. Trois ans plus tard naît une association des anciens. En 1887, c'est au tour des étudiants francophones de former la Société des débats français. Ces sociétés étudiantes enrichissent toujours la vie sociale du campus.

Présente dès les débuts du Collège, la musique connaît aussi un essor. En 1873, le père Jean-Baptiste Balland réorganise la fanfare, qui devient la Société Sainte-Cécile, en l'honneur de la patronne des musiciens. Cette fanfare participe aux événements spéciaux de l'institution, tels l'anniversaire du supérieur, la Saint-Patrice et les fêtes religieuses. Elle acquiert de ce fait une réputation enviable non seulement à Ottawa, mais aussi à Montréal et à Québec. Ce bel élan est malheureusement perturbé en 1885 par un incendie qui détruit la salle de récréation, les instruments de musique et les partitions accumulées depuis vingt ans.

La première revue étudiante voit également le jour à la fin de cette période. En 1888, le professeur J. J. Griffin fonde *The Owl*, mensuel anglophone dirigé par une équipe de rédacteurs formée d'étudiants. La revue s'intéresse aux activités

culturelles et sportives, aux événements de l'établissement ainsi qu'aux anciens, sans pour autant négliger l'actualité religieuse, la poésie et les chroniques littéraires.

Les sports, qui occupent une grande place dans la vie quotidienne des étudiants, font partie intégrante des études. Le Collège s'inscrit alors dans la tradition victorienne qui préconise un esprit sain dans un corps sain. En 1881, une équipe de football est formée et, en 1885, le Club athlétique voit le jour. Le gris et le grenat deviennent ses couleurs d'où, depuis, le nom de Gee-Gees donné aux équipes sportives de l'institution, d'après la prononciation des deux « g » de « *Garnet and Grey* ». Le gris et le grenat sont d'ailleurs toujours les couleurs officielles de l'Université d'Ottawa.

En somme, la maison d'enseignement n'est pas seulement un lieu d'apprentissage où la vie religieuse occupe une place importante, mais aussi un établissement où les jeunes hommes peuvent s'épanouir culturellement tout en pratiquant leurs sports préférés.

En 1889, le Collège universitaire reçoit du pape Léon XIII une charte pontificale et devient l'Université d'Ottawa. Cette charte universitaire incite les Oblats à revoir la gouvernance de l'institution et à créer les premières facultés. Ces changements permettent à l'Université d'Ottawa d'occuper une place de plus en plus importante dans la région de la capitale fédérale. C'est ce que nous verrons dans la deuxième partie de notre survol historique.

On peut mieux connaître l'histoire de l'Université d'Ottawa en communiquant avec les Archives. Voir www.uottawa.ca/services/archives.

Au service du roi – Jean-Baptiste Leclerc, maître-charpentier

(1^{ère} partie de 2)



par Paul Leclerc

SFOHG - Régionale
de Toronto (Toronto)

(paul.leclerc@rogers.com)



Reconstruction de mécanismes hydrauliques et Reconstruction de roue à eau. Jean-Baptiste Leclerc a travaillé sur ces projets en 1738. Ces photos furent prises par l'auteur au lieu historique national des Forges-du-Saint-Maurice à Trois-Rivières en août 2006.

- 1 Jacques St-Onge dans *Les enfants de Robert Leclerc*, Le Nouvelliste (quotidien de Trois-Rivières) 14 juin 1980.
- 2 Selon l'abbé Joseph Elzéar dans *Histoire de Nicolet* publié en 1924, la rivière Nicolet a changé de nom à maintes reprises. Elle porta d'abord le nom de « Rivière du Pont » puis « Rivière Nicolet », « Rivière du Gast », « Rivière Mouet », « Rivière Laubia » et « Rivière Cressé » pour finalement adopter de façon permanente celui de « Rivière Nicolet ». Le plus ancien des actes de concession du capitaine Mouet qui se dit Seigneur de Nicolet est daté du 27 novembre 1669 où Mouet concède des terres à trois jeunes gens de Trois-Rivières, Jean Pepin, Jacques Pepin (le père de Marguerite) et Bernard de Castolay. Jacques Pepin, Jean Pepin et Pierre Pepin, tous fils de Guillaume Pepin, sont parmi les premiers habitants de Nicolet.

La présence de Jean-Baptiste Leclerc est signalée une première fois à Trois-Rivières, dans le greffe de Jean-Baptiste Pothier, le 24 décembre 1703¹. Ce jour-là, le jeune charpentier, en société avec Jean-François Lemire, s'oblige à construire une grange pour Jean Fafard dit Laframboise. L'exécution de ce contrat dut permettre à Jean-Baptiste de connaître sa future épouse.

Fils de Robert Leclerc et de Marie Jalais, Jean-Baptiste voit le jour le 23 août 1681 à Québec. C'est à Trois-Rivières qu'il épousera, le 10 novembre 1704, Marguerite Pépin, fille de Jacques Pépin et de Marie-Jeanne Caillé. Née à la rivière Cressé², Marguerite y est baptisée le 6 février 1678 par le curé de Trois-Rivières. L'acte se retrouve donc dans le registre de Trois-Rivières. Ils auront neuf enfants, tous nés à Trois-Rivières : Michel (1705 - 1708), Françoise (1707), François Marie (1709) Jean-Baptiste (1711), Clémence (1712), Modeste (1712 -1738), Joseph (1719 - 1728), Louis (1721) et Michel (1725).

La grande paix de 1701

Après le départ du Régiment Carignan-Salières qui avait réussi à rétablir la paix dans la colonie en 1667, Louis XIV ordonne, en 1669, l'organisation d'une milice canadienne afin de pourvoir à la défense de la colonie restée sans troupes régulières. Or, au début des années 1680, les Iroquois, alliés des Anglais, reprennent le sentier de la guerre contre les tribus amérindiennes alliées des Français et contre les habitants de la Nouvelle-France. Le 30 mai 1683, le gouverneur de La Barre écrit au marquis de Seignelay, ministre de la Marine, pour demander des troupes et des armes. En avril 1684, le ministre répond à de La Barre que la frégate « La Tempête » avait transporté 150 soldats en 1683, qu'ils avaient été payés pour quatre mois, que leurs vivres pour cette même durée avait été expédiés sur une autre frégate et qu'assez d'argent et de vivres pour les supporter une année durant arriveraient bientôt.³

Les trois premières compagnies des Compagnies franches de la Marine débarquent au pays pour protéger et le commerce de la fourrure et les habitants. Selon le site Internet *Navires venus en Nouvelle-France*⁴, « La Tempête » mouille au port de Québec le 7 ou le 9 novembre 1683. Éventuellement, vingt-huit compagnies de cinquante hommes seront placées sous les ordres du gouverneur général, grand responsable des affaires militaires de la Nouvelle-France.

En 1689, les Iroquois attaquent Lachine, Lachenaie et l'Île-Jésus en tuant des familles de colons et en incendiant maisons et récoltes. Ils récidivent en 1690 à Laprairie et une

quinzaine de soldats trouvent la mort près de Trois-Rivières. Puis, en 1691⁵ le général anglais Phipps attaque Québec. Les colons doivent forcément se réfugier dans l'enceinte des villes de Montréal, de Québec et de Trois-Rivières. Pour contre-attaquer, Frontenac utilisent les Compagnies franches de la Marine.

Le Traité de Ryswick de 1697 vient rétablir la paix entre l'Angleterre et la France. Les Iroquois, leur nombre étant réduit de 2 600 à 1 200, sont laissés pour compte par les Anglais. Enfin, en 1701, une trentaine de tribus amérindiennes⁶ convergent vers Montréal pour signer avec les Français un arrêt des hostilités appelé depuis, la Grande Paix.

Trois-Rivières en 1704

Fondée en 1634 pour servir de comptoir de commerce, Trois-Rivières devient par la suite un siège de gouvernement. Marcel Trudel décrit ainsi Trois-Rivières : « Capitale d'un gouvernement de peu d'étendue et au peuplement clairsemé, la ville des Trois-Rivières, d'une superficie de seulement 18,4 arpents (quelque 5 hectares) allotis en emplacements et qu'entoure un enclos de pieux hauts de 11 pieds (enclos dit cloison), n'est à vrai dire qu'un gros village. Sans aucune terre en fief, la ville est subdivisée en emplacements qui relèvent directement du roi et qui sont de forme rectangulaire, parallèles les uns aux autres et donnant à la ville

l'air d'un damier. [...] Le cens dans cette censive du roi y est de seulement un denier par emplacement, charge purement symbolique : point d'autre redevance pour la tenure du lot. Les documents ne font pas mention de banlieue officielle⁷ ».

Dans le mémoire⁸ accompagnant le plan de la ville de Trois-Rivières levé en l'année 1704⁹, on lit, après la description des fortifications : « Il n'y a dans cette ville que trente-deux maisons, mais d'ailleurs il y a un petit faubourg au pied de la hauteur auquel on donne le nom de basse ville quoi qu'il ne soit ni dans l'enceinte de la place ni renfermé. Il est composé de dix-sept maisons dont les habitants par sa grande proximité peuvent aisément se jeter dans la ville. »

Documents perdus

Certains contrats notariés ont été perdus au cours des ans. Le contrat du notaire Jean-Baptiste Pothier, en date du 24 décembre 1703 – acte mentionné au premier paragraphe – n'est pas énuméré dans la base de données notariales Parchemin. Jean-François Lemire – nommé en société avec Jean-Baptiste Leclerc dans ce contrat – est fils du charpentier Jean Lemire de Québec et appartenait donc au même groupe social que Jean-Baptiste Leclerc. Jean-François Lemire se marie à Trois-Rivières en 1701. Lors du baptême de son fils Joseph Lemire, le 15 février 1705, on

3 Archives des Colonies, site Archives Canada-France, Col C11A 6/fol.126-127 et /fol.375-376

4 <http://naviresnouvellefrance.iquebec.com/> consulté le 21 avril 2007

5 Robert Lahaise, *Nouvelle-France English colonies, L'impossible coexistence, 1606-1713*, Septentrion, 2006

6 Historical Atlas of Canada, 1, From the beginning to 1800, R. Cole Harris, editor, University of Toronto Press, p. 87

7 Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec, Tome 3* Éditions Hurtubise HMH Itée, 2006 p. 41

8 *Canada - Villes, forts et postes Établissements sur le fleuve Saint-Laurent - Ville des Trois-Rivières*. Archives Coloniales, COL 3DFC 8/no460/3p.

9 Archives Coloniales, 03DFC 461B.

retrouve, comme parrain de l'enfant, Jean-Baptiste Leclerc apparenté par alliance aux familles Pépin-Lemire. Ainsi, Marie-Louise Lemire, sœur de Jean-François Lemire, avait épousé, le 20 octobre 1681 à Notre-Dame de Québec, Pierre Pépin, oncle de Marguerite Pépin, Pierre étant le frère de Jacques Pépin, père de Marguerite. Pierre et Marie-Louise s'étaient établis, eux aussi, à Trois-Rivières.

Les débuts du charpentier Jean-Baptiste Leclerc à Trois-Rivières

Dans un village comme Trois-Rivières, il n'y a pas grande demande pour les gens de métier. Le dernier marché signé par le charpentier Michel Lefebvre dit Lacisseraye de Trois-Rivières est un contrat pour la maçonnerie et la charpenterie de l'église de Lachine en date du 21 novembre 1701. Or, l'hiver interrompant toute construction pour sept mois et le charpentier Lacisseraye étant absent de Trois-Rivières, le marchand Jean Fafard dit Laframboise aurait eu peine à trouver un charpentier pour bâtir une grange! On peut donc en déduire que Jean-François Lemire profita de l'occasion pour inviter son ami Jean-Baptiste Leclerc pour la construction de ce bâtiment.

Lorsque la fabrique de la paroisse l'Immaculée-Conception de Trois-Rivières se met à la recherche d'un charpentier, Jean-Baptiste Leclerc, établi maintenant à Trois-Rivières, recommande sûrement son père Robert Leclerc, un maître-charpentier d'expérience demeurant à Québec. Il faut également souligner que le charpentier Lacisseraye était décédé en 1708. Le 6 avril 1712, Robert Leclerc

signe un contrat pour un ouvrage de charpenterie pour la construction de l'église paroissiale de la ville de Trois-Rivières. Jean-Baptiste travailla probablement avec son père à la construction de cette église.

Le premier contrat notarié que l'on retrouve dans Parchemin au nom de Jean-Baptiste Leclerc est daté du 22 février 1711. Jean-Baptiste Leclerc, maître-charpentier de Trois-Rivières, vend une terre sise dans la seigneurie de Maskinongé à Pierre Bergeron de Rivière-du-Loup. Reste à savoir à quand datait l'achat de cette terre par Jean-Baptiste.

La réponse se trouve au second contrat où le nom de Jean-Baptiste Leclerc apparaît en date du 30 avril 1716. Ce contrat est une quittance par Marguerite Pépin, femme de Jean-Baptiste Leclerc, à Louis Delpé dit Belcourt. Marguerite Pépin s'y dit autorisée par son mari absent depuis deux ans. Elle reconnaît avoir reçu de Louis Delpé dit Belcourt, par les mains de François Delpé dit Saint-Cerny son père, le dernier paiement du prix de la vente faite par son mari à Pierre Bergeron. Elle déclare que Jean-Baptiste avait acquis la concession de François Vanasse qui l'avait reçue à cens et rente de Petit dit Bruno, seigneur du lieu. Bruno avait repris la concession par droit de retenue pour ensuite la céder audit Belcourt à condition que Belcourt paie le prix de vente à Jean-Baptiste Leclerc. Marguerite remet à Saint-Cerny les documents en sa possession concernant la propriété, à l'exception du contrat de vente par Vanasse qu'elle n'avait pu trouver. Elle s'engage à le lui remettre incesamment.

Dans l'aveu et dénombrement de 1724, (Marie) Chesnay, veuve de Joseph Petit dit Bruno, déclare que Jean-Baptiste Leclerc possède une terre de 60 arpents carrés et une autre de deux arpents carrés dans la seigneurie de Maskinongé-Est¹⁰. Comme d'autres, les contrats notariés dénotant l'acquisition de ces terres restent introuvables. Il existe cependant une entente notariée en 1731 entre Jean-Baptiste Leclerc et Petit dit Bruno fils. Marguerite Pépin disposera de ces terres après la mort de Jean-Baptiste.

Subvenir à ses besoins

Il y a un intervalle de sept ans entre la naissance des jumeaux Clémence et Modeste en 1712 et celle de Joseph en 1719 ce qui laisse croire à l'absence de Jean-Baptiste Leclerc pour une période d'environ cinq ans.

Une première supposition vient à l'esprit. Possédant des terres à Maskinongé, Jean-Baptiste aurait quitté Trois-Rivières pour cultiver ses terres afin de nourrir convenablement sa famille. Il était commun pour des pourvoyeurs de services spécialisés à Trois-Rivières de cumuler plusieurs métiers. Par exemple, le notaire Pothier avait aussi reçu de l'intendant Bégon une commission de concierge de la prison de Trois-Rivières. Après la mort de Pothier, le notaire Poulin reçut la même commission. Ainsi la vente d'une terre à Pierre Bergeron avait probablement pour objet d'assurer un revenu à la famille de Jean-Baptiste durant son éloignement. Les paiements de la vente faits en 1711, s'échelonnant de 1713 à 1716, sont sûrement un indice que Jean-Baptiste avait prévu une absence prolongée. (À suivre ...)

¹⁰ *L'occupation des terres dans la vallée du Saint-Laurent, Les aveux et dénombrements, 1723-1745*, sous la direction de Jacques Mathieu et Alain Laberge, Septentrion, 1991, p. 174

Catherine Pillard, Algonquienne d'ascendance sibérienne... ? (la suite)



Delphine Lucier avec ses petits-enfants (Delphine De Forge à droite).



par **Suzette Leclair**,
Algonquienne-Wendat

**SFOHG - Régionale
de Toronto**

(suzette_qc@yahoo.com)

Dans les articles « Catherine Pillard Fille du Roi, Algonquienne d'ascendance sibérienne, née en France vers 1651... Où est l'erreur...? » publiés dans les Chaînon Automne 2007 et Hiver 2008, les auteurs recommandent de compléter la lignée matrilinéaire de Sandra (De Forge) McGrath. Étant donné que les résultats des tests d'ADNmt de Sandra sont identiques à ceux de Nicole Boutin, John Croteau et Mark Godar, il est important de pouvoir valider sa généalogie comparativement à celles des trois autres. On peut maintenant affirmer que nous avons finalement réussi à décrocher la clé de l'énigme. Sa lignée nous amène à nouveau à l'aînée des filles de Catherine Pillard, soit Catherine Charron-Ducharme, épouse de François Chagnon-dit-Larose.

Un de ces fameux blocages généalogiques

Dans un premier temps, nous avons réussi à remonter la généalogie de Sandra jusqu'à son arrière-arrière-grand-mère, Mathilda Ashley, mariée à Casimir Peter De Forge le 27 mai 1882 à Richmond, Vermont. Il reste toujours un chaînon manquant, soit le mariage de la mère de Mathilda, Marie Delphine Lucier/Lucia, originaire de St-Antoine-sur-le-Richelieu, qui épouse, vers 1857, Édouard Dufresne, aussi connu sous le nom d'Edward Ashley par ses compatriotes américains.

Plusieurs généalogistes ont tenté de compléter cette généalogie, demeurée en suspens jusqu'à tout récemment, par le biais de ce mariage. Les recensements consultés confirment l'origine québécoise des personnes concernées ainsi que leur âge approximatif. Le tout correspond assez bien avec les informations retracées dans les autres documents fournis par Sandra. Toutefois, tout semblait indiqué, depuis le début de cette recherche généalogique, que le patronyme français d'Edward Ashley était Asselin, une variante apparemment très fréquente en Nouvelle-Angleterre; conclusion prématurée qui a faussé les pistes des chercheurs, cela va sans dire.

Parmi les documents fournis par Sandra se trouvent deux notices nécrologiques. Celle de son arrière-grand-mère « Delphine May » née De Forge, qui nous indique sa date de naissance à Waterbury, Vermont et le nom de ses parents : Peter & Mathilda (Ashley) De Forge. La seconde notice attire particulièrement l'attention, puisqu'elle concerne le décès de Mathilda Ashley De Forge. En plus des quelques survivants de la défunte, on y fait la mention suivante : « Mme De Forge, née à Bedford, Qué, le 20 janvier 1865, était la fille d'Edward Ashley et de Delphine (Lucia) Ashley... ». Nous arrivons enfin à un de ces fameux blocages : le mariage d'Edward Ashley et de Delphine Lucia qui demeure introuvable.

Le fil d'Ariane

Puisqu'il s'agit d'une lignée matrilinéaire, il faut, dans les cas où le mariage est introuvable, chercher la naissance mentionnée dans la notice nécrologique. Les registres de la paroisse de St-Damien de Bedford



Delphine De Forge May et Frank McGrath, conjoint de Sandra De Forge.

dans le comté de Missisquoi, aux frontières du Vermont, ne débute que le 1^{er} octobre 1869. C'est donc dire que Mathilde ne peut pas y avoir été baptisée. Comme il était possible qu'elle soit née au Vermont et baptisée au Québec, nous avons consulté les registres de Bedford et des différentes paroisses avoisinantes, de toutes dénominations religieuses, à l'aide du Drouin numérisé. Aucune trace d'une famille Ashley à cette période. Toutefois, à la paroisse Notre-Dames-des-Anges de Stanbridge du comté de Missisquoi, nous trouvons l'acte suivant où on peut y lire :

« le 5 mars 1865 a été baptisée Mathilde, née depuis le vingt Janvier, du mariage de Édouard Dufresne et de Adéline Lussier » (Image no 1 - Source : Drouin 0272 2729 - 1865/B32).

Surprise et déception évidemment, puisque nous recherchons Edward Ashley ou Édouard Asselin et non pas Édouard Dufresne. Le prénom de l'enfant concorde à la perfection

de même que la date de naissance et le prénom du père. Quant au prénom de la mère, nous savons qu'il peut varier quelque peu comme il était coutume à l'époque, alors que ce soit Delphine ou Adéline, on n'y regarde pas de trop près. Même chose pour le nom de famille Lussier qui, transposé de l'autre côté de la frontière, devient Lucia car il est facile d'imaginer une telle prononciation de ce patronyme à l'anglaise. Après quelques minutes de réflexion, nous avons réalisé que le patronyme Dufresne anglicisé pourrait fort bien être Ashley. Il suffisait d'y penser, puisque l'arbre connu sous le nom de 'fresne' devient 'ash' en anglais. De 'ash' à Ashley, il n'y a qu'un pas à franchir, et nous avons fait le saut... Nous tenons enfin notre fil d'Ariane!

Tout vient à point à qui sait attendre...

Nous connaissons les dates de naissance approximatives d'Édouard et de Delphine/ Adéline suite aux consultations de divers recensements, mais non le lieu, ni la date exacte, sinon qu'ils étaient dits nés au Québec. C'est plutôt vaste comme territoire, aussi bien chercher une aiguille dans une botte de foin!

En désespoir de cause, nous avons donc demandé à Sandra d'obtenir de l'État du Vermont les certificats de décès de Delphine Lucia et d'Edward Ashley. Ces certificats contiennent parfois plusieurs détails intéressants, pas toujours exacts, il est vrai, mais ils n'en demeurent pas moins qu'ils sont des pistes non négligeables à suivre.

Les certificats établis en date du 28 janvier 2008 révèlent très peu

d'informations concernant Edward Ashley. Il serait décédé le 11 janvier 1888 à Duxbury, VT, âgé de 51 ans 8 mois 16 jours, né au Canada et fils de Nicholas Ashley et Margaret [Patronyme omis]. Aucune autre information n'apparaît sur le certificat en question. Toutefois, si l'âge indiqué au décès n'est pas erroné, Édouard Dufresne alias Edward Ashley serait né le 26 mars 1836, quelque part au Québec. Pour le moment, nous n'avons pas réussi à retrouver l'acte de baptême d'Édouard, mais ce détail n'est pas essentiel pour atteindre notre objectif : il suffit de chercher la femme sans se laisser distraire par le changement de nom de son mari.

Enfin, la lumière au bout du tunnel...

Parmi la multitude de détails contenus sur le certificat de décès de Delphine Lucia, épouse en 2^e noces de Paul Germain, décédée le 17 juillet 1928 à Moretown, VT, âgée de 89 ans 1 mois 2 jours, on note qu'elle est née le 15 juin 1839 au Canada, fille de Louis Lucia et Friginne [Patronyme omis].

En partant de ce peu d'informations, nous avons consulté la base de données BMS2000. À noter qu'il faut parfois user d'imagination dans ce genre de recherches et un flair de détective n'est jamais de trop.

En partant du nom du conjoint, Louis Lussier, nous sommes partis à la recherche d'un mariage avant 1839 avec une conjointe au prénom ressemblant à « Friginne ». La chance fut de notre côté quand le mariage de Louis Lussier et Euphrosine Bourgeois nous sauta aux yeux. Ils se marient le 10 juin

1838, à St-Antoine-sur-Richelieu, comté de Verchères. Friginne et Euphrosine, ça rime quelque peu n'est-ce pas, si on essaie de prononcer le prénom d'Euphrosine à l'anglaise?

Le registre de 1839 de la paroisse de St-Antoine-sur-Richelieu confirme notre intuition : « *Le seize juin mil huit cent trente neuf, je prêtre soussigné curé ai baptisé Marie Delphine née hier du mariage de Louis Lucier, journalier de cette paroisse et de Euphrosine Bourgeois...* » (Image no 2 - Source : Drouin #1142b1468). On ne peut demander mieux puisque la date de naissance est absolument identique à celle mentionnée sur le certificat de décès de Delphine Lucia/Lucier. Cet acte de baptême nous fournit les renseignements essentiels pour nous permettre de remonter la lignée généalogique de Sandra De Forge McGrath.

La science au service de la généalogie...

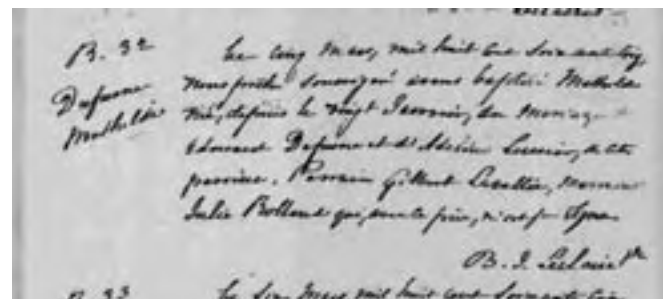
Le résultat du test d'ADNmt de Sandra McGrath est, en tous points, identique aux résultats de Nicole Boutin, John Croteau et Mark Godar, mentionnés dans les deux articles publiés dans Le Chaînon de l'Automne 2007 et l'Hiver 2008, concernant les origines de Catherine Pillard (Pillat/Plat).

Voici le résultat commun des tests d'ADNmt mentionnés précédemment :

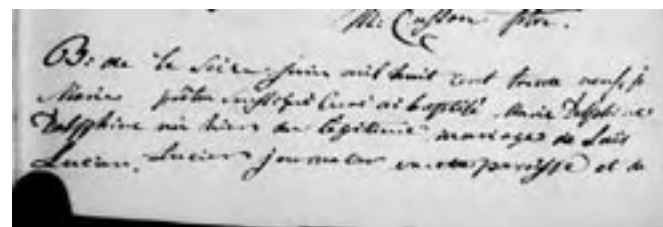
Haplogroupe A :

HV 1 : 16223T, 16227C, 16290T, 16311C, 16319A, 16519C
HV 2 : 73G, 235G, 263G, 315.1C, 522-, 523- et 544T.

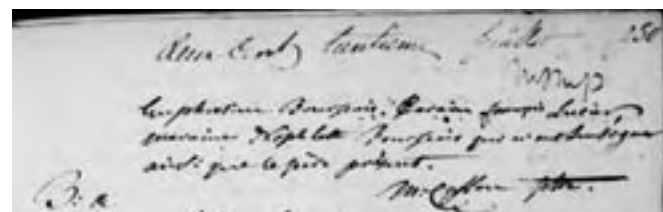
Suite en page 24.



Le 5 mars, 1865. Acte de baptême de Mathilde, fille d'Édouard Dufresne et Adeline Lussier, Notre-Dame-des-Anges de Stanbridge, comté de Missisquoi. Source : Drouin O272 2729 - 1865/B32)



Le 16 juin 1839. Acte de baptême de Marie Delphine, fille de Louis Lucia et Euphrosine Bourgeois, St-Antoine-sur-Richelieu. Source : Drouin #1142b1468)





Des questions, des réponses

Nous vous invitons à faire parvenir vos questions dès aujourd'hui, en indiquant une référence à « Forum – Des questions, des réponses » :

- soit par courriel à : lechainon@francogenealogie.com,
- par télécopieur au : 613.729.2209, ou
- par la poste à : 2445, boulevard St-Laurent, pièce B151, Ottawa (Ontario) K1G 6C3

Question 26-2a

Je suis à la recherche d'information sur Joseph Alfred Larocque, fils de Delphis et de Marguerite Plouffe. Joseph est né le 9 septembre 1894 à Angers, Québec. Alfred est le frère de ma mère (décédée) Edwidge Larocque.

J'ai deux questions que j'aimerais élucider en particulier :

- 1) S'il s'est marié, le nom de son épouse ainsi que le lieu et la date du mariage le cas advenant.
- 2) La date et le lieu de son décès.

Je ne possède aucune information sur lui autre que la mention d'un petit cousin Larocque qui m'avait informé qu'Alfred lui avait dit en 1930 qu'il s'en allait travailler dans le Nord de l'Ontario.

J'apprécierais tout détail que vous pourriez me donner sur Alfred et son épouse, si épouse il a eu.

Merci!

Roger Parisien

SFOHG - Régionale Samuel-de-Champlain
819.777.6378

NOTE : Aidez-nous à mieux vous aider. Prière de fournir le plus d'informations possibles quand vous soumettez vos questions, soit l'année, la décennie, même le siècle, la province, les régions possibles ou même des informations sur les descendants ou parents, etc. Merci ...

Pour plus d'explications concernant la signification de ces résultats d'ADNmt, prière de se référer à l'article publié dans le Chaînon vol. 25 No 3 Automne 2007, pages 25 à 35.

Voici donc la généalogie matrilinéaire de Sandra De Forge McGrath :

Tableau de descendance matrilinéaire

Catherine PILLARD

(Pierre Charron dit Ducharme 1665-10-19 Montréal, Qc)

Catherine CHARRON-DUCHARME

(François Chagnon 1679-07-23 Contrecoeur, Qc)

Marie Angélique CHAGNON-LAROSE

(François Benoit 1711-02-07 Ile Bouchard, Qc)

Geneviève BENOIT-LIVERNOIS

(Jean Bte Baudry 1751-08-09 St-Charles-sur-Richelieu, Qc)

Marie Magdeleine BEAUDRY

(Louis Guyon 1771-10-07 St-Charles-sur-Richelieu, Qc)

Marie Amable GUYON-dit-Lemoine

(Joseph Bourgeois 1808-05-02 St-Marc-sur-Richelieu, Qc)

Euphrosine BOURGEOIS

(Louis Lucier 1833-06-10 St-Antoine-sur-Richelieu, Qc)

Marie Delphine LUCIER

Née 1839-06-15 St-Antoine-sur-Richelieu, Qc
(Edward Dufresne/Ashley vers 1857)

Mathilde DUFRESNE/ASHLEY

Née 1865-01-20 Notre-Dame de Stanbridge, Qc
(Casimir P. DeForge 1882-05-27 Richmond, VT)

Delphine DE FORGE

(Bell Hiram/Bert May 1904-02-29 Waterbury, VT)

Lena Della MAY

(Ernest Oliver Morrow 1924-04-30 Waterbury)

Faith Eleanor MORROW

(Warren Francis De Forge 1943-08-07 Dodge City, KS)

Sandra DE FORGE MCGRATH



Quelles sortes de noms?



par **Olivier Bilodeau**

**SFOHG - Régionale
Samuel-de-Champlain
(Ottawa)**

(hibou@uottawa.ca)

Nos noms de famille sont formés à partir de noms de baptême (46 % des cas), de noms de métier (20 %), de caractéristiques physiques ou morales (18 %) ou de noms de lieux (11 %). Des proportions qui varient beaucoup selon les régions de France : dans les pays de montagne où d'habitat (globalement dans la moitié sud de la France), les noms évoquant une origine (un hameau, une vallée, un col...) semblent beaucoup plus nombreux, les noms de métier beaucoup plus rares. On dit donc souvent que ces derniers sont liés à l'essor urbain : quand tout le monde est paysan, on n'utiliserait pas le métier pour distinguer deux homonymes! Et pourtant...

En Lozère, une infinité de travaux liés à l'agriculture se retrouvent à travers les noms de famille : Boyer (bouvier), Coulomb (éleveur de pigeons), Forestier (garde forestier), Granier (propriétaire d'un grenier à blé), etc.

En Dordogne, l'évocation des travaux des champs est beaucoup plus rare. Sur 1000 noms, on ne trouve guère, Boyer (vacher), Boussenot (moissonneur de chanvre), Chabrier (gardien de chèvres) et Galinat (éleveur de volailles).

Dans tous les cas, on trouve, comme dans toute l'Europe, que les métiers ayant donné naissance au plus grand nombre de noms de famille différents sont ceux liés au pain et à la forge. Ainsi, pour les travaux du maréchal et du forgeron, on trouve Fabre, Faure, Ferrand et Ferrier en Lozère; Fabre, Ferrier, Farge, Faure, en Dordogne. Pour la fabrication de la farine ou du pain, on a Fournier (boulangier qui cuisait le pain du village dans le four banal (commun à tous), Moulin, Molinier, Monnier en Lozère; Boulanger, Fournier, Fournet, Pistre, Moulinier et Mousnier en Dordogne. Ainsi, l'analyse des patronymes nous indique qui étaient, dans chaque village, les personnages indispensables, il y a mille ans de cela... Inspiré d'un texte de Marie-Odile Mergnac.

Enfin, les sobriquets tirés d'anciens noms communs ou d'adjectifs substantivés sont le miroir de la société médiévale portée à ridiculiser les défauts de ses semblables. On assiste à la naissance des patronymes tels que Legrand, Lepetit, Petit, Leblond, Lebrun.

Allez voir sur ces sites « <http://nom-de-famille.linternaute.com/> » et découvrez les noms les plus portés en France par Départements :

Le site « <http://www.geopatrynome.com/> » vous fait découvrir combien de personnes portent votre nom. Vous tapez votre nom dans la case de recherche

et vous allez trouver combien il y a de personnes portant votre patronyme par département en France.

J'ai fait une découverte en tapant Bilodeau et j'ai trouvé deux inscriptions dans les Hautes-Alpes. Vous avez aussi une carte de France qui vous indique en couleur les départements où se situe votre patronyme et vous pouvez aussi demander une copie d'acte.

Le site « <http://jeantosti.com/indexnoms.htm> » est intéressant, car il nous présente le dictionnaire « D'où vient votre nom? Dictionnaire des noms de famille de France et d'ailleurs » J'ai tapé Billaudeau qui est le nom de mon ancêtre et voici ce que cela donne comme réponse...

Billaud

Le nom est surtout porté en Vendée et dans le Poitou. On le rencontre aussi dans l'Allier et dans le Nord. Dans ce dernier département, on trouve les variantes Billau, Billiald, Billiau. La forme Billiaud est portée dans l'Allier. Vu la fréquence du nom et de ses variantes, le rapport avec une bille de bois semble difficilement acceptable. Il doit s'agir d'un nom de personne d'origine germanique : soit Biliwald (racine bili = doux, aimable), soit une aphérèse de Robillaud, diminutif de Robert. Dérivés : Billaudaud (16), Billaudaz (38, 74, 39), Billaudeau (85, 86, 79), Billaudel, Billaudelle (08), Billaudet, Billaudot (89), Billaudy (01).

Un autre site « <http://www.notrefamille.com/> » vous donne le nombre de naissances qui ont été enregistrées en France de 1891- 1915, 1916 - 1940, 1941-1965, 1966 - 1990. La carte de France se colore instantanément quand la souris se promène sur la carte en indiquant le nombre de naissances.

Si vous tapez Patronyme sur Google vous aurez un total de « 1 790 000 pour patronyme » comme réponse.

Si vous tapez Nom de famille sur Google, vous aurez « un total d'environ 22 600 000 pour nom de famille »

Si vous tapez Patronyme au Canada sur Google vous aurez « environ 14 100 pour patronyme au Canada »

Comme tout bon généalogiste, vous avez fait une lignée généalogique de 8, 9, 10, 11 ou plus de générations de votre patronyme?

Mais avez-vous déjà fait une lignée matrilinéaire dite mitochondriale?

J'ai fait ma généalogie matrilinéaire après avoir lu dans « Le Chaînon » printemps 2006 l'article « La généalogie au féminin » de Suzanne Labelle-Martin. Suzanne nous suggère le site Internet d'Oxford Ancestry « www.oxfordancestors.com » site est en anglais qui nous donne de très bonnes informations sur l'ADN et cela peut nous servir à approfondir notre généalogie.

Il faut lire le livre « Les sept filles d'Ève » écrit par le professeur Bryan Sykes généticien de l'Université d'Oxford en Angleterre qui a su allier génétique et généalogie en relatant l'enquête scientifique qui l'a mené à la découverte des sept branches de femmes européennes.

La revue « Le Chaînon » est dans les présentoirs des bulletins de la SGO. Vous trouverez le livre « Les sept filles d'Ève » de Bryan Sykles (traduit en français) dans cinq bibliothèques de Gâtineau).

Alors bonne recherche.



Champlain et l'histoire



par **Michel Duquet**
Chargé de projets, SFOHG

À prime abord, vous vous direz que c'est une bien drôle d'idée d'écrire un article sur Champlain dans la rubrique Saviez-vous que. Surtout après l'immense machine publicitaire mise en marche depuis plusieurs mois, voire plusieurs années, pour souligner les 400 ans d'existence de la ville de Québec, on présuppose que tous ou presque (les francophones en particulier) savent d'ores et déjà que l'histoire de la première colonisation française permanente en Amérique du Nord débute à l'été 1608 lorsque l'explorateur français et ses 28 compagnons s'installent au pied du Cap Diamant pour y bâtir leur « habitation ».

En fait, je souhaitais écrire quelques lignes sur Champlain et les origines de la période française (1608-1759) parce qu'il semble y avoir certaines fausses conceptions sur ce personnage et les circonstances qui ont entouré la formation de ce qui allait devenir la nation canadienne telle qu'on la connaît aujourd'hui et ce, en dépit des quelques connaissances générales du public sur cette période de notre histoire maintenant quatre fois centenaire.

Donc, saviez-vous que ...

- Le premier projet de colonisation de Champlain et des représentants du roi de France n'a pas pris place à Québec mais bien à Port-Royal (maintenant Annapolis, Nouvelle-Écosse) dans la Baie des Français (rebaptisée plus tard la Baie de Fundy) 3 ans plus tôt. Seul le manque de fonds fait échouer les plans des Français qui abandonnent l'habitation de Port-Royal en 1607.
- La première pièce de théâtre au Canada (Le théâtre de Neptune en Nouvelle-France) est présentée à Port-Royal le 14 novembre 1606.
- Le nom de Québec donné par Champlain est une variation du mot Mi'Kmaq *gepeg* qui signifie « rétrécissement de la rivière » (le fleuve St-Laurent). Il faut préciser que cette position ne fait pas l'unanimité car d'autres estiment que Québec provient du mot Montagnais *kapak* qui désigne une « place de débarquement ».
- Champlain a traversé l'Atlantique pas moins de 19 fois à une époque où le voyage – toujours périlleux – prenait entre 2 et 6 mois.



Croquis de l'habitation construite par les hommes de Champlain en 1608.

- En 1608, la population estivale de Québec est de 1500 âmes (formée de Montagnais, Algonquins, Mi'Kmaq et Malécites) et la nation iroquoise (Stadacona) qui y habitait en 1535, à l'arrivée de Jacques Cartier, avait complètement disparue.
- En 1610, Champlain, alors âgé de 40 ans, épouse Hélène Boullé. Cette dernière n'a que 12 ans. On dit que le mariage n'est consommé que 2 ans plus tard. N'empêche que Samuel serait aujourd'hui jeté en prison pour un tel acte! Notons également qu'Hélène ne passe que 4 ans en Nouvelle-France (1620-1624) et qu'elle entre au Couvent des Ursulines en France en 1645. Elle est alors connue comme sœur Hélène de St-Augustin.
- Champlain capitule et abandonne Québec – ainsi que l'immense territoire nord-américain revendiqué par la France – aux envahisseurs anglais en 1629 (Québec sera redonné à la France en 1632). La « redoutable » armée responsable de la chute de Québec est celle des frères Kirke, une garnison de seulement 150 hommes!
- L'image la plus populaire utilisée pour représenter Champlain est inexacte car elle a été inspirée, non pas d'un portrait du fameux explorateur français, mais bien de la gravure d'un certain Michael Particelli d'Emery réalisée par Balthazar Moncornet en 1564, soit 6 ans avant la naissance de Samuel de Champlain.
- Les Récollets, et non pas les Jésuites (mieux connus grâce à la publication des Relations des Jésuites publiées de 1632 à 1673 et à ses martyrs canadiens), sont les premiers missionnaires envoyés en Nouvelle-France.
- Les filles du roi, emmenées à Québec pour se marier et peupler la colonie pouvaient changer d'idée après quelques semaines de mariage et opter pour un autre homme.

Les sources n'indiquent pas les motifs avancés par les filles du roi dans de tels cas. Libre à vous donc d'imaginer les causes probables d'un tel choix par ces femmes.

- Champlain n'a jamais possédé le titre officiel de gouverneur même s'il en assume les charges pendant 25 ans (de 1608 jusqu'à sa mort le jour de Noël 1635 sauf pour la période d'occupation anglaise, 1629-1632).
- Le lac Champlain (dans l'état américain du Vermont) est la 6^e plus grande étendue d'eau aux États-Unis.

Il n'y a nul doute que Champlain ait joué un rôle crucial dans l'histoire de la Nouvelle-France. Ce sont les efforts de celui qui fut explorateur, écrivain, diplomate, géographe, administrateur, soldat, administrateur et ethnographe qui assurèrent la survie de la présence française en Amérique du Nord. Champlain lui-même aurait eu mal à imaginer que les quelques 70 immigrants français présents à Québec en 1629 seraient à l'origine du fait francophone en Amérique, qui est plus vibrant que jamais après 4 siècles d'existence.

C'est donc avec grand enthousiasme que nous célébrons 400 ans de présence francophone dans ce coin du monde et que nous vous donnons rendez-vous à Québec pour participer aux célébrations commémorant notre belle histoire.



Faux portrait de Champlain inspiré d'une gravure de Michael Particelli d'Emery faite par Balthazar Montcornet en 1564.

Vive Samuel de Champlain!

Les Trésors du CRCCF est une chronique qui vise à vous faire découvrir certains fonds d'archives exceptionnels disponibles pour consultation au centre.



Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF), créé en 1958, est un centre de recherche, rattaché à la Faculté des arts, dont l'objectif est de susciter et de développer la recherche pluridisciplinaire sur la culture et la société canadiennes-françaises.

Pour de plus amples informations :

Centre de recherche en civilisation
canadienne-française
Université d'Ottawa
Pavillon Lamoureux, pièce 271
145, rue Jean-Jacques-Lussier
Ottawa (Ontario) Canada K1N 6N5

Tél. : 613.562.5877 Téléc. : 613.562.5143

Courriel : crccf@uottawa.ca

Site internet : www.crccf.uottawa.ca

Trésor d'archives

Gustave Lacasse

« Le lion de la Péninsule »

par Nicole Bonsaint, archiviste

Trésors d'archives vous présente Gustave Lacasse (1890-1953), journaliste, médecin, poète et homme politique engagé. Il fut un ardent défenseur de la langue française et mena un combat sans relâche contre le Règlement XVII (1912-1927), qui interdisait l'utilisation



Famille du sénateur Gustave Lacasse (1890-1953), héros de la résistance au Règlement XVII à Windsor et dans le comté d'Essex : 1^{re} rangée : Hector, Annette, Jean-Louis; 2^e rangée : Hubert, Mme Lacasse (Marie-Anne Saint-Pierre), Lucien, Gustave, Hélène; 3^e rangée : Aline, Maurice, Yvon, Fernand, Georgette /. Tecumseh, Ontario, 1941.
Université d'Ottawa, CRCCF. — **Fonds Gustave Lacasse (P37)**, Ph37-9.

du français comme langue d'enseignement dans les écoles de l'Ontario. Sa forte personnalité, ses convictions, sa détermination, son dévouement et son engagement dans cette lutte lui ont valu le surnom de « Lion de la Péninsule ». Son fils Maurice dans son ouvrage *Le lion de la Péninsule*, disait de son père et je cite :

« Médecin, il pouvait peu à peu, aborder la lutte sociale. Ce qu'il fit. Épris d'aventures et de mouvement, imprégné de culture et d'esprit français, il arbore résolument ses couleurs et affiche son dogme. Il prend la résolution d'aller planter sa tente ailleurs que dans la province de Québec. Il choisit l'Ontario, très réfractaire, en ce temps-là, à l'enseignement du français dans les écoles, et il s'installe à Tecumseh, comme aurait fait un missionnaire se préparant à évangéliser des infidèles!...une hérédité historique qui s'affirme!...»

Né le 7 février 1890 à Sainte-Élisabeth-de-Joliette au Québec, il était le fils de François-Xavier-Onésime, notaire, et d'Annie Gernon, il était l'avant-dernier d'une famille de cinq enfants. De son premier mariage à Marie-Anne Saint-Pierre, en 1915, il a eu 11 enfants dont 7 garçons : Maurice, Fernand, Hubert, Hector, Jean-Louis, Lucien, Yvon et 4 filles : Aline, Hélène, Georgette, Annette. Il a fait ses études au Petit séminaire de Montréal et à l'Université Laval de Montréal en médecine. Il a été reçu médecin à l'âge de 23 ans. Il a fait son internat à l'Hôtel-Dieu

de Windsor et il s'est installé à Ford City en 1913 pour y pratiquer la médecine. Cette petite ville située près de Windsor et de Tecumseh se trouvait dans le diocèse de l'évêque Michael Francis Fallon, fervent partisan du Règlement XVII.

Très tôt, Gustave Lacasse épouse la cause franco-ontarienne avec son collègue médecin, Damien Saint-Pierre. Membre actif de plusieurs organismes patriotiques (Société Saint-Jean-Baptiste entre autres) il donne plusieurs conférences et devient même vice-président de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario (qui deviendra l'Association canadienne-française de l'Ontario en 1970). Il est également membre de la Commission des écoles séparées de Tecumseh (1925-1927) et maire de 1927 à 1928. En 1931, il fonde *La feuille d'érable*, hebdomadaire de langue française, qui se veut l'organe officiel des Canadiens-français de la Péninsule des Grands-Lacs. Il dirige le journal durant 21 ans et publiera plus de 1 100 numéros sous 12 pseudonymes, qu'il utilisait en fonction des sujets traités : pour les sujets politiques et patriotiques il signait Civis, Perspicax ou Jean de Fierbois, pour la question scolaire, il signait Magister et pour les éditoriaux en anglais, il signait Gerald Dillon.



Le sénateur Gustave Lacasse, [ca 1950] / Larose. Université d'Ottawa, CRCCF. **Fonds Gustave Lacasse (P37)**, Ph37-4.

Le Fonds d'archives témoigne des activités de Gustave Lacasse dans les domaines de la langue, notamment la crise du Règlement XVII; de l'éducation, du journalisme, de la création littéraire et de la politique. Il témoigne aussi des ses activités au sein de divers organismes. En complément d'information, il est intéressant de consulter les fonds suivants : Fonds Angéline-Lacasse (P120); Fonds Maurice-Lacasse (P57); Fonds Fernand-Lacasse (P297); Fonds La Feuille d'Érable (C115); Fonds Georges-Michaud (P62); Fonds Paul-François-Sylvestre (P179); Fonds Le Droit (C71) et Fonds Association canadienne-française de l'Ontario, (ACFO), (C2). Son implication sociale lui a valu d'être nommé au Sénat en 1928, à l'âge de 38 ans. Il est décédé le 18 janvier 1953 à Windsor (Ont.).



Cet été, venez revivre votre passé au présent avec le Centre franco-ontarien de folklore (CFOF)

Le 29 mai 2008 – 19 h

Soirée du patrimoine vivant

CFOF, 1169, rue Dollard (Hawkesbury)

Le 21 juin 2008

Célébration de la Saint-Jean-Baptiste

Parc Sacré Cœur (Sudbury)

Le 18 et 19 juillet 2008

« Portes ouvertes » à Sudbury

Le CFOF sera ouvert au public selon l'horaire établi.



Renseignements :

Joanne Gervais, directrice générale

Téléphone : 705.675.8986

Courriel : cfof@cfof.on.ca

www.cfof.on.ca

29^e Festival de l'Alliance Chorale Ontario Timmins – Du 26 au 28 septembre 2008

Le 29^e Festival de l'Alliance Chorale de l'Ontario aura lieu à l'école Sacré-Cœur située au 560, rue Dieppe à Timmins à partir de 19 h le vendredi soir pour se terminer avec un concert, à 14 h le dimanche.

Le rassemblement annuel a pour objectif de permettre aux membres des chorales de la région de découvrir un nouveau répertoire, se familiariser avec d'autres choristes et surtout créer des liens d'amitié entre personnes de tous les coins de l'Ontario et de l'Ouest québécois.

Cette invitation s'adresse particulièrement aux membres de chorales mais également à titre individuel. Bienvenue à cette fête pour tous les amoureux de la chanson.

Frais d'inscription pour le festival :

- pour les chorales membres : 80 \$
- pour les chorales non-membres : 90 \$

Renseignements :

Rita Séguin, présidente
37, rue Wolfe, Kapuskasing, ON P5N 2J1

Téléphone : 705.335.6245

Télécopieur : 705.335.6245

Courriel : rseguin@ontera.net

Rassemblement annuel des Morissette

Tous les Morisset, Morrissette et Morissette sont invités à se rencontrer pour fraterniser lors du Rassemblement annuel 2008 de l'Association des familles Morissette qui aura lieu les 16, 17 et 18 mai 2008 à Rouyn-Noranda (Québec). Vous pouvez communiquer avec Gilles Morisset au 418. 819.768. 3759 pour plus d'information ou vous rendre sur le site Internet de l'Association à www.morissette.org pour connaître la programmation de la rencontre et obtenir le formulaire d'inscription.

Renseignements :

Roger Morissette, vice-président
Association des familles Morissette
www.morissette.org



UN MESSAGE DU PRÉSIDENT

Malgré un hiver long et pénible, votre Société n'a pas arrêté sa foulée. L'équipe du secrétariat provincial et conseil d'administration travaille sans arrêt afin d'améliorer les services offerts à nos membres.

Nous sommes heureux de vous annoncer qu'un nouveau forum de discussion à l'intention des membres de la SFOHG est maintenant disponible. Vous pourrez dorénavant partager vos trouvailles, demander de l'appui ou simplement poser une question laquelle sera diffusée dans tout le réseau des membres de la SFOHG.



Conseil d'administration 2008-2009

Président : **Richard St-Georges**

Vice-présidente : **Juliette S. Denis**

Secrétaire : **Andréanne Joly**

Trésorier : **Benoît Martin**

Directeurs/directrices :

Raynald Aubin
Madeleine Boilard
Marcel Bougie
Louis Caron
Jean C. Guénette
Lise S. Leclerc
Yvon Léonard
Vivianne Panizzon
Claire Payeur
Gilles Pleau
Monique Rousseau
Agathe Vaillancourt
Dominique Villeneuve

Comme vous pouvez le constater, les outils offerts dans la zone réservée aux membres ne cessent d'augmenter. Plus de 300 outils sont maintenant disponibles et notre objectif est de vous en offrir quelques 500 d'ici la fin 2008.

En mars 2008, la SFOHG a lancé la 2^e édition des « Bourses Jean-Roch-Vachon ». Grâce à cette initiative, nous espérons encourager nos jeunes à poursuivre une carrière liée au patrimoine et cultiver la relève au sein de notre milieu.

À l'automne 2008, nous lancerons à l'échelle de la province notre projet à l'intention des élèves de l'élémentaire « Grand-papa raconte-moi ... ». Ce projet cadre directement dans le curriculum d'études sociales de 2^e année. Ce cahier d'activités interactif sera un outil précieux pour les enseignants et entraînera nos tous petits dans la grande aventure de la recherche de leur histoire familiale.

Nos 13 régionales sont toujours là aux quatre coins de la province, fidèles au poste. Je vous invite à profiter beau temps afin d'aller visiter les autres régionales de votre coin de pays. Vous y trouverez certainement des trésors cachés. Pour obtenir les heures d'ouverture des diverses régionales, prière de consulter le site de la SFOHG sous l'onglet « Régionales ».

Mon mandat de 2 ans en tant que président de la SFOHG se terminera en juin. Je tiens remercier mes collègues du conseil d'administration, l'équipe du secrétariat provincial mais surtout, j'aimerais remercier les membres, membres associés, partenaires et collaborateurs de la SFOHG. Tout comme moi, vous croyez fermement à la contribution de l'histoire et de la généalogie à l'épanouissement de l'Ontario français et vous n'avez pas peur d'y contribuer quotidiennement. La SFOHG est privilégiée de compter sur vous.

En espérant que l'été sera aussi long et beau que l'hiver a été pénible, j'ose espérer que nous aurons le plaisir de travailler encore ensemble.

Richard St-Georges

Président du Conseil d'administration

La famille de la SFOHG continue de grandir...

Voici une liste partielle de nos nouveaux membres desquels nous avons obtenus une autorisation de publication.

Saint-Laurent	Provenance	Sujet(s) de recherche
Tammy Shayne	Cornwall	Séguin, Tessier, Jarvo, Welsh, Pelkey
Robert Jollette	Woodstock	Généalogie
Windsor-Essex		
Paul Poulin	Windsor	Poulin, Leblanc, Létourneau, Denis, Roy, Mercier
Samuel-de-Champlain		
Paul Robert Cassan	Ottawa	Généalogie familiale
Robert Robinson	Ottawa	Généalogie familiale et marchands de la région
La Seigneurie		
Chantale Bigras	Ste-Julienne	Bigras dit Fauvel
Roger Groleau	Hawkesbury	
Sandra Down	Chilliwack	Gobeil, Jean, Vachon
Denis Gobeil	Chilliwack	Gobeil, Jean, Vachon
Viateur Parisien	L'Orignal	Parisien, Brunet, Brault
Colette Parisien	L'Orignal	Parisien, Brunet, Brault
Guylaine Parisien	Hawkesbury	
Jean A. Parisien	Hawkesbury	
Denis Servant	Rigaud	
De Toronto		
Marie Rundquist	Gaithersburg	French-Canadian ancestry & genealogy research
Du Niagara		
Carole Desjardins	Port Robinson	Desjardins
De Timmins		
Julie Lemire	Timmins	Lemire, Gaudreau, Jodouin
Michel Gosselin	Timmins	Gosselin, Dumais
Denis Fernand	Timmins	Denis, Denys, Veronneau
Joseph-Marie-Couture		
Cécile Charron	Thunder Bay	Généalogie
La Source		
Nicholas St-Georges	Sturgeon Falls	
Jean G. Gaudette	Warren	
La Vieille Branche		
Denise Viel-Girard	Hearst	
Solange Marchand	Hearst	Marchand, Picard

À TOUS LES MEMBRES DE LA SFOHG !

VOTRE FORUM DE DISCUSSION EST MAINTENANT DISPONIBLE !

- Votre recherche ne va nulle part ...
- Vous avez trouvé des informations que vous aimeriez partager ...
- Vous aimeriez connaître l'opinion des autres membres sur une question épineuse ...
- Vous êtes simplement curieux ...

N'ATTENDEZ PLUS ET PRENEZ PART AU FORUM DES MEMBRES DÈS AUJOURD'HUI ...

De la page d'accueil du site www.franco-genealogie.com ou www.sfohg.com, vous n'avez qu'à cliquer sur l'onglet « Forum de discussion ».

Boutique de la SFOHG - Répertoires

No.	Répertoire	Type de couverture	Années	No. de pages	Prix (\$)
1	Sainte-Anne, Sudbury (M)	rigide	1883-1983	382	46,00
2	L'Assomption, Windsor (M) 2 volumes	rigide	1700-1985	760	110,00
3	Saint-Joachim, Saint-Joachim (MS)	rigide	1882-1982	131	23,00
4	Lafontaine, Perkinsfield et Penetanguishene (M)	rigide	1856-1982	282	42,00
5	Saint-Jean-Brébeuf, Port Colborne (NBMS)	rigide	1958-1983	98	20,00
6	Sacré-Cœur, Welland (NB)	rigide	1920-1983	411	57,00
7	Sacré-Coeur, Welland (MS)	rigide	1920-1983	220	36,00
8	Saint-Antoine-de-Padoue, Niagara Falls (BMS)	rigide	1953-1985	72	18,00
9	Immaculée-Conception, St. Catharines (BMS)	rigide	1924-1985	229	36,00
10	L'Annonciation, Pointe-aux-Roches (B)	rigide	1867-1946	271	41,00
10a	L'Annonciation, Pointe-aux-Roches (MS)	rigide	1867-1983	153	27,00
10 et 10a					61,00
11	Saint-Simon et Saint-Jude, Belle Rivière (MS)	rigide	1840-1985	345	50,00
12	L'Assomption, Windsor (S)	rigide	1768-1985	285	42,00
13	Notre-Dame-de-Lourdes, Cyrville (M)	rigide	1873-1985	134	24,00
14	Sainte-Anne, Tecumseh (MS)	rigide	1859-1985	549	74,00
15	Saint-Jean-Baptiste, Amhersburg (M)	rigide	1802-1885	390	54,00
15a	Saint-Jean-Baptiste, Amhersburg (S)	rigide	1802-1985	373	53,00
15 et 15a					97,00
16	Saint-François-Xavier, Tilbury (M)	rigide	1855-1985	265	40,00
16a	Saint-François-Xavier, Tilbury (S)	rigide	1855-1985	289	42,00
16 et 16a					74,00
17	Saint-Jérôme, Windsor (MS)	rigide	1958-1985	77	18,00
18	Sainte-Thérèse, Windsor (MS)	rigide	1928-1985	340	49,00
19	Saint-Colomban, Cornwall (S)	rigide	1834-1977	358	51,00
20	Immaculée-Conception, Paincourt (MS)	rigide	1851-1988	410	58,00
21	Notre-Dame-de-Lourdes, Comber (MS)	rigide	1948-1987	76	17,00
22	Nativité de la Bienheureuse-Vierge-Marie, Cornwall (S)	rigide	1887-1990	212	33,00
23	Notre-Dame-du-Rosaire, Crysler (S)	rigide	1889-1977	91	19,00
24	Nativité de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, Ottawa (BMS)	rigide	1959-2004	101	19,00
25	Saint-Jean-Baptiste, L'Original (B) 2 volumes	rigide	1835-1992	873	120,00
25a	Saint-Jean-Baptiste, L'Original (MSA)	rigide	1835-1992	672	89,00
25 et 25a					188,00
26	Saint-Philippe, Grande-Pointe (MS)	rigide	1886-1992	265	40,00
27	Saint-Grégoire-de-Nazianze, Vankleek Hill (B)	rigide	1855-1994	515	70,00
27a	Saint-Grégoire-de-Nazianze, Vankleek Hill (MSA)	rigide	1855-1994	554	73,00
27 et 27a					129,00
28	Saint-Jean-Baptiste, Ottawa (B) 2 volumes	souple	1872-1900	1076	122,00
28a	Saint-Jean-Baptiste, Ottawa (M)	souple	1872-1990	333	40,00
28b	Saint-Jean-Baptiste, Ottawa (S)	souple	1872-1990	451	55,00
28, 28a et 28b					195,00
29	Saint-Paul, Plantagenet (B)	rigide	1877-1994	470	64,00
29a	Saint-Paul, Plantagenet (MSA)	rigide	1877-1994	400	57,00
29 et 29a					109,00
30	Saint-Eugène, Saint-Eugène (B)	rigide	1854-1996	554	75,00
30a	Saint-Eugène, Saint-Eugène (MSA)	rigide	1854-1996	526	71,00
30 et 30a					131,00
31	Saint-Luc, Curran (B) 2 volumes	rigide	1839-1994	780	108,00
31a	Saint-Luc, Curran (MSA)	rigide	1839-1994	461	64,00
31 et 31a					155,00

No.	Répertoire	Type de couverture	Années	No. de pages	Prix (\$)
32	Saint-Alphonse-de-Liguori, Hawkesbury (B)	souple	1883-1991	1019	122,00
32a	Saint-Alphonse-de-Liguori, Hawkesbury (M)	souple	1883-1991	328	40,00
32 et 32a					146,00
33	Saint-Thomas, Lefavre (B)	rigide	1879-1997	325	47,00
33a	Saint-Thomas, Lefavre (MSA)	rigide	1879-1987	360	52,00
33 et 33a					90,00
34	Saint-Victor, Alfred - Ontario (B) 2 volumes	rigide	1871-1997	704	100,00
34a	Saint-Victor, Alfred - Ontario (MA)	rigide	1871-1997	412	57,00
34b	Saint-Victor, Alfred - Ontario (S)	rigide	1871-1997	300	44,00
34, 34a et 34b					181,00
35	Sainte-Famille, Ottawa (BMS)	rigide	1901-1999	265	41,00
36	Notre-Dame-de-la-Présentation, Ottawa (BMS)	souple	1947-1993	305	37,00
37	Saint-Sébastien, Ottawa (BMS)	souple	1959-2000	262	32,00
38	Très-Saint-Rédempteur, Staples (MS)	rigide	1900-1967	140	25,00
39	Saint-Bernard, Fournier (BMS)	rigide	1867-1997	497	65,00
40	L'Ascension-de-Notre-Seigneur-Jésus-Christ, Hawkesbury (B)	rigide	1957-1997	287	43,00
40a	L'Ascension-de-Notre-Seigneur-Jésus-Christ, Hawkesbury (MS)	rigide	1957-1997	290	43,00
40 et 40a					78,00
41	Saint-Joachim, Chute-à-Blondeau (B)	rigide	1870-1873 et 1887-2000	334	46,00
41a	Saint-Joachim, Chute-à-Blondeau (MS)	rigide	1870-1773 et 1887-2000	292	41,00
41 et 41a					79,00
42	Saint-Bernardin-de-Sienne, Saint-Bernardin (BMS)	rigide	1912-2000	336	48,00
43	Saint-Isidore, Saint-Isidore (B) 2 volumes	rigide	1879-2000	647	93,00
43a	Saint-Isidore, Saint-Isidore (MS)	rigide	1879-2000	458	66,00
43 et 43a					143,00
44	Saint-Gabriel, Gloucester (BMS)	souple	1957-2002	292	35,00
45	Sainte-Félicité, Clarence Creek (B)	rigide	1855-2004	420	58,00
45a	Sainte-Félicité, Clarence Creek (MS)	rigide	1855-2004	329	48,00
45 et 45a					96,00
46	Saint-Mathieu, Hammond (BMS)	rigide	1911-2004	255	37,00
47	Saint-Charles, Ottawa (B)	rigide	1908-2006	910	115,00
47a	Saint-Charles, Ottawa (M)	rigide	1908-2006	309	40,00
47b	Saint-Charles, Ottawa (S)	rigide	1908-2006	323	45,00
47, 47a et 47b					175,00
HORS SÉRIE					
1	Relevé des pierres tombales - La Nativité, Cornwall	rigide	1894-1988	75	17,00
2	Relevé des pierres tombales - Alfred	rigide	1871-1990	77	17,00
3	Relevé des pierres tombales - Région de Hearst	rigide	1921-2006	196	28,00
4	Relevé des pierres tombales - Strickland et Smooth Rock Falls	rigide	1927-2004	160	30,00

LE CHAÎNON (4 numéros par année)

Abonnement 30,00 (International 40,00)

Abréviations utilisées :

(A) annotations marginales; (B) baptêmes; (M) mariages;
(N) naissances; (S) sépultures.

Les prix peuvent être modifiés sans préavis. 2008/04/01

Rabais aux membres de la SFOHG :

Les membres de la SFOHG bénéficient d'une réduction de 10% à l'achat des répertoires.

Frais de poste et de manutention :

Ajouter 15% au total de la commande (20 % à l'étranger) – minimum de 5,00 \$.

Toute commande doit être accompagnée d'un chèque et envoyée à :

Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie
2445, boulevard St-Laurent, Pièce B151-E, Ottawa ON K1G 6C3

Téléphone : 613.729.5769

Télécopieur : 613.729.2209

Courriel : sfohg@francogenealogie.com

Site internet : www.francogenealogie.com

Note : Paiement par Visa disponible.

La Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie compte présentement 13 régionales dispersées sur le territoire provincial, chacune d'elle ayant son propre centre de recherches.

LA PIONNIÈRE DU SUD-OUEST (fondée en 1982)

Présidente : **Claire Grondin**
267, rue Meunier, C.P. 1021, Belle-Rivière (Ontario) NOR 1A0
Téléphone : 519.728.4742
Télécopieur : 519.728.4742
Courriel : windsorsex@francogenealogie.com

SAMUEL-DE-CHAMPLAIN (fondée en 1982)

Président : **Benoît Martin**
Adresse postale : C.P. 74161, 5, avenue Beechwood
Ottawa (Ontario) K1M 2H9
Adresse civique : 111, promenade Sussex
Pavillon Bytown, 1^{er} étage, Ottawa
Téléphone : 613.580.2424, poste 13609
Courriel : samueldechamplain@francogenealogie.com

SUDBURY-LAURENTIENNE (fondée en 1982)

Président : **Ronald Jodouin**
1169, rue Dollard, Sudbury (Ontario) P3A 4G7
Téléphone : 705.669.0759
Courriel : sudburylaurentienne@francogenealogie.com

DU NIAGARA (fondée en 1982)

Présidente : **Madeleine Boilard**
Bibliothèque publique de Welland
50, The Boardwalk, Welland (Ontario) L3B 6J1
Téléphone : 905.734.7260
Courriel : duniagara@francogenealogie.com

LA SEIGNEURIE (fondée en 1984)

Président : **Michel Laferrière**
Bibliothèque publique d'Hawkesbury
550, rue Higginson, Hawkesbury (Ontario) K6A 1H1
Téléphone : 613.632.8231
Courriel : laseigneurie@francogenealogie.com
Ressources : www.bibliotheque.hawkesbury.on.ca
(Consultez le catalogue - cotes débutant par GEN)

LA BORÉALE (fondée en 1986)

Président : **André Nolet**
Centre civique, 88, promenade Riverside
Kapusasing (Ontario) P5N 1B3
Téléphone : 705.338.2132
Courriel : laboreale@francogenealogie.com

SAINT-LAURENT (fondée en 1986)

Présidente : **Liliane Heagle**
Campus Ste-Croix, 124, rue Anthony, Cornwall (Ontario) K6H 5K1
Téléphone : 613.932.1320
Télécopieur : 613.932.0360
Courriel : saintlaurent@francogenealogie.com
Site Internet : www.regionalesaintlaurent.ca

JOSEPH-MARIE-COUTURE (fondée en 1989)

Présidente : **Monique Rousseau**
Adresse postale : C.P. 445, Longlac (Ontario) POT 2A0
Adresse civique : École Notre-Dame-de-Fatima
Salle 2, 113, chemin Indian, Longlac
Téléphone : 807.876.2671
Courriel : josephmariecouture@francogenealogie.com

DE TORONTO (fondée en 1994)

Président : **Paul De la Franier**
Adresse postale : 908-330, chemin Rathburn Ouest
Mississauga (Ontario) L5B 3Y1
Adresse civique : Bibliothèque centrale de North York
Salle Canadiana, 6^e étage, 5120, rue Yonge, North York
Téléphone : 905.949.0333
Télécopieur : 905.949.2224
Courriel : detoronto@francogenealogie.com

LA VIEILLE BRANCHE (fondée en 1998)

Présidente : **Claire Payeur**
Adresse postale : C.P. 396, Hearst (Ontario) POL 1N0
Adresse civique : Bibliothèque publique de Hearst
801, rue Georges, Hearst
Téléphone : 705.372.1496
Courriel : lavieillebranche@francogenealogie.com

JEAN-NICOLET (fondée en 2003)

Président : **André Tardif**
Adresse postale : 327, avenue Dudley
North Bay (Ontario) P1B 7A4
Adresse civique : Bibliothèque municipale de North Bay
271, rue Worthington Est, North Bay
Téléphone : 705.495.2242
Courriel : jeannicolet@francogenealogie.com

DE TIMMINS (fondée en 2005)

Président : **Jean C. Guénette**
Adresse postale : 70-C, rue Mountjoy Nord, Suite 229
Timmins (Ontario) P4N 4V7
Adresse civique : Bibliothèque municipale de Timmins
320, 2^e Avenue, Timmins
Téléphone : 705.267.2148
Courriel : timmins@francogenealogie.com

LA SOURCE (fondée en 2005)

Président : **Marcel Bougie**
Bibliothèque publique de Nipissing Ouest
225, rue Holditch, bureau 107
Sturgeon Falls (Ontario) P2B 1T1
Téléphone : 705.475.5110
Courriel : lasource@francogenealogie.com

Les régionales de la SFOHG

ONTARIO



www.francogenealogie.com



Paris

Rome

Constantinople

Carthage



Autres temps, autres mœurs ?

Revivez les moments forts de magnifiques métropoles telles que Carthage, Rome, Paris, Constantinople et Venise ! Voyez comment elles contribuèrent au développement des arts, du commerce et des sciences.

Une série documentaire présentée dans le cadre des mercredis ***Histoire et Archéologie*** de TFO.

Métropolis

Le mercredi à 20 h

Jusqu'au 4 juin



Venise

Comme on le disait
dans le temps ...

FERME TA BOÎTE



Cette expression est née au tout début de l'utilisation courante du téléphone alors que les lignes étaient partagées entre plusieurs usagers.

Naturellement, à la moindre sonnerie, tous les abonnés se précipitaient vers cette boîte en bois, accrochée au mur, et munie d'un simple récepteur de style cornet et d'un haut-parleur. Après que l'identité de l'interlocuteur était connue, certaines intruses gardaient la ligne quand même afin d'écouter les conversations et ensuite colporter les nouvelles. Le rêve des commères, quoi !

Naturellement, les gens n'aimaient pas qu'on écoute leurs conversations privées et certains ne se gênaient pas pour rabrouer les grandes oreilles qui demeureraient en ligne en les sommant de **fermer leur boîte**, ce qui signifiait raccrocher le récepteur.

Les lignes de téléphone partagées étaient encore choses courantes au début des années 80 dans les secteurs ruraux. Ces fameuses lignes partagées ont été le fil conducteur des petites nouvelles des communautés pendant plusieurs décennies. Elles ont nourri les commérages, divulgué les secrets de familles, annoncé les bonnes et les moins bonnes nouvelles, et ont gardé nos communautés rurales tricotées serrées.

Aujourd'hui, l'expression a fait son petit bout de chemin comme toutes les expressions canadiennes-françaises et est encore utilisée couramment quand on veut demander à quelqu'un d'arrêter de parler. Pas très éloquent, vous direz, mais parfois il vaut mieux aller droit au but.

Un musée dans un parc *L'histoire de Vanier se concrétise*



MUSÉOPARC



MUSEOPARK^{MC}

Nos heures d'ouverture :

du mercredi au vendredi,
de 10 h à 16 h

Les samedis et dimanches,
de 12 h à 16 h

300, avenue des Pères Blancs
bureau 200

Ottawa (Ontario) K1L 7L5
(613) 580-2424, poste 32001
info@museoparc.ca
www.museoparc.ca

Photo : Outre les cours d'eau, le parc Samuel de Champlain propose le Voyageur Heritage Centre, un centre d'interprétation qui vous permet de découvrir les périls auxquels faisaient face les voyageurs. À côté, aussi, vous trouverez le Centre écologique du Canada.
(Photo : Yves Ouellet)



Sur les traces du passé

La chronique *Sur les traces du passé* vous est offerte par Direction Ontario et vise à vous faire découvrir diverses régions touristiques à saveur culturelle de l'Ontario français.



Direction
ONTARIO

Direction Ontario est un organisme voué au développement, à la mise en valeur et à la promotion du produit touristique et culturel français et bilingue de l'Ontario auprès des clientèles francophones d'Amérique et d'Europe.

Pour de plus amples renseignements :
Sans frais : 1-877-684-6673
ou Internet :
www.directionontario.ca



par **Andréanne Joly**

(andreeannejoly@directionontario.ca)

Le Circuit Champlain en Ontario,

quand l'histoire devient touristique

La rivière aux grands flots, voilà comment les Algonquiens l'appelaient. Majestueuse, inchangée par endroits, la rivière des Outaouais conserve une allure sauvage.

Autrefois le carrefour des peuples amérindiens, deuxième porte d'entrée vers l'intérieur du continent, les explorateurs ont cédé leur place aux touristes. De Deux-Montagnes au Témiscamingue, l'enchanteresse rivière des Outaouais a beaucoup, beaucoup à offrir.



Aujourd'hui, plusieurs choisissent de revêtir casques et gilets de sauvetage pour affronter les rapides de la rivière des Outaouais, ce qui met encore plus en valeur le courage des explorateurs. (Photo : Tourisme Ottawa)



Les lieux

Longue de plus de 1 000 km, la rivière présente des paysages diversifiés.

L'industrialisation se fait sentir dans la partie sud, où jadis le système agroforestier a permis le peuplement. Puis, rapides et plages offrent une beauté intacte, ponctuée de quelques barrages. Ensuite, au nord de Mattawa, c'est un territoire sauvage qui s'ouvre, jusqu'au lac Témiscamingue, jadis centre névralgique de la traite des fourrures.

Une incursion dans l'histoire amérindienne

Douce, sauvage à la fois, les Amérindiens la considéraient comme un présent des dieux.

Selon l'Encyclopédie canadienne, c'est une tribu originaire de l'île Manitoulin qui a donné à la rivière le nom algonquien de Kitchesippi, qui signifie Grande rivière. Mais ils ne sont pas le seul groupe à avoir voulu immortaliser, à leur façon, leur utilisation de ce cours d'eau indocile. Les Français l'ont appelée Grande rivière (en français), rivière des Outaouai, des Hurons et des Outaouacs. D'autres l'ont nommée des Prairie ou des Utawas.

Vous aurez ainsi compris l'importance de cette rivière pour les Algonquiens Odawa (ou Ottawa). D'ailleurs, en 1667, les Relations des Jésuites nous apprennent que « les Outaouïacs prétendent que la grande rivière (des Outaouais) leur appartient, et qu'aucune nation n'y peut naviguer, sans leur consentement » (source Histoire Québec).

Effectivement, les occupants de l'île aux Allumettes, où l'on cultivait le maïs et le tabac, exigeaient un tribut.

Il s'agissait déjà d'un circuit commercial d'importance.

L'histoire à l'européenne

On croit qu'Étienne Brûlé, fidèle compagnon de Samuel de Champlain, est le premier Européen à emprunter la Grande rivière, en 1610, jusqu'à la rivière Mattawa. Nicolas de Vigneau le suivra. Puis, en 1613, après avoir exploré la côte est des États-Unis, le Saint-Laurent et la rivière Richelieu, Samuel de Champlain part à la recherche de la mer du Nord et de l'Ontario.

Il affronte les rapides du Long-Sault, découvre la rivière Rideau et ses chutes qu'il nomme et poursuit son voyage jusqu'à l'île aux Allumettes, une île de près de 200 km² à côté de Pembroke. À cause de conflits entre les Népissingues et les Algonquins,

il ne peut continuer. Il plante une croix avec les armoiries de la France sur le territoire du chef Algonquin Tessouat avant de rebrousser chemin.

Deux ans plus tard, Champlain reprend l'exploration et remonte la rivière des Outaouais jusqu'à Mattawa, où il bifurque vers la baie Georgienne.

Pourtant, la rivière des Outaouais présente encore un long tronçon, menant jusqu'à la rivière des Outaouais. Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart Des Groseillers, qui fondèrent en 1688 la Compagnie du Nord pour faire concurrence à la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'ont exploré, dans la décennie 1660. L'histoire commerciale à l'européenne de la rivière s'amorce. En 1679, le lac Témiscamingue voit apparaître le premier Fort Témiscamingue. Il deviendra un des plus gros de l'Amérique du Nord et sert de dépôt pour toute la région.



À l'est d'Ottawa, tous les étés, l'héritage anglo-saxon vole la vedette. Les corps de cornemuse et les danseurs écossais envahissent Maxville, dans le cadre des Jeux des Highlands. (Photo : Tourisme Ottawa)

Route principale du commerce des fourrures, la rivière des Outaouais changera de vocation, au tournant du XIX^e siècle. Les canots céderont leur place aux pins, équarris, qui forceront la colonisation. La seigneurie de la Pointe-à-l'Orignal est mise en valeur vers 1770, Hawkesbury est établie en 1798, puis, en 1830, l'industrie forestière domine l'économie. Les bûcherons canadiens-français et irlandais cherchent du travail et s'installent à Bytown. On suit l'orée de la forêt, toujours plus au Nord. En 1828, une scierie s'élève à Pembroke. En 1885, on compte une quarantaine de chantiers autour du lac Témiscamingue. Les terres fertiles qui l'entourent permettent aux colons de vivre de l'agriculture.

Pensons au Désert de Bourget : il faut moins d'un siècle pour que les peuplements de pins soient rasés.

L'exploration contemporaine

Avec ce territoire diversifié, tout touriste trouvera des merveilles, non loin de la rivière des Outaouais : délicieux fromage de Saint-Albert, populaire festival country de Wendover, réputés Jeux des Highlands de Glengarry, troublante prison de l'Orignal, fertile tourbière d'Alfred, merveilleuse forêt Larose, épatant mégaspectacle de Casselman...

Difficile de conjuguer tourisme et histoire sans aborder *L'écho d'un peuple* de Casselman, une production estivale en plein air où plus de 200 comédiens bénévoles reproduisent l'histoire de la francophonie ontarienne.



Il est bien caché, ce bunker! Le Musée canadien de la guerre froide dévoile un chapitre fascinant de notre histoire : telle que vécue la guerre froide au Canada. Ce sont dans des corridors souterrains que vous découvrirez un univers digne de la science-fiction! (Photo : Tourisme Ottawa)

Toutes ces activités ont élu domicile près de la rivière, à l'est d'Ottawa. Ce n'est donc que le début de la fête.

Ne nous attardons pas à Ottawa : c'est bien su, la capitale canadienne et sa région offre une myriade de visites, dont celle du Musée des civilisations, du parlement, les circuits à bord de véhicules amphibies, sans oublier le fascinant Diefenbunker, un abri construit sur quatre étages souterrains dans le secret le plus absolu à la fin des années 1950, sous le règne du premier ministre Diefenbaker.

À Arnprior, les exploitants forestiers Gillies coupaient d'ores et déjà des pins hauts de 80 m et vieux de 1 700 ans dans lesquels ils découpaient des planches larges de plus de 1 m! Aujourd'hui, vous pouvez vous promener dans le Gillies Grove et vous laisser transporter dans le temps. Les sentiers sont d'ailleurs nombreux, partout autour de la

rivière : le superbe parc Samuel de Champlain et les autres parcs provinciaux Fitzroy et Driftwood ne sont que quelques lieux parmi tant d'autres pour ce faire.

La vallée de l'Outaouais, au nord-ouest d'Ottawa, servira bien les amateurs de plein air. La rivière y devient tumultueuse, parfaite occasion de se jeter à l'eau. Au Rocher fendu, la rivière des Outaouais descend de plus de 16 m sur une distance de 7 km seulement, en sautant sept rapides. La soif d'aventure des adeptes du rafting est étanchée, mais les canoteurs et kayakistes ne sont pas en reste : les secteurs calmes et les affluents abondent.

Plus au Nord, à Pembroke, 29 murales vous attendent. Célébrant les pionniers et l'initiative dont ont fait preuve les résidents de Pembroke depuis près de 200 ans, ces fresques marquent l'évolution du village et de ses gens.



Entre Rolphton et Deux-Rivières, on retrouvait autrefois quelques-uns des rapides les plus spectaculaires et des plus dangereux de la rivière. En 1800, l'explorateur Daniel Harmon y aurait compté 14 croix de bois. C'était bien avant l'arrivée des draveurs, qui ont dû y périr nombreux aussi. En 1950, la construction du barrage hydroélectrique Des Joachims, le plus gros des quatre barrages de la rivière, a fait



L'enchanteur parc Samuel de Champlain offre une incursion dans la vie des voyageurs. Les rapides, les coins paisibles et les sentiers permettront de vous délier les jambes et de reconnaître les décors qui ont vu passer, il y a des siècles, les explorateurs. (Photo : Yves Ouellet)

disparaître ces eaux tumultueuses. Quelques hameaux sont aussi inondés aujourd'hui. C'est le cas de Mackay, où étaient installés des ouvriers irlandais transformés en agriculteurs.

Puis, à Mattawa, se croisent la rivière des Outaouais et la rivière Mattawa, où l'on trouve le Centre écologique canadien, des sculptures soulignant le courage des voyageurs. En outre, le parc provincial Samuel de Champlain se veut l'endroit idéal pour en connaître un peu plus sur la difficile épopée des aventuriers.

Au bout de la rivière s'ouvre le lac Témiscamingue, où l'on peut visiter le Lieu historique national du Canada du Fort-Témiscamingue. Du côté québécois, gourmandises et Rodéo du camion vous attendent. En Ontario, vous trouverez de jolies promenades riveraines, des vestiges de l'époque de la ruée vers l'argent et le musée Héritage de Haileybury, qui vous suggère une incursion en 1922, au moment de l'incendie qui rasa le nord du lac.

Décidément, la rivière des Outaouais est beaucoup, beaucoup plus qu'une simple frontière!

Le Circuit Champlain est un itinéraire tracé dans le but de respecter – autant que possible – la route qu'avait emprunté Champlain et ses compatriotes. Direction Ontario propose un circuit terrestre qui longe la rivière des Outaouais, le lac Nipissing, la rivière des Français, la baie Georgienne et la voie navigable Trent-Severn. Pour obtenir plus de renseignements, veuillez communiquer avec Direction Ontario au 1.877.684.6673.

Publications

Le guide touristique 2008 « L'Ontario en français » est maintenant disponible! Pour découvrir les merveilles de la province, visitez le www.directionontario.ca où vous pourrez télécharger une copie du guide. Vous pouvez aussi commander un exemplaire imprimé en composant le 1.877.684.6673.

Mini-profil

La rivière Mattawa vaut une exploration. On y trouve d'anciennes grottes, dépôts d'ocre utilisés par les Amérindiens. Ils se servaient de ce minéral pour peindre leurs corps et comme monnaie d'échange. Cet endroit, écosensible, ne peut être joint que par l'eau.

En plus, au bout de la rivière Mattawa, après le lac Trout, l'aire de conservation du portage La Vase offre une incursion troublante dans la dure réalité des voyageurs. Ce cours d'eau de 11 km force à trois portages ardues.

Afin de découvrir ces trésors historiques, l'Algonquin Canoe Company offre des services de guide.

Petites nouvelles de Direction Ontario

En 2008, Direction Ontario vous invite à découvrir le Circuit Champlain!

Le Passeport 2008 du Circuit Champlain permettra de découvrir les mêmes paysages que l'explorateur et de remporter un voyage à Brouage, en France. Vous pourrez ainsi continuer à suivre les pas du père de la Nouvelle-France dans la région où il est né.

Comment faire? Passeport en main, visitez les établissements participants. Selon les conditions, vous pourrez obtenir un timbre de participation. Soumettez votre passeport dûment rempli d'ici le 13 octobre prochain à Direction Ontario. Chaque timbre vous donne droit à une inscription au tirage.



ROPFO

Regroupement des organismes du patrimoine franco-ontarien

Le Regroupement des organismes du patrimoine franco-ontarien (ROPFO) est un organisme à but non lucratif qui favorise la concertation, représente les organismes et appuie les efforts de préservation et de mise en valeur du patrimoine de la francophonie ontarienne.

Sans frais : 1.877.567.5644

Courriel : info@ropfo.ca

Site Internet : www.ropfo.ca

UN MOT DU PRÉSIDENT

En route vers les États généraux ...

Les choses continuent de bouger au ROPFO. Les prochains mois seront particulièrement occupés à l'organisation des tous premiers « États généraux sur l'avenir du patrimoine franco-ontarien » prévus pour l'automne 2008.

Pour la communauté patrimoniale franco-ontarienne et la communauté franco-ontarienne dans son ensemble, il s'agit d'une opportunité de consolider ses acquis dans tous les secteurs du patrimoine, de l'histoire à la généalogie, des archives aux musées, du patrimoine oral au patrimoine bâti et de poser un regard concerté sur l'avenir du secteur et de ses intervenants. Surveillez nos prochaines communications pour en savoir plus.

Le ROPFO se prépare à joindre une délégation franco-ontarienne qui se rendra à Québec pour les festivités du 400^e anniversaire de l'arrivée de Samuel-de-Champlain. Il est essentiel que le patrimoine franco-ontarien soit non seulement connu mais reconnu à l'extérieur de la province. Le 400^e de Québec est une chance inouïe de mettre en lumière la richesse du patrimoine de tous les Franco-Ontariennes et toutes les Franco-Ontariennes.

Nous continuons à forger des alliances stratégiques avec plusieurs organismes du patrimoine provinciaux et nationaux afin d'être en mesure de donner une voix à notre secteur auprès de ses diverses instances. Le patrimoine franco-ontarien, matériel et immatériel, doit prendre la place qui lui revient et soyez assurés que les membres de votre conseil d'administration travaillent d'arrache-pied pour ce faire.

Au nom de toute l'équipe, je vous souhaite un été empreint des couleurs et des saveurs multiples de notre patrimoine.

Gilles LeVasseur

Président du Conseil d'administration

Conseil d'administration 2008-2009

Gilles LeVasseur,
président

Vacant,
vice-président

Richard St-Georges,
secrétaire-trésorier

Francis Beaulieu,
président sortant

Paul J. Demers,
administrateur

Marc-André Dubosq,
administrateur

Robert Laplante,
administrateur

Christine Rutland,
administratrice

David Tremblay,
administrateur



La revue « Le Chaînon » remporte le Prix Roger-Bernard 2008

Le Prix Roger-Bernard, la plus haute distinction décernée en reconnaissance d'une contribution majeure dans le domaine patrimonial en Ontario français, est de plus en plus convoité. En effet, pas moins de six troupes de mise en candidature ont été soumises au ROPFO pour le Prix Roger-Bernard 2008.

Le jury, qui était formé de madame Nicole Guertin, directrice générale de Direction Ontario et de la présidente de la société historique de Toronto, madame Rolande Smith, sous la présidence de madame Patricia Lamarche-Champagne, membre du conseil d'administration du ROPFO, a eu le mandat d'évaluer les candidatures, toutes très méritantes, qui provenaient de tous les secteurs du patrimoine franco-ontarien. Il s'agissait de :

- L'écrivain Yves Breton
- L'Ancienne prison de l'Original
- Le Centre de recherche en civilisation canadienne française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa
- La revue patrimoniale Le Chaînon
- La Fromagerie St-Albert
- La Grotte-sur-la-montagne (Sudbury)

C'est en présence de l'honorable Madeleine Meilleur, ministre déléguée aux affaires francophones de l'Ontario, et des 70 représentants de la communauté patrimoniale franco-ontarienne, rassemblés au Muséoparc de Vanier, que le ROPFO a tenu sa soirée de remise du prix, le 21 février dernier.

Trois finalistes étaient en lice :

- L'écrivain Yves Breton,
- l'Ancienne prison de l'Original, et
- la revue Le Chaînon.

Madame Patricia Lamarche-Champagne a fait l'annonce du lauréat 2008, la revue patrimoniale « Le Chaînon » qui célèbre son 25^e anniversaire cette année.

C'est avec un grand plaisir que le ROPFO reconnaît les efforts d'individus et d'organismes qui se démarquent dans le domaine du patrimoine franco-ontarien. Nous souhaitons féliciter la revue de la Société franco-ontarienne d'histoire et de généalogie (SFOHG) « Le Chaînon » pour son excellence mais surtout encourager ceux et celles qui œuvrent dans le secteur du patrimoine franco-ontarien à poursuivre leur travail de préservation et de diffusion.



Dans l'ordre habituel, l'écrivain Yves Breton, Linda Lauzon, rédactrice en chef de la revue *Le Chaînon* et Renée Proulx-Dubé, présidente du comité de l'Ancienne prison de l'Original. (Photo : Le Droit 2008)

Le patrimoine mis en valeur dans les Comtés unis de Prescott et Russell



par **Michel Prévost,**
archiviste en chef de
l'Université d'Ottawa

L'histoire et le patrimoine occupent de plus en plus de place dans les Comtés unis de Prescott et Russell, dans l'est ontarien. On n'a qu'à penser au succès de *L'écho d'un peuple* à la Ferme centenaire Drouin à Casselman et à l'ouverture, l'été dernier, de l'ancienne prison de L'Orignal. À l'été 2008, le bâtiment historique de L'Orignal ouvrira à nouveau ses portes alors que *La petite séduction* sera de retour dans la région.

L'ancienne prison de L'Orignal

Le Comité de l'ancienne prison de L'Orignal et les Comtés unis de Prescott et Russell sont heureux d'annoncer que le bâtiment patrimonial ouvrira à nouveau ses portes, l'été prochain, afin de mettre en valeur son histoire, son architecture et la vie carcérale au moment la fermeture. Rappelons que la Prison de L'Orignal était jusqu'en 1998 la plus ancienne de l'Ontario et la seule geôle francophone de la province.

Depuis l'an passé, l'ancienne prison, le Palais de justice, le plus ancien de l'Ontario, et les divers agrandissements sont reconnus monument historique en vertu de la *Loi sur le patrimoine* de l'Ontario. Par ailleurs, l'Ancienne prison a été cette année l'un des trois finalistes pour le Prix du patrimoine Roger-Bernard du Regroupement du patrimoine franco-ontarien.

En plus d'explorer le bâtiment, dont ses petites cellules centenaires, les visiteurs pourront regarder deux expositions. La première fera revivre Caledonia Springs, la plus importante station thermale du Canada dont L'Orignal était la porte d'entrée au XIX^e siècle. La deuxième exposition fera connaître les Treadwell, les propriétaires de l'ancienne seigneurie de Pointe à L'Orignal, devenue la seigneurie de Longueuil. L'Ontario ne compte que trois anciennes seigneuries et celle de l'est ontarien était la seule à appartenir à une famille américaine, les Treadwell. Un petit village franco-ontarien sur les rives de la rivière des Outaouais rappelle d'ailleurs le nom de Charles Platt Treadwell, le deuxième seigneur.



Les visiteurs font la file en 2007 devant l'Ancienne prison de L'Orignal.



Les portes de l'Ancienne prison seront ouvertes au grand public du 21 juin au 7 septembre, du mercredi au dimanche, de 9 h 30 à 15 h 30. L'endroit sera aussi accessible cet été lors des congés fériés. Le bâtiment historique sera également ouvert sur réservations pour les groupes scolaires et autres dès le 12 mai. Renseignements et réservations : tél. : 1.800.361.7439 ou sur Internet à : www.prescott-russell.on.ca.

La petite séduction de Radio-Canada à Alfred

La petite séduction, la populaire émission de Radio-Canada regardée par près d'un million de personnes, fera à nouveau connaître les Comtés unis de Prescott et Russell et la vitalité de l'Ontario français. L'an passé, l'animateur Dany Turcotte s'était rendu avec ses artistes invités à L'Original et à Casselman. Cette année, le fou du Roi à *Tout le monde en parle* fera découvrir le village d'Alfred à Patrice L'Écuyer, animateur et comédien bien connu.

L'histoire d'Alfred, notamment d'Alfred Évanturel, le premier francophone à devenir ministre en Ontario et le seul orateur francophone de l'Assemblée législative ontarienne, sera mise en valeur ainsi que la légende amérindienne de Caledonia Springs, la plus importante station thermale du Canada entre 1835 et 1915. Les promoteurs se servaient d'une vieille légende amérindienne pour attirer des milliers de curistes et villégiateurs du Canada et des États-Unis aux quatre sources curatives. Aujourd'hui, la ville d'eaux située à quelques kilomètres d'Alfred est un village fantôme que les auditeurs de Radio-Canada pourront découvrir le mercredi, 11 juin, en soirée. Renseignements : Ginette Bray au 613.673.4797, poste 244.



par Marc-André Dubosq
SFOHG – Régionale La Boréale (Kapusking)

Enseignant-chercheur
Conseil scolaire catholique des Grandes Rivières

Téléphone : 705.335.6422, 705.335.3979
Courriel : dubosqm@cscdgr.on.ca



La première phase de la guitare franco-ontarienne, projet « La guitare au cœur du voyageur »

À ceux et celles pour qui la guitare franco-ontarienne n'est pas encore familière, c'est un projet qui, je l'espère, saura unir les Franco-Ontariennes et les Franco-Ontariens qui veulent faire connaître leur histoire et leur culture. Le projet se fera en six phases : la collecte des morceaux de bois, la création de la guitare, la publication d'un document explicatif, le grand dévoilement, l'enregistrement d'une compilation de chansons franco-ontariennes et finalement un trajet perpétuel de la guitare en Ontario.

Je suis présentement à la recherche de morceaux de bois symboliques. Ces composantes proviendront d'artistes, de personnalités, d'institutions et d'associations franco-ontariennes. Par la présente, je vous demande de contribuer en m'en envoyant un morceau, en photographiant les personnes ou les lieux associés à l'objet et de me faire parvenir le tout. Assurez-vous également de bien identifier les morceaux de bois.

À ce jour, j'ai reçu des morceaux fort intéressants dont : un morceau de bubinga d'un village du Cameroun, village natal de Fritz Larivière ancien membre de Deux Saisons; les bâtons de ski de Martin Murray, un aventurier franco-ontarien qui a l'objectif de se rendre au pôle nord pour y piquer notre drapeau; un morceau d'un de des projets artisanaux de Claude « butch » Bouchard, chanteur et animateur culturel; un morceau de bois provenant de la ville natale de Simon Rivard, enseignant et

chanteur participant à plusieurs concours dont Star Académie. Pour sa part, François Lamoureux, ancien guitariste et chanteur du groupe Brasse Camarade m'a fait le don d'un pic de guitare fait de bois brésilien; Benoît et Suzanne Martin d'Hanmer m'ont offert un morceau d'un berceau confectionné des restes de pries-Dieu de l'église St-Jacques, berceau dans lequel ont été bercés une vingtaine de petits Franco-Ontariennes et Franco-Ontariens. Enfin, le père Ronald Perron m'a présenté un morceau du presbytère de Ste-Anne-des-Pins de Sudbury d'où les pères jésuites ont fondé presque toutes les paroisses jusqu'à Thunder-Bay.

Je suis également en possession de plusieurs autres pièces de bois variées qui m'ont été offertes par Gilles Gosselin de Kapuskasing, Lyse Paiement, Jeanne Doucet artiste et visionnaire franco-ontarienne, Sylvain Labelle, un élève de la 8^e année atteint de paralysie cérébrale et ambassadeur de la société des Timbres de Pâques, Gaétan Plourde, artisan-ébéniste d'Embrun, Claudette Lafleur, membre d'une famille d'entrepreneurs de Timmins et Angelo Paquette, animateur, chanteur et missionnaire laïc.

De plus, j'ai reçu plusieurs promesses de pièces qui me seront données par des artistes, centres culturels et institutions francophones. Malheureusement, le sud de l'Ontario de même que les nouveaux Franco-Ontariens et les nouvelles Franco-Ontariennes demeurent sous représentés.

J'aimerais, pour évoquer les immigrants qui fortifient et enrichissent la vaste culture franco-ontarienne, disposer d'un morceau d'ébène qui pourra servir à la touche de la guitare. De plus, je souhaiterais obtenir un morceau d'ébène ou de palissandre provenant d'une église du Sud ontarien qui servirait au chevalet (communément appelé pont) de la guitare représentant ainsi le pont francophone développé par les membres du clergé canadiens français. Car c'est en partie grâce à l'institution religieuse catholique que plusieurs villes et villages francophones du Nord et de l'Ouest ontarien ainsi que des provinces de l'Ouest canadien ont vu le jour.

Afin d'aider au bon fonctionnement du projet, j'invite donc tous les gens qui ont à cœur le patrimoine et l'épanouissement de la culture franco-ontarienne à y participer. La guitare se veut d'être un symbole du peuple franco-ontarien d'hier et d'aujourd'hui en route vers un avenir résonnant. L'idéal serait que la guitare ait des composantes provenant de tous les secteurs de la francophonie ontarienne tels que : les conseils scolaires, les collèges et universités, les diocèses, les associations, les établissements, les lieux de luttes, les accomplissements et les personnes influentes. Vous pouvez nous appuyer dans ce projet patrimonial unificateur en nous faisant parvenir votre contribution de bois, en encourageant la participation d'autres gens ou simplement en diffusant l'information dans vos réseaux.



Portes ouvertes Ottawa, les 7 et 8 juin 2008

Venez explorer notre riche patrimoine bâti et historique



**par Michel Prévost,
archiviste en chef de
l'Université d'Ottawa**

Les Archives de l'Université d'Ottawa participent cette année pour la septième fois aux Portes ouvertes Ottawa. Depuis que la Fiducie du patrimoine ontarien a lancé cette initiative en 2002, près de 2,5 millions de visiteurs ont participé à ces journées à travers la province. À Ottawa, l'événement attire à chaque fois quelque 50 000 personnes.

Dans la capitale, l'activité se déroulera durant la fin de semaine du 7 et 8 juin 2008, de 10 h à 16 h. Il faut cependant vérifier auprès des participants avant de se déplacer, puisque certains endroits ne sont pas accessibles les deux jours. De plus, les heures peuvent parfois varier d'une place à l'autre.

Portes ouvertes Ottawa se veut une activité consacrée à la découverte de notre patrimoine bâti, historique et naturel. Des bâtiments et des lieux d'importance historique et architecturale ouvriront gratuitement leurs portes à la population pour des visites, des tournées et des expositions.

En plus de faire découvrir ces joyaux du patrimoine et de l'architecture, les organisateurs veulent aussi resserrer les liens entre les groupes du milieu du patrimoine, les propriétaires, les architectes, les résidents et les visiteurs.

De nouveaux participants et une nouvelle catégorie

Encore cette année, plus d'une centaine de bâtiments dispersés aux quatre coins de la ville seront ouverts. Au nombre des points d'intérêt, on trouve des ambassades luxueuses et plusieurs belles églises richement décorées. Soulignons l'arrivée de nouveaux participants, dont l'ambassade d'Arménie et le Collège universitaire dominicain.

Par ailleurs, une nouvelle catégorie s'ajoute en 2008, les « sites verts » qui regroupent, entre autres, le Musée-village du patrimoine de Cumberland, les Jardins historiques Maplelawn, l'édifice Lester-B-Pearson et la grange ronde de la famille Meehan.



La Salle académique de l'Université d'Ottawa sur la rue patrimoniale Séraphin-Marion accueillera les visiteurs lors des Portes ouvertes Ottawa.
Source : www.uOttawa.ca

La Salle académique

Les Archives de l'Université d'Ottawa ouvriront la Salle académique, au 133, rue Séraphin-Marion, autrefois la rue Wilbrod. Venez découvrir la plus ancienne salle de spectacle de la région de la capitale nationale. On y présente des spectacles d'une façon continue depuis 1923.

Construit entre 1899 et 1900, ce magnifique édifice patrimonial en pierre calcaire extraite des carrières de Gatineau, où se trouve aujourd'hui le Casino du Lac-Leamy, est l'œuvre de l'architecte montréalais L.Z. Gauthier.

La Salle académique abritait autrefois le secteur des sciences et un musée d'histoire naturelle. Après l'incendie du bâtiment central en 1903, l'immeuble devient pour deux ans l'édifice principal de l'Université canadienne. En 1923, le musée se transforme en une salle de spectacle.

Au fil des ans, la Salle académique accueille plusieurs unités scolaires et administratives et loge depuis 1986 le Département de théâtre. Depuis ses débuts, la Salle académique, qui a présenté des milliers de spectacles, reflète bien la riche tradition culturelle de l'Université d'Ottawa.

Une exposition de photographies et dessins architecturaux préparée par les Archives de l'Université sera présentée à l'entrée et des tournées des lieux seront offertes pendant les deux jours.

Pour la liste complète des lieux à visiter, voir www.ottawa.ca/portesouvertes ou les encarts distribués dans les journaux, notamment *Le Droit* et *The Citizen* avant l'événement.



Le Coin des membres

Le Coin des membres vise à vous familiariser avec les organismes-membres du ROPFO.

Historique de l'Alliance Chorale Ontario (ACO)

Rita Séguin, présidente de l'ACO

L'Alliance Chorale Ontario fut fondée le 24 février, 1980 à North Bay par l'Alliance Chorale Canadienne en présence de plusieurs délégués de différentes chorales de la province. Les représentants de l'Alliance Chorale Canadienne présents étaient: Guy St-Jean, président national, Jacques Fréchette, secrétaire général, Jean-François Sénart, membre du Collège des instructeurs de l'A.C.C. et Nicole St-Jean.

Les délégués de 12 chorales (26 avaient été invitées pour cette première réunion) de la province rencontrèrent donc, les 23 et 24 février, 1980 - dates charnières dans l'histoire du mouvement du chant choral en Ontario - les représentants de l'Alliance Chorale Canadienne pour former une fédération qui aurait comme objectif :

- de réunir les chorales françaises en Ontario
- d'encourager la formation musicale des chorales et des choristes
- de promouvoir la culture franco-ontarienne

C'est la suite de cette occasion que l'Alliance des Chorales de l'Ontario vit le jour! Un lien très fort s'était aussitôt créé entre toutes ces chorales étrangères qui partageaient malgré cela les mêmes buts. Les chorales présentes lors de la fondation de l'ACO étaient :

1. La Chorale Rouli-Roulant de Welland
2. La Chorale La Ramasse de Toronto
3. Les Amis de la Chanson de Cornwall
4. Mélodia de Hawkesbury
5. Ensemble Michel Hénault d'Ottawa
6. La Chorale de l'Université d'Ottawa
7. La Chorale du Collège Notre-Dame de Sudbury
8. Le Choeur Joye de Sudbury
9. La Chorale du Sacré-Coeur de Sturgeon Falls
10. L'Ensemble Thérèse Sénécal de Sturgeon Falls
11. La Chorale Chanteclair de Kirkland Lake
12. Le Choeur La Borée de Kapuskasing



Cette même fin de semaine, un comité dynamique était mis sur pied:

Présidente - Dolorès Bruckner (Kirkland Lake)

Vice-président - Valère Haché (Welland)

Secrétaire - Lise Lafleur-Coleman (Hawkesbury)

Conseiller du Nord - Lucien Gervais (Sudbury)

Conseiller de l'Est - Michel Hénault (Ottawa)

Conseiller du Sud - Nicole Marion (Toronto)

Directeur musical - Richard Ducas (Ottawa)

Le premier grand rassemblement de chant choral franco-ontarien a eu lieu au Collège Notre-Dame de Sudbury les 18 et 19 octobre 1980. Les deux animateurs étaient Robert Miron et Michel Hénault. En octobre 1981, c'était au tour à l'Université d'Ottawa d'être l'hôte de la rencontre provinciale annuelle.

Bref ombre au tableau pour l'Alliance ontarienne en 1982. En effet, Guy St-Jean, président national de l'Alliance Chorale Canadienne appelle Rita Séguin pour lui demander si le Chœur La Borée pouvait parrainer l'Alliance Chorale Ontario qui était sur le point de s'éteindre, la présidente Lise Lafleur-Coleman ayant démissionné. Jacques Fréchette est donc venu rencontrer le comité du Chœur La Borée à Kapuskasing le 24 juin, 1982 pour lui démontrer l'importance de posséder une association provinciale pour nos chorales francophones. Le Comité accepta de relever le défi et des choristes des quatre coins de la province se rendirent à Kapuskasing pour le rassemblement annuel en octobre 1982!

Alors, tout est bien qui finit bien puisque l'Alliance Chorale Ontario ne fait que s'épanouir depuis lors. L'Alliance organise d'ailleurs son 29^e Festival des chorales franco-ontariennes les 26, 27 et 28 septembre à Timmins.

Depuis février 1980, le but principal de l'Alliance Chorale Ontario est de promouvoir le chant choral en Ontario et de participer au rayonnement du chant choral dans toutes les régions de la province. L'activité majeure de l'année est le Festival des chorales franco-ontariennes organisé à chaque automne alors que tous les adeptes du chant-choral sont invités. C'est une fin de semaine où les chefs de chœur et les choristes viennent se perfectionner et prospecter du nouveau répertoire pour leur chorale. Dès l'ouverture du festival, les choristes ne cherchent qu'à chanter et les airs sont inmanquablement chantonnés jusqu'à la fermeture des festivités le dimanche après-midi.

Le festival prend place dans une différente localité à chaque année. Les choristes viennent des quatre coins de la province : Windsor, Toronto, Welland, London, Ottawa, Clarence Creek, Rockland, Pembroke, Deep River, Sudbury et les environs, North Bay, Kapuskasing, Smooth Rock Falls, Timmins, Hearst, Longlac, Elliot Lake, Barrie,... et même du nord du Québec.

Ce festival est très inspirant et procure un nouveau souffle à toute chorale désireuse de se développer et de progresser. On y découvre le bonheur des choristes à se dépasser et à partager avec leurs pairs la passion de la musique. Cette passion, les animateurs et animatrices invités depuis le début de notre société la vivent à haute voix et la communiquent avec une fougue et un dynamisme sans pareil.

La fin de semaine se termine traditionnellement par le concert du dimanche après-midi où le public y est invité. Malgré la fatigue occasionnée par de longues heures de pratique, les participants repartent toujours heureux d'avoir vécu une expérience unique, tout en élargissant leur répertoire et en se promettant de revenir l'année suivante.



Le Village d'antan franco-ontarien

par Robert Laplante
Membre du conseil
d'administration du ROPFO

Président du comité
responsable du projet

par Ginette Goulet
Instigatrice du projet

Membre du comité
responsable du projet

Planification

En janvier 2005, l'équipe du village du pionnier de St-Albert, formée de 12 bénévoles, a retenu les services de professionnels afin de faire la planification stratégique du projet. L'organisation d'un tel projet devait être réalisée avec le plus grand soin, car elle constitue la condition essentielle à son succès. Un tel projet éducatif et social implique de nombreux intervenants dont les objectifs peuvent diverger. Il était donc essentiel de bien préciser les objectifs et d'établir un plan conforme à ces objectifs.

Il était également important de s'inspirer d'expériences semblables. Nous devons donc créer une fiche de route basée sur des procédés antérieurs réussis afin de

bien définir les paramètres de notre propre projet. En précisant le

but visé lors de la planification stratégique, les

membres du comité

ont conclu qu'ils

désiraient

mettre

en place un village typiquement franco-ontarien. En conséquence, le nom du village sera : *Le Village d'antan franco-ontarien*.

La prochaine décision à prendre était de déterminer les moyens que l'équipe prendrait pour produire et livrer le Village d'antan franco-ontarien, compte tenu des ressources disponibles dans le respect des objectifs identifiés. Lorsque cette planification initiale fut complétée, nous avons procédé à une étude de marché afin de déterminer si un tel projet était viable. Nous avons ensuite fait une analyse de faisabilité pour la mise en place du village pour ensuite proposer un budget pro format pour le maintien des opérations du village.

Le comité du village a reçu l'étude de marché et l'étude de faisabilité au début du mois de mars 2008. Nous devons ainsi maintenant nous tourner vers la préparation du plan d'affaires. Une fois les besoins financiers déterminés, les sources de financement devront être identifiées et cataloguées. Des demandes de subventions devront être préparées. Celles-ci renfermeront les résultats positifs de l'étude de marché appuyant le bien-fondé du projet.

Objectifs

Le comité souhaite, par l'entremise du projet du Village d'antan franco-ontarien :

- Reconstituer un village franco-ontarien et son environnement de la fin du 19^e siècle (jusqu'en 1908);
- Faire revivre et connaître les us et coutumes de nos ancêtres;



Boutique de forgeron à St-Albert.



Maison et hangar situés à St-Albert datant de 1902.



Maison de Jos Hébert dans la région de Casselman - près du Club de golf Casselview.

- Promouvoir le tourisme, l'éducation et la culture franco-ontarienne;
 - Faire connaître notre patrimoine architectural;
 - Conserver et inculquer les métiers et professions d'autrefois;
 - Conserver notre folklore joué, écrit, parlé, chanté et dansé;
 - Développer la fierté de notre patrimoine;
 - Faire connaître les accoutrements et moyens de transports de nos ancêtres;
 - Faire découvrir et connaître les habitudes culinaires d'autrefois;
 - Faire connaître les techniques agricoles d'antan;
 - Acquérir tous les biens, meubles ou immeubles nécessaires à ces fins.
- Église ou une chapelle de l'époque
 - Maisons d'époque, notaire, médecin, bûcheron
 - Maison écurie/grange avec animaux
 - Gare de train
 - Hôtel avec restaurant
 - Magasin général
 - Bureau de poste
 - Musée déjà existant
 - La rivière - pont de bois
 - Cimetière (près de l'église)
 - Forge
 - École
 - Fromagerie
 - Cabane à sucre
 - Presbytère
 - Restaurants
 - Camp de vacances pour les jeunes
 - Grange pour la présentation de concert de musique (traditionnelle, country, etc)

Site

Le site original de 6 acres, près de la Fromagerie de Saint-Albert, à Saint-Albert pourra accommoder environ 15 édifices, maisons, bâtiments de ferme et autres. Cependant, on pourrait éventuellement accroître le site de 40 acres additionnelles dans la planification du village. Le comité désire inclure les édifices, maisons et bâtiments de ferme suivants dans la reconstitution du village :

Des personnes en costume d'époque recevront les visiteurs pour leur expliquer la vie à cette époque. Des démonstrations seront faites par des artisans, personnes de métiers et/ou professions et/ou des talents de gens bien ordinaires de cette époque. Par exemple, on pourra être témoin de la fabrication du pain, du tissage, du filage de la laine, de la confection de courte pointe, du tricotage des

bas de laine, de la fabrication des chandelles, des ceintures fléchées ou du savon du pays et de la potasse. Nos ancêtres utilisaient les anciennes techniques alors nécessaires à la subsistance dans une communauté rurale du temps tout en ayant un souci écologique et environnemental.

Le forgeron du village démontrera la fabrication et la réparation de divers objets essentiels à la vie de cette époque. Même si l'assiduité à l'école n'était pas obligatoire, les enfants fréquentaient l'école étant conscients de l'importance d'apprendre à écrire, à lire et à calculer en plus d'apprendre les bonnes manières et la religion. L'importance de l'agriculture pour la survie de la colonie à cette époque sera expliquée par des interprètes en tenue d'époque. Des produits locaux seront préparés et vendus à un point central, par exemple dans le magasin général, de même qu'une variété de produits typiques offerts en restauration.

Comme vous pouvez le constater, les préparatifs pour la création du village vont bon train et nous souhaitons ainsi vous informer d'autres bonnes nouvelles sous peu.



Un rêve devenu réalité...

par Carmen Laberge
SFOHG - Régionale
La Boréale (Kapuskasing)
carmen@ntl.sympatico.ca



Carmen (Gravel) Laberge, originaire de Grégoire's Mill, près de Fauquier en Ontario, avait un rêve: écrire un livre. Or, ce rêve se réalisé en 2001 lorsque les Éditions Cantinales de Hearst publie *Les gens heureux ont une histoire*.

Depuis sa tendre enfance, Carmen se passionne pour les mots et l'écriture. Elle a exercé sa profession d'enseignante en Ontario, à Ottawa, Vanier, Fauquier, Smooth Rock Falls et à São Paulo au Brésil. Maintenant à la retraite, elle mène à bien d'autres projets et œuvre comme bénévole dans divers champs d'activités.

J'avais un rêve : il est devenu réalité en 2001!

Écrire, pour moi, c'est me servir des mots pour relater des événements, retracer des faits et évoquer la vie de personnes vivant à une certaine époque. À l'instar du peintre qui fait naître sur une toile une création haute en couleurs, j'ai brossé des tableaux de vie avec des mots.

Mon livre *Les gens heureux ont une histoire* raconte l'arrivée en Ontario, en 1917, de deux familles : mes grands-parents paternels et maternels Flore et Napoléon Gravel (lignée Joseph Macé Gravel) ainsi que Marianne et Elzéar Gagnon, (lignée de Mathurin Gagnon). Ils quittent leur place natale de Jonquière et des Grandes Bergeronnes pour venir s'établir à Grégoire's Mill en Ontario. Tout un choc: «...un paysage de nature sauvage s'offre à leurs yeux : des arbres, des arbres pis des arbres. » p. 20

À force de courage et de travail et en dépit de nombreuses embûches, l'union de ces deux familles a vu naître et grandir un village et quelque trois cents descendants s'échelonnant sur six générations.

Pour mener à bien ce projet, j'ai questionné mes proches, consulté des archives et surtout, j'ai fouillé dans mes souvenirs pour retracer la vie de mes grands-parents, ainsi que celle de mes parents et de leurs seize enfants.

Les gens heureux ont une histoire retrace la vie familiale, culturelle, religieuse, historique, politique et sociale du temps. C'est un exposé de la vie quotidienne des familles nombreuses vivant en milieu rural et se veut un témoignage aux défricheurs du Nord ontarien.

Ces clins d'œil sur la vie des pionniers sont teintés d'expressions familières de l'époque et de canadianismes: «... ce sont des gens *dépareillés*, capables de défricher une terre *en bois d'boute*, de s'élever à *barre du jour*. Y fallait qui soient *narfés*, pas *chiâleux* pour recommencer par *icitte*. C'était vraiment *au diable au vert*...»

Les nombreux commentaires favorables qui me sont parvenus témoignent de ce livre ne laissant personne indifférent : *c'était comme ça chez nous, je me suis reconnue... tu m'as fait rire et pleurer... c'est comme si j'y étais... j'ai revu mon enfance... ce fut une vraie thérapie... je l'ai lu en quelques heures car je ne pouvais pas m'arrêter...*

Ce retour en arrière m'a permis de redécouvrir mes racines teintées des valeurs qui animaient la vie de mes parents et celle de nos pionniers : foi en Dieu, confiance en la vie, espérance en la famille, préservation de la langue française.

Publié en 2001, par Omer Cantin des Éditions Cantinales, mon livre se retrouve dans plusieurs librairies. Il est aussi disponible aux Éditions Cantinales, C. P. 2163, Hearst, On, P0L 1N0, ISBN 2-922491-01-3. Vous pouvez également m'en faire la demande tout simplement.

Les gens heureux ont une histoire, préfacé par ma tante paternelle, Thérèse Grzela (Gravel), a également été en lice pour le Prix des lecteurs de Radio-Canada.

Écrire un livre a contribué à consolider mes aptitudes d'écrivaine mais au-delà de tout, à croire en l'accomplissement d'un désir profond visualisé depuis longtemps. J'en suis très fière et j'encourage toutes les personnes qui ont un rêve à le poursuivre!

En mémoire de papa, Eugène Sincennes

16 février 1893 – 5 août 1985

par **Viateur Sincennes**

SFOHG - Régionale La Seigneurie

*Il n'y a rien de mal à rêver, même en couleur...
Travailler sans relâche et ne jamais démissionner,
Ainsi vous pourrez transformer vos rêves en réalité...¹*

Bonjour à tous,

D'un texte de la généalogiste Louise St-Denis, j'ai retenu : « Nous pouvons simplifier la méthodologie en généalogie en proposant 6 étapes²... ». Pour moi, malgré la très grande importance des cinq premières, à ce point-ci, c'est la sixième étape qui devient la raison de ce message : « tout colliger pour partager le fruit de nos labeurs... »

Après autant d'années de recherche que de questionnement, que de travail ardu à amasser l'ensemble des preuves nécessaires, sachant tout de même que son travail ne sera jamais achevé, mon frère Jean-Marc a voulu partager avec tous les membres de notre grande famille les résultats de ses recherches complétées à ce jour.

Il m'a fait plaisir d'accepter de travailler avec lui au fil des ans et surtout de mettre le résultat de ces recherches sur l'Internet afin de compléter la sixième étape de ce vaste projet. Ce travail de longue haleine devra, nul doute, se poursuivre et ainsi reprendre les six étapes si importantes pour arriver à bon port. Toutefois, Jean-Marc aura maintenant la chance de profiter des informations offertes par des centaines, voire des milliers de lecteurs.

Je n'ai pas la prétention d'avoir les qualités d'un Webmestre spécialisé mais j'ai pris plaisir à y mettre les heures nécessaires pour remplir le mandat qui m'était confié.

Nous invitons donc tous les membres à accéder au site Internet suivant : www.petitoditsincennes.ca

Bonne lecture à tous mes frères, sœurs, cousins et cousines du Canada et des Etats-Unis d'Amérique et de par le monde...

1 *There is nothing wrong with dreaming in Technicolor. Believe in your dreams, work hard and don't ever give up!* Louise St-Denis: The Exchange, Volume 1, No 1. – Anniversary Edition - October 2000
2 Louise St-Denis: The Exchange, Volume 1, No 2. – November 2000.

NÉCROLOGIE

Madeleine Boilard

SFOHG, Présidente de la
Régionale Du Niagara



La SFOHG Du Niagara a perdu un membre cher avec le décès de **Marguerite Guillemette** le 27 janvier 2008.

Marguerite Valade (de son nom de fille) a vu le jour à Sturgeon Falls en 1918 et aurait célébré son 90^e anniversaire de naissance le 9 février 2008. Bibliothécaire retraitée, elle déménagea à Welland pour se rapprocher de sa famille, entre autres pour être plus près de sa fille Jocelyne Bibeau et de sa famille. Une âme fière de son héritage, Marguerite fut présidente de la Régionale de 1990 à 1996 et était depuis responsable de recueillir les nécrologies des francophones de la région. Son dévouement à la cause lui valut d'ailleurs le prix de distinction de la Régionale. Nul ne méritait cet honneur plus que Marguerite, membre Numéro 64. Sa vie fut bien remplie jusqu'à la fin lorsqu'elle se préparait pour sortir à son restaurant favori avec sa petite-fille.

Tu nous manques déjà beaucoup Marguerite.

Les familles pionnières de Wendover, Ontario

par **Gisèle Delorme**

SFOHG - Régionale Samuel-de-Champlain (Ottawa)

Les familles pionnières de Wendover, Ontario 1840 à 1940 – par Gisèle Delorme



Ce livre est le résultat de plusieurs années de recherches généalogiques sur les familles établies entre 1840 et 1940 à Wendover, Ontario. Les données proviennent de plusieurs sources mais principalement des archives, recensements, répertoires, pierres tombales et registres.

254 pages, 8½ X 11, couverture en couleur, reliure spirale - 38 \$ frais postaux et emballage en sus. Pour toute information : gisele.delorme@sympatico.ca

Native de Wendover, l'auteure est de la onzième génération au Canada tant du côté maternel que paternel.



Abraham Lavoie

1829-1894



par **Paul-Antoine Lavoie**

SFOHG - Régionale Samuel-de-Champlain (Ottawa)

Départ du Québec pour l'Ontario

Fils de Guillaume Lavoie, menuisier, et de Louise Millaire (Miller), Abraham Lavoie voit le jour vendredi, le 20 décembre 1829 à la ferme familiale située à St-Martin, Ile-Jésus, au Québec, maintenant faisant partie de la nouvelle ville de Laval au nord de Montréal. Il est baptisé le lendemain, soit le samedi 21 décembre 1829 en l'église St-Martin. La petite ferme familiale occupait 28 acres dont la moitié était en culture et existait toujours en 1842 lors du recensement agricole dans le district de Terrebonne.

À l'âge de 8 ans, Abraham est témoin de l'arrivée des troupes anglaises qui s'installent dans les environs de St-Martin lors de la Rébellion de 1837. Son père Guillaume signa d'ailleurs une pétition en mars 1834 pour jurer son allégeance à la Couronne. En effet, avec toutes ces troupes autour du foyer, il fallait être prudent dans ses relations avec les représentants de la couronne anglaise si on voulait protéger sa famille.



Chantier de bois de la fin du 19^e siècle.

A l'âge de 24 ans, mardi, le 10 octobre 1854 à l'église paroissiale de St-Martin, Abraham épouse Onésime Couvrette, fille de Jean-Marie Couvrette et de Rose Bergeron. Onésime serait née en 1829 et aurait donc eu le même âge que son mari. Abraham aurait pratiqué plusieurs métiers, dont celui de charpentier, menuisier, voyageur. Lors du recensement de 1861, la famille occupe une petite maison de bois d'un étage au village.

En 1867, la famille est toujours bien installée à St-Martin lors de la naissance de Narcisse-Jean-Marie et de son décès en juillet de la même année. Cependant on retrouve Abraham à Ottawa, Ontario pour la première fois en 1869 selon l'*Ottawa Might City Directory*.

Pourquoi ce déménagement?

Dans l'après-midi du 22 avril 1868, dans un bâtiment appartenant au notaire Léon Sauriol, un enfant de huit ans tente d'allumer une pipe qu'il vient de trouver. Malheureusement, c'est tout le village qu'il incendie...

Dans son édition du 25 avril, le journal « La Minerve » dénombre 52 bâtiments brûlés dont 12 maisons. Comble de malheur, la pompe à incendie, nouvellement acquise mais qui n'a pas encore été installée, reste enfermée dans l'édifice en flammes du notaire Sauriol. « Rien ne saurait [dé]peindre la consternation qui régnait dans cette malheureuse localité. [...] Les femmes et les enfants parcouraient les rues avec des cris de désespoir », écrit le journaliste.

Une grande partie du village part en fumée — auberge, maisons, boutiques d'artisans, granges et remises — situées le long de la rue Saint-Martin et de la montée de L'Abord-à-Plouffe. Sans assurances, les sinistrés reçoivent quelque secours, grâce à un comité de notables et d'hommes d'affaires qui se mobilisent pour recueillir des fonds.

Il est fort probable que ce sinistre est à l'origine du départ d'Abraham et de sa famille pour Ottawa.

Durant les années 1860, Ottawa est en pleine croissance grâce aux grands chantiers de bois des comtés de Pontiac et de Papineau. Sans compter qu'Ottawa, en devenant la capitale nationale du Canada, commandait des chantiers de construction énormes pour l'érection des édifices du Parlement et de nouvelles maisons pour tous les députés de Toronto et de Montréal venant s'établir en permanence dans la nouvelle capitale. Une autre bonne raison qui aurait incité Abraham à venir s'installer à Ottawa.

Malheureusement, ces premières années se sont avérées difficiles pour la famille Lavoie, surtout pour Onésime. Les Soeurs de la Charité, dites Soeurs Grises de Bytown (1855-1886¹), ont tenu un journal sur les malades et les pauvres secourus et visités. On peut y lire que le 10 juillet 1869, madame Lavoie habitant sur la rue Bolton, est admise à l'hôpital pour dysenterie. Quelques mois plus tard, soit le 30 novembre 1869, elle le sera encore, cette fois pour une jaunisse tandis qu'on la recevait à nouveau le 18 janvier 1871 pour soi-

gner une « éruption ». Les conditions sanitaires exécrables de la basse ville ainsi que l'absence chronique de salubrité parmi les éléments les plus pauvres de la ville engendraient tous les maux et maladies imaginables.

Dans les années qui se succèdent, on voit la famille habiter les rues Bolton, ensuite Murray, Water, Cumberland, Cathcart, toutes sises dans le quadrilatère Rideau, King Edward, Sussex, et St-Patrick. Durant cette période, Abraham vaque comme menuisier, journalier, voyageur ou bûcheron.

On le catégorise par la suite comme « shantyman » et « voyageur » habitant le quartier d'Ottawa lors du recensement de 1871. Ce quartier pauvre faisait partie de la basse ville où vivait la majorité des Canadiens français, ainsi qu'une forte population irlandaise.

La définition de ce qu'était un voyageur au 19^e siècle n'est pas la même que celle du voyageur au siècle précédent. Au 19^e siècle, notre voyageur Abraham est simplement un travailleur qui se rend chaque année dans les chantiers de bois pour la coupe des arbres. On les nomme également « bûcheron », « raftsmen », « draveur », et même « coureur des bois ».

Sur la pierre tombale Lavoie située au cimetière Notre-Dame, chemin de Montréal, à Ottawa, on retrouve son épouse Onésime Couvrette bien enterrée en ce lieu, ayant trépassé le 3 mai 1889, âgée d'environ 60 ans, mais point d'Abraham. D'ailleurs, deux ans avant le décès de celle-ci,

1 Archives nationales, Ottawa, microfilm C25 étage 94F



Pierre tombale d'Abraham Lavoie.

on ne fait plus mention d'Abraham dans les bottins de l'*Ottawa Might City Directory*.

Où est-il donc passé?

On le retrouve dans la région de Fort Coulonge, dans le comté de Pontiac, au Québec, endroit où se fait l'exploitation du bois de pin, dans les usines appartenant à George Bryson (1813-1900), fermier écossais et marchand de bois. Abraham passera plusieurs années dans les bois ne revenant au bercail qu'au printemps après la drave.

C'est d'ailleurs à Fort Coulonge qu'Abraham rend l'âme le 11 mars 1894. Il sera inhumé deux jours plus tard, soit le 13 mars 1894 au cimetière St-Pierre de Fort Coulonge à l'âge de 64 ans et non pas 67 ans tel que cité dans son acte de décès. Au moins 7 enfants naîtront de l'union d'Abraham Lavoie et d'Onésime Couvrette :

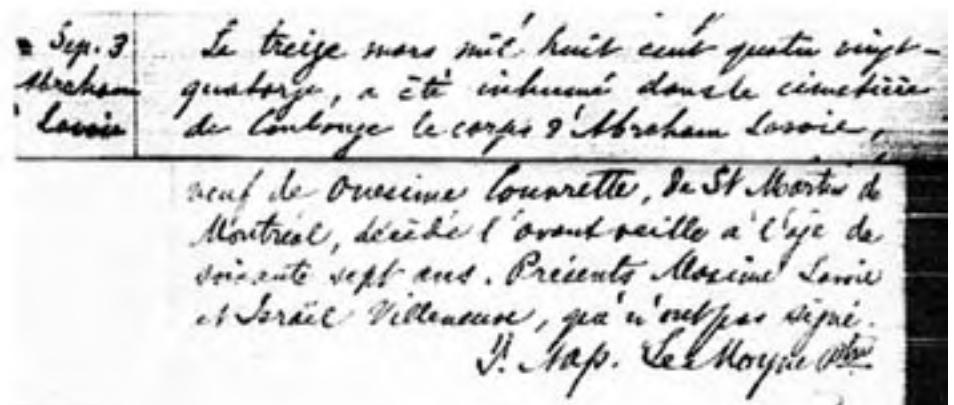
1. Hélène Lavoie
2. Antoine-Abraham Lavoie naît le 8 octobre 1855 et est baptisé le lendemain à St-Martin, Ile Jésus, au Québec. Il épouse Phélonize Lafleur, le 9 mars 1882 à l'église Ste-Anne d'Ottawa, Ontario. Il décède le 24 juin 1935 et est enterré au cimetière Notre-Dame d'Ottawa.
3. M-Rose-Délina (Aima) Lavoie naît le 14 janvier 1857 à St-Martin, Ile Jésus, au Québec. Elle y est baptisée le 17 janvier suivant. Elle épouse Alfred Sévigny le 20 mai 1890 à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, Ontario. Décédée le 25 décembre 1928 à Ottawa, elle est inhumée le 28 décembre au cimetière Notre-Dame d'Ottawa. Elle se disait couturière au recensement de 1881.
4. M-Onésime Lavoie, née le 30 mai 1863 à St-Martin, Ile Jésus, au Québec, est baptisée le 31 mai 1867 en la même paroisse.
5. Mathilda Lavoie, née vers 1864 à St-Martin, Ile Jésus, au Québec, épouse Jean-Baptiste Jolicoeur
6. Narcisse-Jean-Marie Lavoie, né le 27 février 1867 à St-Martin, Ile Jésus, au Québec, décédera moins de 5 mois plus tard, soit le 8 juillet 1867 en la même paroisse.
7. Louise est la première de la famille à naître à Ottawa, soit le 10 octobre 1869. Elle est baptisée le 16 octobre à l'église Notre-Dame d'Ottawa.

La vie de nos ancêtres n'était pas facile, bien au contraire. On travaillait fort ou on crevait, et souvent, on crevait quand même. Rien de comparable avec la vie d'aujourd'hui.

Pour cette raison, ils ont mon admiration et mon respect. Par ces quelques mots, je désire partager une parcelle de leur existence et en sauvegarder le souvenir.

Pour de plus amples informations, veuillez vous rendre sur notre site Internet www.delavoie.ca

Vive nos ancêtres!



Acte de sépulture d'Abraham Lavoie.

À la recherche d'Anne-Marie, histoire oubliée de nos ancêtres acadiens

(1ère partie de 3)



Anais Gosselin Gaschet de Lisle, arrière-arrière-grand-mère de Marie Rundquist.



par Marie Rundquist

SFOHG –
Régionale De Toronto

Première partie : le début des recherches

« Cette expérience est bouleversante : voilà une communauté [d'Acadiens] qui s'est construite littéralement à partir des quatre coins du monde, comme si tous ces génomes apparentés se précipitaient les uns vers les autres pour essayer de se reconstituer ! »

- Marie A. Rundquist, mars 2006.

En octobre 2005, mes ancêtres maternels, ma mère Nancy et ma grand-mère Assélia plus spécifiquement, ont pris une importance toute particulière pour moi : ce mois-là, j'ai reçu les résultats du test d'ADN mitochondrial (connu sous l'abréviation ADNmt) de la part du personnel employé au projet génographique du *National Geographic*.

Au mois de juillet précédent, après avoir vu un documentaire fascinant sur les recherches du Dr Spencer Wells du *National Geographic*, examinant les liens communs avec les origines ancestrales par le biais d'un test de l'ADNmt ou du chromosome Y, je me suis rendue sur le site Internet du *National Geographic* pour commander ma trousse pour le test d'ADNmt. Comme participante à l'étude, j'ai frotté avec vigueur l'intérieur de ma joue avec des tiges de coton, à deux reprises, matin et soir, comme il était indiqué de faire tout en me demandant ce que les généticiens pourraient bien découvrir sur mes « origines ancestrales », j'ai alors placé les deux échantillons dans une enveloppe capitonnée que j'ai fait parvenir, sans dévoiler mon identité, au *National Geographic*.

Dans le cadre de ma participation au projet, j'ai appris que l'ADNmt se transmet par l'ascendance maternelle sans subir de changement d'une génération à l'autre. Imaginez votre ADNmt comme un témoin génétique, transmis par votre mère, qui l'a reçu elle-même de sa mère, cette dernière l'ayant elle-même reçu de sa mère, et ainsi de suite. L'ADNmt peut être utilisé non seulement pour retrouver l'ascendance génétique, mais aussi pour retrouver les tendances migratoires de nos ancêtres les plus éloignés.

En fait, le projet génographique du *National Geographic* a retracé les migrations de nos ancêtres dans le monde entier et sa base de données s'accroît en proportion au nombre toujours grandissant des codes génétiques des personnes se soumettant volontairement à l'examen génétique.

D'après les recherches généalogiques approfondies menées par ma grand-mère, je savais d'ores et déjà que mon ascendance comportait des ancêtres anglais et normands à travers les Beville, des ancêtres suisses par les Strobhar, ancêtres paternels de mon arrière grand-père et j'étais, naturellement, au courant de mes ancêtres français à travers la lignée de mon arrière grand-mère, Assélia Gaschet de Lisle Strobhar. Les beaux noms français que découvre le lecteur dans l'histoire de la famille d'Assélia Strobhar, telle qu'elle est racontée dans *Pioneering in America with the Beville Family*, étaient présents d'abord dans la maison de son enfance à la Nouvelle-Orléans, puis dans la maison de son grand-père à l'Île de la Martinique et enfin, dans l'histoire même de Joseph Gaschet de Lisle, dans la demeure ancestrale des Gaschet à Bordeaux. D'autre part, l'histoire de la famille très britannique de mon père se suit facilement sur une période 300 ans sur la côte atlantique du Maryland, histoire débutant vers 1640 à Jamestown, en Virginie, avec l'arrivée d'Alexander Brown d'Angleterre mais originaire de Glasgow.

Nouvelles étonnantes

Or, les résultats du test d'ADNmt réalisé par le National Geographic ont révélé un fait dont j'étais loin d'être consciente. En effet, mes mutations génétiques spécifiques — appelées marqueurs, ces caractéristiques génétiques qui offrent aux généticiens une méthode précise de retracer l'histoire migratoire d'un peuple — confirment, hors de tout doute, que mes ancêtres maternels, par le biais de ma mère Nancy, sont directement liés aux populations aborigènes installées en Amérique du Nord, il y a une dizaine de milliers d'années. Je parle ici des tribus qui ont traversé le Détroit de Béring, en provenance de la Sibérie, pour se rendre dans les

régions arctiques et subarctiques de l'Amérique du Nord. On retrouve leurs descendants chez les Aléoutes, les Inuits et les populations amérindiennes nordiques.

Je vous laisse imaginer ma stupéfaction! Je suis presque tombée à la renverse à la lecture, sur la toile, des résultats de mon test d'ADNmt tandis que je suivais, au moyen d'une carte, le chemin de mes ancêtres... à travers les plaines d'Asie centrale, le long du détroit de Béring, dans les îles Aléoutiennes, dans les régions du cercle polaire, en Alaska enfin vers l'Est avant de pénétrer dans le nord du Canada. J'ai examiné les photographies des Tchoukche, des Inuits et des Aléoutes que j'ai pu retrouver sur l'Internet. Ces petits individus aux traits distinctement asiatiques ne ressemblaient pas du tout aux ancêtres maternels de ma grand-mère, toutes des femmes d'origine française. Et je dois dire que moi-même, qui fait un mètre quatre-vingt, ne correspond pas du tout à leur allure. Je parvenais tant bien que mal à m'imaginer me présentant dans un village aléoutien du nord de l'Alaska comme une parente oubliée depuis longtemps. Ce mystère restait pour moi, insondable.

Après avoir partagé cette découverte stupéfiante avec mon époux Ed et mon fils Paul, et leur avoir expliqué que les résultats de mon test d'ADNmt démontraient que je possédais certains traits génétiques en commun avec les Inuits et les Aléoutes et que mes ancêtres les plus anciens avaient suivi les troupeaux de Sibérie jusqu'en Amérique du Nord, j'ai appelé mes parents, Frank et Nancy Pierce, et dû, encore une fois, leur raconter mon histoire.

Nul besoin de vous dire que ces révélations sur notre histoire ancestrale laissèrent mes parents tout aussi perplexes que moi. Ils ne pouvaient, pas plus que moi, expliquer les résultats reçus du *National Geographic*. J'ai alors demandé à ma mère de me raconter tout ce qu'elle savait de la lignée maternelle de ma grand-mère Assélia. Les seules informations dont je bénéficiais indiquaient qu'Assélia Gaschet de Lisle, mère de ma grand-mère Assélia Strobhar, venait d'une famille française bien connue. Ma

mère n'a pu répondre tout de suite à mes questions. Cependant, elle s'est souvenue qu'elle détenait un dossier que lui avait confié avant sa mort, sa-mère Assélia Strobhar. Ces papiers pourraient renfermer des indices utiles. Elle me promit de retrouver le dossier et, avant de raccrocher le téléphone, me rappela que j'étais Celte.

Ainsi, sans aucun autre filon à exploiter, j'ai décidé à ne pas laisser l'absence de preuves concrètes miner d'autres informations tout à fait valables. Je me mis donc à la recherche d'indices sur mes origines amérindiennes à l'aide de mon meilleur outil de chasse : l'ordinateur.

Deuxième partie : mes « cousins ADNmt »

J'ai repris mon histoire là où elle avait démarrée, sur le site Internet du projet génographique du *National Geographic*. J'ai tapé mon propre code d'identification attribué dans le cadre de ma participation au projet, afin de pouvoir étudier minutieusement les résultats obtenus. J'ai passé en revue mes mutations: 16111T, 16192T, 16223T, 16290T, 16319A, 16362C, m'identifiant comme membre de l'haplogroupe « A » déterminé par l'ADNmt. Comme *National Geographic* permet également de partager les résultats du test d'ADNmt avec d'autres personnes possédant les mêmes traits génétiques, j'ai coché la case autorisant ce dernier à retransmettre mes résultats sur le site Internet de *FamilyTreeDNA*. Quelques clics de souris plus tard, mes résultats étaient devenus publics. Le monde entier était maintenant en mesure de savoir qui j'étais et quelles étaient mes origines!

Après être parvenue sur le site *FamilyTreeDNA*, et une fois la permission accordée à ce dernier de partager avec le grand public les résultats de mon test d'ADNmt, on m'a invitée à divulguer les renseignements sur ma plus ancienne ascendante féminine en incluant son nom, son lieu d'origine, le port de départ connu dans son pays d'origine et le port de destination connu aux États-Unis. En établissant cette base d'informations sur ma lignée familiale, je facilitais la tâche à l'organisation le quel, en retour, permettait aux individus partageant avec moi les

mêmes résultats d'ADN de reconnaître les noms et les lieux communs à leur propre histoire familiale. Ainsi eux aussi pourraient contribuer à la découverte de liens familiaux auparavant inconnus.

Je dois vous avouer que je n'avais que survoler le livre d'Assélia intitulé *Pioneering in America with the Beville Family*. Je m'étais plutôt concentrée sur les images! Je possédais cependant quelques détails sur mon arrière-grand-mère Assélia Gaschet de Lisle provenant des histoires que ma grand-mère m'avait racontées. Ainsi, lorsque *FamilyTreeDNA* m'a demandé le pays d'origine de mon arrière-grand-mère, je me suis rappelé l'enthousiasme avec lequel ma grand-mère avait partagé avec moi ses origines françaises et j'ai aussitôt tapé « France » puis sauvegardé le peu d'informations saisies dans la base de données sur les résultats de test d'ADNmt.

Tandis que j'étudiais les renseignements fournis sur le site *FamilyTreeDNA* et que je m'instruisais sur les caractéristiques génétiques de l'haplogroupe A et sur la population amérindienne partageant avec moi ce groupe de mutations génétiques, je devenais de plus en plus mal à l'aise vis à vis mon propre lignage matrilinéaire français, celui d'Assélia Gaschet de L'Isle à grand-mère Assélia Strobhar à ma mère Nancy puis à moi.

Je ne comprenais absolument pas comment mes ancêtres maternels auraient pu ne pas venir de France ou tout au moins d'un autre pays européen ou comment l'une d'entre nous pouvait posséder une origine génétique amérindienne. Lorsque je m'étais inscrite au projet génographique du *National Geographic* et que je leur avais fait parvenir mon chèque de 99 \$ pour l'évaluation de mon ADNmt afin de trouver mes « anciennes origines familiales », je m'attendais à ce que des résultats assez typiques m'identifient à un type de filiation génétique européenne correspondant à l'histoire connue de ma famille. Même que ma grand-mère Assélia Strobhar, née à Biloxi, au Missouri et qui a grandi à la Nouvelle-Orléans, avait, avec véhémence, nié tout lien cajun dans la famille lorsque j'en avais mentionné la possibilité. Nul besoin de vous dire que je n'avais plus jamais soulevé la question! Me

demandant si j'étais la seule à être aussi déconcertée par les résultats de ce test d'ADNmt, je décidai de creuser la question.

Le site de *FamilyTreeDNA* propose aussi un service de « jumelage », non pas pour vous aider à trouver le compagnon ou la compagne de vos rêves, mais bien pour vous regrouper avec d'autres individus dont l'ADN a été testé, afin de favoriser une mise en commun des informations familiales. En tant que femme, je ne peux que faire vérifier mon ADNmt sans pouvoir être en mesure de découvrir quoique ce soit sur les origines génétiques anciennes de mon père puisque que je ne partage pas son ADN « Y ». (À ma demande, il a subi les tests et comme descendant du Cro-Magnon, il n'y a pas eu de surprises!)

Cependant, un homme peut choisir d'en savoir plus sur le lignage génétique de son père et de sa mère et tester à la fois son « Y » ainsi que son ADNmt. En recherchant des correspondances à mes résultats d'ADNmt, je me suis rendue compte que très peu d'hommes ou de femmes possédaient la même chaîne de mutations que la mienne et souhaitaient, tout autant que moi, découvrir l'origine de leurs familles.

J'ai commencé par consulter les renseignements biographiques affichés en ligne par plusieurs de mes « cousins d'ADNmt », sur les sites de *FamilyTreeDNA*, de *Mitosearch.org* et d'autres bases de données sur les résultats de tests d'ADNmt connexes. À maintes reprises, j'ai trouvé des références au terme « Amérindien » et plusieurs histoires familiales indiquant une origine canadienne. Outre l'hommage de ma grand-mère Assélia à la « grande famille Gosselin », à son grand-père originaire du Québec, figurant à la page 7-44 de *Pioneering in America with the Beville Family*, je n'avais aucun autre indice quant à la possibilité d'un lien canadien à partir de la lignée maternelle de ma grand-mère. En effet, il était établi que la lignée maternelle d'Assélia venait de France et aucune des œuvres publiées indiquaient le contraire.

Je m'appliquai donc à l'étude des peuples amérindiens au Canada en tentant d'imaginer les liens pouvant exister entre moi, les Canadiens et Amérindiens ou tout au moins, les liens entre ces derniers et ma grand-mère, qui se considérait toutefois comme une personne « d'origine française ». C'est en consultant divers sites Internet que je découvre les mots inconnus de ma part : « métis » ou « métisse ». Quelques sites connexes m'apprennent que « métis », dans le contexte canadien, décrit un individu d'origine à la fois européenne et indienne et indique aussi une lignée descendante aborigène.

L'histoire de l'ascendance indigène de plusieurs individus d'origine « métisse », date d'ailleurs des tous débuts de l'implantation des Français en Amérique du Nord. Plusieurs de ces pionniers s'unissaient aux Amérindiennes, souvent « à la manière du pays », l'équivalent aujourd'hui de l'union libre. En fait, cette pratique se poursuit tout au long de la colonisation française. C'est donc avec ce peu d'indices, susceptibles de m'aider à résoudre ma nouvelle ascendance amérindienne, sur ce que j'avais appris sur les Métis du Canada et sur ce que je connaissais de mes lignées maternelles françaises que je ressortis de mon vaisselier, ma copie de *Pioneering in America with the Beville Family*. Je l'ouvris à la page 7-44, là où commence l'histoire de ma grand-mère Assélia à la Nouvelle-Orléans.

© Droits d'auteurs appartenant conjointement à Frank H. Pierce, III, et à Marie Rundquist -2006
Prière d'envoyer tout courriel à l'auteur : Marie Rundquist à mrundqui@starpower.net

Pour plus d'informations au sujet de l'analyse de l'ADNmt et de sa valeur dans la recherche généalogique, veuillez vous rendre au site Internet de notre projet *French Heritage DNA* à www.frenchdna.org

(À suivre...)

GÉNÉALOGIE EN BANDES DESSINÉES!



Yolande Jacques

Faire sa généalogie est une chose, être historien en est une autre, mais d'illustrer l'histoire en bande dessinée est une toute autre paire de manches! En effet, chaque dessin doit refléter mille et une pensées. C'est néanmoins la façon originale qu'ont choisi Pierre et Daniel, pour commémorer la vie de Yolande, respectivement épouse et mère de ces derniers. Ils ont ainsi créé LA PETITE VIE DE YOLANDE en bédé...S.V.P.

Avant de tenter l'aventure, il leur a fallu s'assurer que tout avait été très bien réfléchi avec des faits véridiques, des anecdotes et des rires à profusion car la vie nous réserve bien des surprises.

par Pierre Chartrand

SFOHG – Régionale Samuel-de-Champlain



Les illustrations représentent sa naissance, le cheminement de son éducation y compris quand elle remporta le concours de français à l'école secondaire. Viennent ensuite son mariage, la naissance de ses deux enfants et son retour aux études avec l'obtention d'un diplôme de secrétaire-réceptionniste au Northern College de Kirkland Lake en 1978. Diplôme qui lui a d'ailleurs servi de tremplin pour obtenir son premier emploi à l'Association canadienne-française de l'Ontario-ACFO (1978-1984).

La deuxième page comporte des illustrations de son grand déménagement à Ottawa en 1984, de son poste au Musée de la Nature, puis de son emploi à la Fonction publique du Canada à l'Esplanade Laurier. Cette page est consacrée à la passion de Yolande pour les voyages. Que dire des situations cocasses qu'elle a vécues spécialement quand on ne connaît pas la route qui mène à Orléans! On y voit aussi Yolande recevoir la médaille du 125^e anniversaire de la Confédération du Canada (1992), décoration remise aux Canadien.nes qui ont eu un impact positif sur la vie de leurs concitoyen.nes et celle de leurs collègues de travail.

En troisième page nous voyons Yolande se rendre au travail par son autobus préféré — l'Express no 21— pour son aller-retour quotidien entre Orléans et Ottawa. Facile à duper, Yolande « s'est fait avoir » avec l'histoire du téléphone propane au chalet de son beau-frère Jean-Paul à Matachewan ou encore quand ses collègues de travail lui avaient raconté qu'un certain

Médaille du 125^e anniversaire de la Confédération du Canada.





fonctionnaire faisait du porte à porte les fins de semaines en se servant d'une valise du gouvernement...une pratique qu'elle jugeait « pas correcte ».

Nous avons également voulu souligner le fait que deux mois avant son décès, elle a pu assister au mariage de sa fille Nathalie avec Jean-François Allard. Malheureusement, ce qui devait arriver, arriva. Yolande a quitté ceux qu'elle aimait, le 16 juillet 2002 au terme d'une longue maladie. Par la suite, Pierre et ses enfants accepteront, à titre posthume, en l'honneur de Yolande, la médaille du Jubilé de la Reine (Elizabeth II).

Et la vie continue...deux êtres chers se sont joints à la famille depuis son départ : Jérémie et Jaydon. Elle qui aimait tant les enfants! Elle les aurait adorés! Mais nous restons persuadés qu'elle veille sur eux et les chérit de là-haut.



Médaille du Jubilé de la Reine.

Origines d'Adélaïde Thibodeau épouse de Séraphin Gaudet

par **Gilles Gaudet**

SFOHG – Régionale Jean-Nicolet (North Bay)

L'historien Pierre-Maurice Hébert a écrit et publié *Les Acadiens du Québec* aux Éditions de l'Écho, Montréal en 1994. À la page 329, il parle de Séraphin Gaudet et d'Adélaïde Thibodeau en disant qu' « elle même une orpheline amérindienne adoptée par un couple acadien ». J'ai communiqué avec l'auteur pour savoir où il avait puisé cette information. Il m'a alors indiqué qu'il l'avait obtenue d'un collègue de travail. Je suis donc entré en communications avec cet individu et lui ai expliqué que l'origine d'Adélaïde et de ses parents est bien documentée dans les répertoires de Saint-Jacques-de-l'Achigan, comté de Montcalm, en Lanaudière. Ceux-ci indiquent qu'Adélaïde Thibodeau est « née le 24 mai 1835 du légitime mariage de Joseph Thibodeau, cultivateur de Rawdon et de Marguerite Bro, le parrain Joseph Robischau, la marraine Marie-Louise Bourgeois ». Adélaïde n'était donc pas adoptée, mais qu'elle était devenue orpheline très tôt dans son enfance. L'individu en question regrette de ne pas avoir vérifié les origines d'Adélaïde Thibodeau et explique que ce n'était qu'une opinion basée sur l'apparence d'Adélaïde dans la photo de famille de 1906 publiée à la page 388 du même livre.

Le collègue de Pierre-Maurice Hébert m'a ensuite remis une copie du document original, ainsi que des reproductions de documents du notaire Joseph Dufresne de Saint-Jacques reliés au décès de Marguerite Bro. Cette dernière est morte, le 10 février 1837, à l'âge de 26 ans. Cette documentation prouve qu'Adélaïde est devenue orpheline à l'âge de vingt mois. Puisqu'elle était encore mineure, le juge du banc du roi, Sam Gale de Montréal, a autorisé Maître Joseph Dufresne à recevoir sur les lieux l'avis des parents et amis sur la dite mineure pour ensuite faire élire un tuteur et un subrogé tuteur « pour veiller à la conservation de sa personne et de ses biens ». Joseph Thibodeau fut alors mandaté comme tuteur de sa fille, et Charles Dupuis, oncle maternel d'Adélaïde, fut nommé subrogé tuteur.

Joseph Thibodeau a par la suite épousé Marie-Louise Richard le 14 juillet 1840 et ils eurent un fils nommé Joseph. Le même notaire Dufresne a préparé un inventaire des biens de la famille de Joseph Thibodeau et s'est occupé de la succession d'Adélaïde lors du mariage de celle-ci avec Séraphin Gaudet le 12 septembre 1853 à Sainte-Julienne de Montcalm. Ils ont beaucoup de descendants qui vivent surtout au Québec et en Ontario.



Centre
franco-ontarien
de folklore

Centre franco-ontarien de folklore (CFOF)
1169, rue Dollard, Sudbury (Ontario) P3A 4G7

Téléphone : 705.675.8986
Télécopieur : 705.675.5809

Courriel : cfof@cfof.on.ca
Site Internet : www.cfof.on.ca

Le Billochet vous est offert par le Centre franco-ontarien de folklore et vise à vous faire découvrir le patrimoine oral franco-ontarien sous toutes ses formes.

Le Billochet

Mot de la présidente

Avec le printemps qui fera renaître la nature, l'équipe au Centre franco-ontarien de folklore respire également le renouveau. *Le Billochet* de l'automne et celui du printemps vous permettront de connaître les activités et les réalisations du CFOF. Nous voici donc dans *Le Chaînon*, où vous avez l'occasion de découvrir les différents aspects du patrimoine. L'équipe est heureuse de pouvoir rejoindre de nouveaux lecteurs d'un peu partout et de permettre à ses membres de se renseigner et de participer à un plus grand éventail d'activités qui mettent en valeur notre identité de Franco-Ontariens et de Franco-Ontariennes.

En lisant les articles qui suivent, vous constaterez que nous continuons à mettre en place les outils, les partenariats et les projets qui nous permettent de remplir notre mandat. En janvier, le conseil d'administration, avec l'aide de Francine Chartrand-Dutrisac consultante chez la firme TRISAC, a amorcé une réflexion approfondie pour bien planifier les prochaines années et se doter d'un plan stratégique. Ce nouvel outil nous encadre et nous propulse. La nouvelle mission du CFOF est maintenant *de recueillir, de préserver et de mettre en valeur le patrimoine oral franco-ontarien*. Le CFOF s'est également doté d'une vision à long terme qui vise à être reconnu comme le centre de ressources provincial pour le patrimoine oral franco-ontarien.

Avec l'appui des fonds des gouvernements fédéral et provincial dans le cadre de l'Entente Canada-Ontario, un comité du CFOF procède à une révision de *l'Inventaire du patrimoine franco-ontarien* (IPFO), un outil fort apprécié et essentiel qui doit être plus facilement accessible et mis à jour pour refléter nos avoir. Cet outil sert autant pour les chercheurs que pour les gens qui s'intéressent à l'histoire, à la généalogie, au tourisme ou à l'identité des Franco-Ontariens et des Franco-Ontariennes. Ce projet sollicite déjà les services de contractuels et de spécialistes et permet des rencontres desquelles découleront assurément d'autres partenariats. Un plan d'action a été développé en deux phases.



Dans l'esprit de la diffusion du patrimoine oral, le CFOF entreprend un projet provincial de création qui sollicitera des intervenants des domaines du théâtre et de la jeunesse et se dotera également d'un outil promotionnel qui fera mieux connaître le CFOF et le patrimoine oral.

La directrice générale du CFOF, Joanne Gervais, continue son excellent travail de gestion et de leadership au sein de l'organisme et dans la communauté locale et provinciale. Sébastien Fournier, étudiant du Collège Boréal en informatique, est en stage au CFOF pour continuer le développement de notre site Internet.

L'appui offert par nos bénévoles demeure indispensable et je tiens à remercier tous ceux et celles qui œuvrent dans la solidarité au développement de leur centre franco-ontarien de folklore. Le dicton dit : « C'est en donnant qu'on reçoit ». Nous osons espérer que votre investissement vous enrichira de connaissances et de reconnaissance, d'amitié et de satisfaction.

Comme vous pouvez le constater, nous avons parcouru un long chemin et de nombreux projets d'avenir se dressent devant nous. Nous vous invitons donc à venir nous voir et à découvrir le patrimoine oral de l'Ontario français !

Diane Charette-Lavoie

Présidente du Conseil d'administration

Conseil d'administration 2008-2009

Diane Charette-Lavoie,
présidente

Marcel Bénéteau,
vice-président

René Quesnelle,
trésorier

Luc Robert,
secrétaire

Administrateurs :

Lise Cousineau
Yves Frenette
Sophie Lavoie
Jean-Pierre Pichette

Joanne Gervais,
directrice générale

Le Centre franco-ontarien de folklore tient à remercier tous les commanditaires et les donateurs du 15^e Souper du Patrimoine :

- All About Massage
- Barnwood Designs and Decor
- Bianco's
- Bulk Barn
- Caisse populaire – Azilda
- Caisse populaire Lasalle, Caisse populaire Nolin et Caisse populaire St-Jacques de Hanmer
- CBON – Radio-Canada
- Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)
- Centre FORA
- Cinefest
- Club Richelieu Rivière-des-Français
- Collège Boréal
- Conseil scolaire catholique du Nouvel-Ontario
- Coopérative funéraire
- Costco
- Eden Collection
- Francine Chartrand-Dutrisac – Trisac Inc.
- Fromagerie Elgin
- Green Earth
- Kitchen Bits
- Le Voyageur
- Les Conseillers et Conseillères de la Municipalité du Grand Sudbury
- L'honorable Diane Marleau, députée de Sudbury
- Loughed Flowers
- Michelle et René Quesnelle
- Outside Store
- Pharmacie Noëlville
- Pinnacle Sports
- Reg Wilkinson's Men's Wear
- Rena's Pottery and Ceramics
- Respect is Burning
- Restaurant Respect is Burning
- Roger's Photography
- Science Nord
- Société fédérale du développement Bassin Nickel
- Université de Sudbury
- Université Laurentienne

Nous tenons également à remercier tous ceux qui ont contribué à notre collecte de fonds 2007-2008 :

- Alliance des caisses populaires de l'Ontario
- Karen et Léo Boudreau
- Yvette Bradley
- Huguette et Butch Burns
- Raymonde et Lucien Gervais
- Diane et Yvon Lavoie
- Rosaire Lavoie
- Rita McMahon
- Denise Perreault
- Jean-Pierre Pichette
- Claire Pilon
- Anna Proulx
- Rachel Desaulniers et Pierre Riopel
- Aline Robert
- Clothilde Sylvestre
- Fernard Tessier
- Léa Trahan
- Normand Vallée

Merci!

Le « passeur de mémoire » de l'Ontario français s'éteint :

Germain Lemieux (1914-2008)



par **Jean-Pierre Pichette**

Chaire de recherche du Canada
en oralité des francophonies minoritaires
d'Amérique (COFRAM)
Université Sainte-Anne
Pointe-de-l'Église, Nouvelle-Écosse

Notice biographique

Né à Cap-Chat, dans le comté de Gaspé au Québec, le 5 janvier 1914, le père Germain Lemieux, s.j., s'installe à Sudbury en 1941 afin d'enseigner les institutions grecques et latines au Collège du Sacré-Coeur (1941-1944, 1949-1953, 1956-1957). À l'exception de ses séjours d'études à Montréal, pour sa licence en théologie (1944-1948), et à Québec, pour sa maîtrise (1953-1955) et son doctorat (1959-1961) en études canadiennes, il passera la plus grande partie de sa carrière active en Ontario, étant tour à tour professeur d'histoire à la nouvelle Université de Sudbury (1957-1959) puis à la Laurentienne (1961-1965), ou de folklore, d'abord lors d'un bref passage à l'Université Laval (1965-1968) avant de revenir s'adonner pleinement à l'enquête folklorique (1968-1975) et fonder en 1972 le Centre franco-ontarien de folklore. En 1975, ses travaux d'envergure amènent l'Université de Sudbury à instituer un programme d'enseignement qui prendra le nom de département de Folklore en 1981, puis, avec l'obtention d'un baccalauréat en 1995, celui de département de Folklore et ethnologie de l'Amérique française. La carrière de folkloriste du père Lemieux, commencée en 1948 sous le patronage de la Société historique du Nouvel-Ontario, a été remarquée tant au Canada qu'à l'étranger et

la valeur de son œuvre, principalement la collection *Les vieux m'ont conté*, a été consacrée par plusieurs grands prix et distinctions. D'ailleurs, l'excellence de sa production ethnologique a été reconnue par des doctorats honorifiques décernés par l'Université York, l'Université d'Ottawa et l'Université Laurentienne. En 1998, pour marquer le cinquantième anniversaire de son œuvre, le Centre franco-ontarien de folklore lui consacrait une exposition, « Passeur de mémoire en Ontario français », qui devint itinérante par la suite. En août 2001, le père Germain Lemieux quittait ses fonctions de directeur de la recherche au Centre franco-ontarien de folklore, au terme d'un séjour de 60 ans à Sudbury, et prenait sa véritable retraite à la maison des jésuites à Saint-Jérôme au Québec. C'est là qu'il est mort le 26 mars 2008 à l'âge de 94 ans.

L'œuvre de Germain Lemieux

Ce jésuite chercheur, professeur, folkloriste, voire sculpteur, qu'était le père Germain Lemieux aimait à se définir comme un touche-à-tout. Mais s'il fallait convenir d'une appellation pour bien cerner le personnage, ce serait sans doute celle de « gardien de la mémoire franco-ontarienne » ou mieux « passeur de mémoire ». Les soixante années investies dans la sauvegarde



de cette mémoire donnent au travail de ce pionnier la valeur de l'exemple : un colloque international lui a été consacré en 1991 – *L'Oeuvre de Germain Lemieux, s.j. Bilan de l'ethnologie en Ontario français*¹, car, c'est aujourd'hui à travers toute la francophonie, et même au-delà, que son œuvre fait figure de référence. Sa carrière, exceptionnelle tant par sa régularité que par sa durée, demeure un fait inattendu, et encore unique, dans les annales franco-ontariennes.

En 1973, Germain Lemieux entreprenait la diffusion de sa pièce de résistance, *Les vieux m'ont conté*, une coédition des maisons Bellarmin de Montréal et Maisonneuve et Larose de Paris. En 32 volumes, publiés à un rythme plus ou moins semestriel jusqu'en 1991, les éditeurs ont livré au public plus de 10 000 pages, soit l'intégrale des 646 contes et légendes recueillis et annotés par l'enquêteur, avec l'aide de quelques collaborateurs, entre 1953 et 1980. Aux deux tiers des contes de provenance franco-ontarienne, s'ajoutent aussi des récits du Nouveau-Brunswick, du Québec et du Manitoba.

Cette œuvre imposante a déjà profondément marqué la discipline ethnologique du Canada français : des comptes rendus par dizaines ont applaudi, commenté et critiqué la parution de ces répertoires et une quinzaine d'articles écrits par des chercheurs de plusieurs disciplines n'ont pas manqué de les analyser. Mais ce n'est pas principalement pour eux que l'auteur les a rassemblés. Dans la présentation du premier tome, le père Lemieux

poursuivait un autre objectif : « Notre but est d'abord, redisons-le, de faire connaître notre littérature orale à un plus grand public, de façon à rejoindre, un jour ou l'autre, un artiste qui se laisse gagner par la poésie de ces récits » (vol. 1, p. 20). C'est pourquoi il permit qu'on en tirât des adaptations littéraires et artistiques et il y collabora souvent lui-même. Ainsi sont nés une demi-douzaine de livres et brochures dont *Les vieux m'ont conté* 1 et 2 en format de poche et version remaniée, *Contes de mon pays* et *Ti-Jean et le gros roi* de Serge Wilson et Claude Poirier.

Une œuvre à poursuivre

Aujourd'hui l'œuvre du père Lemieux se poursuit grâce aux institutions que son travail a créées. D'abord, le Centre franco-ontarien de folklore qui s'est donné comme mission de mettre en valeur, pour le bénéfice de la population ontarienne, le folklore et le patrimoine. C'est là qu'on conserve la collection complète des 646 contes et récits avec les 3 118 chansons que ce chercheur a documentés au cours de sa carrière. À la veille du soixantième anniversaire de la première enquête du père Lemieux (1948) et trente-cinq ans après son incorporation (1972), le Centre franco-ontarien de folklore se présente comme le chef de file dans le domaine de la conservation et de l'animation du patrimoine. Les travaux pionniers de son fondateur et la réalisation du vaste *Inventaire du patrimoine franco-ontarien* lui ont acquis une renommée enviable. En 1991, le ministère ontarien de la Culture, du tourisme et des loisirs reconnaissait le Centre comme organisme provincial à vocation

patrimoniale. De même, le prix Parcs Canada, qui lui a été remis par le ministère du Patrimoine canadien en 1996, soulignait sa contribution remarquable à la conservation et à la mise en valeur de ce patrimoine. Depuis 2002, le Centre franco-ontarien de folklore est devenu propriétaire d'un édifice situé dans le Nouveau-Sudbury, mettant enfin un terme à une période d'errance de vingt ans. C'est dorénavant dans ses nouveaux quartiers qu'il pourra davantage remplir sa mission de promotion de la tradition orale.

Pour sa part, le département de Folklore et ethnologie de l'Amérique française de l'Université de Sudbury se charge des objectifs d'ordre scientifique du projet du père Lemieux. Et il le fait par la formation des étudiants que le domaine du patrimoine intéresse. Depuis 1981, sous la direction de leurs professeurs, ceux-ci ont relancé les enquêtes sur le terrain un peu partout en Ontario dans le cadre de certains cours, à titre de recherche et de travaux pratiques. En vingt-cinq ans, ils ont accumulé des milliers de documents ethnographiques qui seront traités dans le laboratoire que le département est à mettre en place.

Voilà comment l'œuvre d'un seul homme aura pu inspirer et susciter d'autres artisans, et se perpétuer durant plusieurs générations. Mais le père Germain Lemieux avait encore un grand projet : « Mon plus grand désir, le couronnement de ma carrière, ce serait de constater qu'une université française s'organise et accepte de continuer pour nous cette bataille engagée pour le bien de la francophonie. » Se trouvera-t-il quelqu'un pour relever ce défi ?...

1 Actes du colloque tenu à l'Université de Sudbury les 31 octobre, 1^{er} et 2 novembre 1991, sous la direction de J.-P. Pichette, Sudbury, Centre franco-ontarien de folklore et Prise de parole, 1993, 529 p.

Lucie Roy, lauréate du « Billochet du jongleur » 2008

Originaire de la région de Sherbrooke, Lucie Roy habite à Ottawa depuis 1971.

De son enfance, elle avait gardé le souvenir ému d'un conteur, un prêtre, qui se rendait dans les colonies de vacances pour amuser les enfants par des contes traditionnels.



Description de la photo : Lucie Roy avec « Le Billochet du jongleur 2008 » remis lors du 15e Souper annuel du patrimoine du CFOF qui se déroulait le 16 février 2008 à Sudbury.)

Elle devient membre du Ottawa Storytellers et fait ses premiers pas de conteuse en anglais en 2002. Ce n'est qu'en 2003, lors de la Conférence des conteurs du Canada qu'elle fait ses débuts de conteuse, en français cette fois. En 2004, elle fonde, en compagnie de deux amies, le Cercle des conteurs de l'Est de l'Ontario (CCEO). Un autre partenariat, en 2005, amène une collaboration avec le directeur artistique du grand spectacle de *L'écho d'un peuple* pour la formation de conteurs qui pourraient narrer des contes en première partie du spectacle. Depuis ce temps, madame Roy anime également la direction d'un spectacle dans la série Contes nomades au Centre national des arts d'Ottawa.

En 2005-2006, madame Roy travaille avec un groupe d'ânés du Centre Guigues dans le cadre de Cercle de Mémoire, qui offre l'occasion aux ânés de raconter leur vie. Madame Roy a aussi facilité la préparation de deux créations collectives franco-ontarienne. Depuis 2006, elle est la coordonnatrice nationale de langue française chez Conteurs du Canada.

Madame Roy a donc largement contribué à la diffusion de la tradition orale et du conte folklorique canadien-français et franco-ontarien.

La Fondation de folklore Germain-Lemieux subventionne « Le Billochet du jongleur », le prix annuel du patrimoine oral ontarien.

Le Cercle de conteurs de l'Est de l'Ontario

Il n'y avait toujours aucun cercle de conteurs en l'Ontario français en 2003. Ce constat donna à Lucie Roy l'idée d'en fonder un. Elle décide donc, en compagnie de Danielle Galipeau et Jocelyne Raymond, d'assumer le rôle de « marraine » du Cercle de conteurs de l'Est de l'Ontario (CCEO).

Le CCEO contribue depuis lors au renouvellement de la tradition orale dans la région de la capitale fédérale et de l'est de l'Ontario. Le CCEO œuvre dans le but de créer les conditions favorables à la transmission du conte et à l'épanouissement de conteurs et de conteuses et ce, à la grandeur de l'Ontario français.

Le Centre culturel (Le Mouvement d'implication francophone d'Orléans) accepte volontiers de leur fournir une salle pour leurs rencontres mensuelles. Ces rencontres se veulent des soirées de conte libres. Ceux et celles qui le veulent peuvent conter, à la bonne franquette tandis que d'autres profitent de l'occasion pour tout simplement écouter. Lucie compare ces soirées à un « pot luck » puisqu'on ne sait jamais qui racontera, ni ce qui sera raconté. En 2007, Guy Thibodeau se joint à ces dames, devenant ainsi le premier parrain du Cercle.

Les conteurs du Cercle préparent, pour 2008, un spectacle qui sera présenté dans la région de l'est de l'Ontario afin de divertir ceux et celles qui ne peuvent se rendre à Orléans.



La Poule noire

La présence de grimoires au Canada

par Luc Robert

Selon la légende de la poule noire, il existait un moyen de conjurer Lucifer afin d'obtenir un service. Voici la description d'une conjuration. La rencontre avait lieu vers minuit, à la croisée d'un chemin non protégée par une croix où se réunissaient les morts condamnés, les sorciers, les esprits maléfiques et l'individu qui voulait conjurer le démon. La légende voulait qu'on sacrifie une poule noire qui avait été volée et non achetée; la poule devait être vierge et ne devait pas crier (on la tenait par le cou). L'habitant dessine, avec une branche de cyprès, un cercle prescrit autour de sa personne. À l'intérieur du cercle, il fend la poule en deux et récite les mots suivants « *Eloim, Essaim frugativi et appellavi* ». L'individu se tourne vers l'Orient, il se met à genou et récite une oraison. Il fait la grande appellation et Lucifer apparaît.

La légende est d'origine européenne et semble avoir subi l'influence allemande du Dr Johann Faust (Johann

Georg Sabellicus vers 1480-1540) qui conjura Méphistophélès et conclut un pacte en échange de son âme. L'ouvrage contient quelques gravures qui illustrent l'homme à la recherche de trésors. Lucifer facilite cette tâche infernale.

Les marins européens transportaient, en contrebande, des grimoires, surtout celui d'*Albert le petit* (un grimoire est un livre de magie à l'usage des sorciers). Ces matelots vendaient ou échangeaient ces textes avec un certain nombre d'habitants. Cette légende de la poule noire permet de suivre la distribution discrète de grimoires populaires tels que *Albert le grand*, *Albert le petit*, *Le Grand Grimoire* ou *Dragon Rouge*. On connaît aussi l'existence du *Véritable Dragon noir*, *Trésor du Vieillard des Pyramides* (véritable science de talismans), *La Poule noire*, *Les Véritables Clavicules de Salomon* et le *Grimoire du Pape Honorius*.

Au Canada, la légende de la poule noire est documentée par quelques chercheurs : Philippe Aubert de Gaspé, fils, la note dans son texte, *L'influence d'un livre* où il mentionne le grimoire d'Albert le petit; Marius Barbeau présente la poule noire dans *L'Arbre des Rêves*; enfin, Germain Lemieux inclut un témoignage dans *Les vieux m'ont conté...* (tome 6).

Notons que l'habitant connaissait mal les pratiques de la conjuration et que les légendes ne présentaient jamais qu'une partie de la pratique.

Le carrefour est un lieu de rencontre entre deux mondes. Plusieurs traditions culturelles en ont témoigné. En Irlande, le paysan peut observer des fées qui passent au carrefour.



Le démon avec le chercheur de trésors c.1494 Albrecht Dürer.

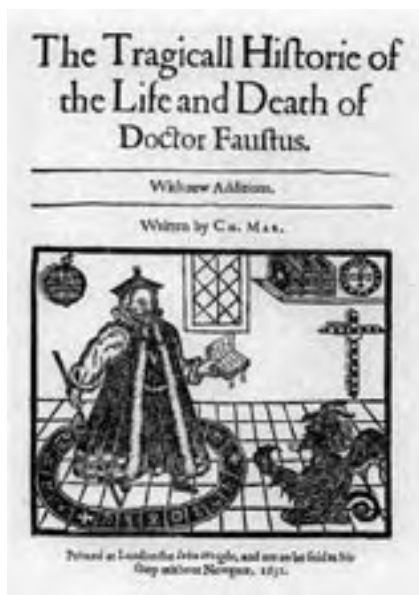
Les Scandinaves se cachent sous une motte de terre, à un carrefour, afin d'observer une sorcière en vol. En France, un clochard observe une poule noire qui gratte des pièces d'or de la terre.

Dans certaines traditions, la pratique varie. Certains laissent des offrandes, à un carrefour, le plus souvent des fleurs. Ici, nous sommes portés à placer des croix de chemin. Le carrefour devient un lieu sacré de réflexion, de conscience et de rencontre.

Il n'est pas surprenant que des légendes, comme celle de la poule noire, existent dans notre culture. La prochaine fois que vous passerez par un carrefour, pensez à la poule noire.



La Poule noire de Luc Robert.



L'édition de Christopher Marlowe, Londres 1631.

Le CFOF en action !

La Sainte-Catherine

Le 22 novembre 2007, l'Association des étudiants/étudiantes francophones de l'Université Laurentienne, le département de folklore et d'ethnologie de l'Université de Sudbury ainsi que le Centre franco-ontarien de folklore ont célébré la Sainte-Catherine au salon Canisius de l'Université de Sudbury. Tout en chantant des chants traditionnels, en écoutant des contes et même en dansant, nous avons dégusté de la bonne tire de la Sainte-Catherine.

Des remerciements sincères sont offerts à l'AEF de l'Université Laurentienne, à Sylvain Pelland, animateur de la soirée et à Lucie Beaupré et Marcel Bénêteau de l'Université de Sudbury. Nous remercions aussi les membres et les amis du CFOF qui ont participé à cette célébration et qui nous aident à partager cette tradition canadienne-française.

Exposition « L'Ontario, terre de richesse et de diversité »

Le 6 février 2008, le CFOF a lancé l'exposition « L'Ontario, terre de richesse et de diversité », une exposition du Regroupement des organismes du patrimoine franco-ontarien (ROPFO) dans le cadre du programme Expomédiatour. L'exposition a été présentée au Centre du 6 février au 25 mars 2008.

Le CFOF tient à remercier le ROPFO pour le prêt de cette belle exposition, et aussi plus particulièrement, Michel Duquet et Mathieu Joly du ROPFO pour leur beau travail lors de l'installation et du démontage de cette exposition.

Fête des Rois

Encore cette année, le CFOF a célébré la Fête des Rois à l'extérieur du Centre. Le partenariat avec le Club Alidor de Saint-Charles a permis d'accueillir près de 90 personnes à cette belle soirée. Les fèves dans la galette des Rois ont permis de couronner le roi, Robert Marois et la reine, Suzanne Dubois. Cette célébration a été présentée dans le cadre des célébrations du 100^e anniversaire de Saint-Charles.

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont appuyés afin d'assurer la réussite de cette soirée : l'exécutif et tous les membres du Club Alidor de Saint-Charles, en particulier Hélène Turcot, Gaston Perreault, Phyllis Lamoureux, Francine Bidal et Clémence Bidal; au clavier William Lemieux; la bénédiction des bonbons, le révérend Père Pierre Cholette. Nous tenons aussi à remercier tous ceux et celles qui ont partagé leurs chants, leurs histoires et leur musique.

De plus, nous sommes heureux de constater que la tradition continue... le Club amical du Nouveau-Sudbury et le Club 50 de Chelmsford, nos partenaires des deux dernières années, ont eux aussi célébré la fête des Rois cette année. Plus de quatre cents participants dans la grande région de Sudbury ont commémoré cette ancienne fête calendaire.

Le 15^e Souper du patrimoine

Le Centre franco-ontarien de folklore, en collaboration avec la Société historique du Nouvel-Ontario, a présenté son 15^e Souper du patrimoine le samedi 16 février 2008 chez Bryston's à Copper Cliff.

Près de cent cinquante convives se sont amusés en dégustant un merveilleux repas, en faisant des retrouvailles d'anciens amis et en rencontrant de nouveaux. Ils ont aussi apprécié la présentation des conférenciers, Alain Vachon et Jean Yves Pelletier, qui nous ont raconté leurs expériences reliées aux Monuments de la francophonie d'Ottawa.

Le prix annuel « Le Billochet du jongleur », parrainé par la Fondation de folklore Germain-Lemieux, a été décerné à Lucie Roy, fondatrice du Cercle des conteurs de l'Est de l'Ontario. Ce prix veut reconnaître le mérite particulier d'une personne qui a fait une contribution exceptionnelle à la reconnaissance, à la sauvegarde ou à la mise en valeur du patrimoine oral franco-ontarien.

Plusieurs ont assuré le succès de cette soirée : maîtresse de cérémonie, Rachel Desaulniers; conférenciers, Alain Vachon et Jean Yves Pelletier; recherche de prix et préparation avant le banquet, Michelle Quesnelle; vente de tables, Yvon Lavoie; préparation avant le banquet, Diane Charette-Lavoie, A.-Émile Maheu et Marie-Claire Maheu, installation, Patrick Thorburn; et nos bénévoles pendant l'événement, Sophie Lavoie, Marcel Bénêteau et Renée Dutrisac-Prévost. Nous tenons aussi à remercier la Société historique du Nouvel-Ontario, la Fondation de folklore Germain-Lemieux, nos commanditaires et tous les participants qui ont contribué au succès du Souper du patrimoine 2008.

Belle rose du printemps

Version de Mme Joseph Serré (née Rose Lavergne) de Hanmer.

Version qu'elle a apprise d'une nièce à Desaulniers, Ontario.

Enregistrée par le Père Germain Lemieux en 1969

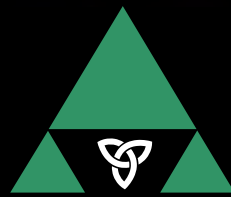


1- Là-haut, là-bas, sur la montagne, Là-haut, là-bas, sur la montagne; Il avait des moutons blancs. Viens t-en donc, belle Rose! Il avait des moutons blancs. Belle Rose du printemps!

2- Mais la bergère qui les garde...

- | | | |
|--|--|--|
| <p>1. Là-haut, là-bas, sur la montagne. (bis)
Il avait des moutons blancs.
Viens t-en donc belle rose,
Il avait des moutons blancs,
Belle rose du printemps!</p> | <p>4. Embrassez-moi, mademoiselle. (bis)
I'y a pas personn', c'est pas gênant.
Viens t-en donc belle rose,
I' a pas personn', c'est pas gênant,
Belle rose du printemps!</p> | <p>6. Vous le direz à votre mère. (bis)
Ça lui rappell'ra son jeun' temps.
Viens t-en donc belle rose,
Ça lui rappell'ra son jeun' temps,
Belle rose du printemps!</p> |
| <p>2. Mais la bergère qui les garde. (bis)
N'a pas encor' de prétendant.
Viens t-en donc belle rose,
N'a pas encor' de prétendant,
Belle rose du printemps!</p> | <p>5. Non, non, monsieur, c'est pas possible. (bis)
Car ma mèr' me le défend.
Viens t-en donc belle rose,
Car ma mèr' me le défend,
Belle rose du printemps!</p> | <p>7. Ma fille, i'ya qu'un' chose à faire. (bis)
C'est demander à vos parents.
Viens t-en donc belle rose,
Faudra s'marier avant longtemps!
Belle rose du printemps!</p> |
| <p>3. Un beau matin dans la campagne. (bis)
J'ai rencontré la belle enfant.
Viens t-en donc belle rose,
J'ai rencontré la belle enfant,
Belle rose du printemps!</p> | | |

Vos partenaires financiers dans le nord de l'Ontario



CAISSES POPULAIRES

membres de L'Alliance des caisses populaires de l'Ontario limitée

www.caissealliance.com



Tremblay



CÉLINE ET GERMAIN TREMBLAY, membres propriétaires depuis 16 ans

NOTRE CAISSE PENSE À NOUS COMME PERSONNE

Épargne. Placements. Financement. Assurances. Gestion des avoirs. Ristourne. Notre caisse pense à tout et nous offre des produits et un service vraiment pensés pour nous. C'est l'avantage d'être membres propriétaires. Ça vous intéresse ? Allez vite à notre caisse rencontrer un conseiller. Vous verrez, c'est plus qu'une banque.



Desjardins

Conjuguer avoirs et êtres

desjardins.com

